

Pulligny

A Monsieur Alessandro Bevocchi
hommage sympathique
[illegible]

PARIS
TYPOGRAPHIE PAUL SCHMIDT
5, RUE PERRONET, 5

SIX SEMAINES

EN

ALGÉRIE

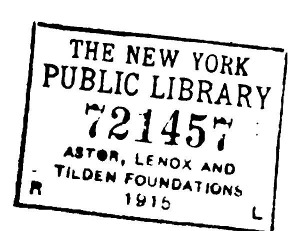
NOTES DE VOYAGE

D'UN MEMBRE DU CONGRÈS SCIENTIFIQUE

Tenu à Alger (avril 1881)



PARIS
Ve A. MOREL & Cie, ÉDITEURS
13, RUE BONAPARTE, 13
1881


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
721457
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
1915
R
L


JACOB H. SCH

SIX SEMAINES EN ALGÉRIE

I

Débarquement en Afrique.

La ville d'Alger ayant été désignée pour lieu de réunion du Congrès scientifique en 1881, j'ai quitté Paris le vendredi 1er avril, afin de pouvoir arriver le 14, jour fixé pour l'ouverture de la session.

J'avais ainsi l'avantage de consacrer près de deux semaines à la province d'Oran, de visiter celle d'Alger entre les séances du Congrès, et de terminer par Constantine.

Pour un Parisien tenant essentiellement à voir beaucoup sans retourner sur ses pas, il était indispensable de suivre cette méthode : quinze jours attribués à chacun des trois départements formaient un total de six semaines, temps arrêté pour mon excursion.

Après avoir traversé la France et l'Espagne, je me suis embarqué à Valence et, le 6 au matin, j'étais en vue de l'Afrique, puis de la ville d'Oran.

Bientôt le paquebot prend quai et une multitude d'Arabes, aux costumes les plus variés, se précipitent à notre bord, les uns se disputant nos bagages, d'autres

nous poursuivant de leurs obsessions, tous parlant un idiome barbare incompréhensible.

Cependant Oran, avec sa vieille citadelle suspendue comme un nid d'aigle au flanc d'une haute falaise, nous sourit derrière une allée de beaux platanes, entremêlés de figuiers élastiques, aux branches chargées des fleurs d'éphémères grimpants (*tradescantia*), ou de grandes convolvulacées (*ipomœa leari*) aux splendides corolles du bleu le plus pur.

Entourés de notre cortège bariolé, nous atteignons la place principale et, après avoir choisi un gîte convenable, il m'est enfin permis de contempler à l'aise cette population si nouvelle pour moi.

Il y avait là des hommes des races les plus variées : les uns au front saillant, d'autres à la mâchoire fuyante, avec oscillation de la courbe frontale entre 900 et 990^{mm} ; ici le type berbère ; là le maure, le juif, l'arabe pur, le bédouin ; celui-ci de Mascara, celui-là de Mostaganem, de Milianah, de Tlemcen ; puis de beaux nègres du Soudan et de la Nigritie, tranchant par le noir d'ébène de leur peau sur les tons jaunes, bruns ou bistrés. Pas un mot de français, mais chacun, ravi de l'étonnement peint sur mon visage, me jetait en passant le nom de sa tribu, que j'inscrivais sur mon carnet après avoir pris note de sa conformation et de son costume. Grâce au bon vouloir de tous ces braves gens, je fus bientôt familiarisé avec les principaux types arabes de la province de l'Ouest, et je me suis félicité bien des fois, depuis, d'avoir débuté sur la terre d'Afrique par cette étude indispensable à tout voyageur sérieux.

II

La ville d'Oran.

Oran est une ville bien curieuse à observer, car chaque quartier y représente une cité à part, d'un caractère tranché, où les races les plus disparates, vivant dans des habitations propres à leurs tribus, conservent leurs usages, leurs costumes nationaux, et se perpétuent dans les mêmes milieux sans jamais se mésallier.

La partie française est tracée à l'européenne ; les maisons, à toitures élevées, sont à plusieurs étages et couvertes d'enseignes, d'écritaux ; les rues alignées, aboutissant à des places régulières, sont sillonnées de diligences, de voitures de promenade avec vaste parasol, de lourdes charrettes chargées de caisses ; une population affairée, hommes et femmes, aux toilettes démodées, se croisent dans tous les sens, contrastant par une agitation fébrile avec le calme des indigènes aux burnous blancs. De tous côtés, de petits négrillons à demi vêtus arrêtent les passants pour cirer leurs chaussures ; des charretiers, entravés dans leur marche, s'injurient ; des crieurs vendent nos plus mauvaises feuilles périodiques ou les produits de la presse locale.

Dans la cité espagnole, les rues deviennent plus étroites ; les maisons, aux combles déprimés, sont cou-

vertes de tuiles faîtières rouges, imbriquées les unes sur les autres; quelques rares habitants, coiffés du gorro, quelquefois d'un sombrero à larges bords; les femmes vêtues d'étoffes aux couleurs voyantes.

Plus loin, le quartier maure, avec murailles blanchies à la chaux; point d'ouverture au dehors; une seule porte très basse, conduisant par un sombre passage à la cour intérieure, sur laquelle les chambres prennent le jour. Puis les villes nègre et arabe, composées de petites cellules carrées au toit complètement plat, entourées d'une cour murée; ce ne sont pas les moins intéressantes de cette région exotique, où les voitures ne peuvent plus circuler tant les ruelles deviennent étroites. Dans les carrefours ou sur les places, une foule de gens à la haute stature, jambes et souvent pieds nus; des créatures emballées des pieds à la tête, laissant apercevoir de grands yeux noirs au-dessus du haïk qui leur couvre la face; car ici, comme dans tout l'Orient musulman, la femme mariée ne peut paraître en public sans être complètement voilée.

Les Européens ne pénètrent dans ces quartiers qu'avec une extrême réserve; aussi suis-je heureux de pouvoir retracer les impressions causées par la première vue d'une ville complètement arabe, que j'ai été à même de contempler seul et loin de toute espèce de gêneurs.

III

Excursion à Misserghin.

Le général Cérez, commandant militaire de la province d'Oran, est un homme fort aimable ; il m'accueille chaleureusement et me fait, avec beaucoup de bienveillance, les honneurs de son palais, ancienne résidence du bey ; c'est bien la plus pure expression du style mauresque civil, associé au génie militaire arabe.

Au dedans, les riches salles, soutenues sur des colonnes torses de marbre blanc, sont éclairées par des fenêtres inscrites dans de charmantes ogives ; les murailles, ornées de dessins ciselés avec un art infini, communiquent par de larges portiques à des jardins suspendus remplis des fleurs les plus rares ; au dehors, de hautes courtines crénelées, des fossés avec glacis à embrasures, présentent un ensemble de défenses redoutables, battant la mer ainsi que les divers quartiers de la ville.

Trois forts superposés : Santa-Cruz, Saint-Gregorio et Lamoune, couvrent la rade de leurs feux. Depuis peu, Santa-Cruz a été abandonné à cause de sa position par trop escarpée.

Le général m'engage beaucoup à commencer de suite mes excursions ; il me garantit la tranquillité de

la province qui, jusqu'ici, ne semble pas s'émouvoir des affaires de la Tunisie.

En sortant du palais j'entre dans la mosquée où, par exception, le prêtre veut bien m'introdüire, après avoir emboîté mes bottes dans de larges babouches.

Une cour, remplie d'Arabes faisant leurs ablutions, précède l'édifice. Je remercie le grand marabout et, saluant le minaret du haut duquel le muezzin appelle les croyants à la prière, je monte en voiture pour visiter les jardins de Misserghin.

Je traverse les promenades et, passant aux bains de la reine, je rencontre un Arabe vêtu d'un superbe et très riche costume : il est facile de reconnaître un chef de rang supérieur.

Aussitôt, en ma qualité de touriste, je mets pied à terre et, allant droit à lui, je lui présente une de mes cartes, sur laquelle je le prie de m'écrire une recommandation pour les tribus nomades. L'Arabe, flatté, s'exécute de bonne grâce et trace ceci en beaux caractères allant de droite à gauche :

Aide et protection au seigneur porteur de la carte! Que personne ne l'approche! Que tous lui donnent facilité pour tout voir!

Voilà, certes, une carte d'introduction qui vaut bien les lettres si souvent stériles dont on se charge au départ.

Ce personnage, comme je l'appris depuis, est le kalifaâh ou chef indigène de la province.

Cependant, j'allais continuer ma route, quand deux excursionnistes, M. et Mme Houzé de l'Aulnoit, demandèrent à se joindre à moi; ces rencontres sont toujours

une bonne fortune, car, en outre du plaisir momentané qu'elles procurent, elles contribuent à alléger les frais, ce qui n'est jamais à dédaigner.

Nous quittons la ville et gravissons une côte rapide au galop de nos deux chevaux ; le conducteur prétend que la voiture est moins lourde à cette allure : pauvres bêtes ! Pour toute récompense, elles auront ce soir un peu d'orge mélangée de paille hachée.

Laissant sur la gauche le pavillon où réside l'agha (sous-gouverneur) et ses six femmes, nous suivons une chaussée bien entretenue, croisant à chaque instant des caravanes de chameaux chargés de feuilles de palmiers nains destinées à fabriquer le crin végétal et les étoffes grossières.

De temps en temps apparaissent des Arabes à la belle prestance, levant fièrement leurs superbes têtes, suivis d'une femme portant au dos un petit enfant.

Quelquefois, le père le tient lui-même sur un bras, conduisant de l'autre un âne qu'il enfourche tout à fait à l'arrière ; souvent aussi, il mène l'animal à pied, plaçant l'enfant dans un panier et les légumes dans l'autre.

A mesure que nous approchons de Misserghin, la campagne, un peu monotone, devient plus mouvementée, des maisons et des enclos bordent les côtés de la route ; des arbres, méthodiquement espacés, abritent des champs cultivés avec soin ; puis une avenue de faux poivriers (*schinus mollis*) nous mène à la porte même de l'orphelinat.

Après avoir été reçus avec beaucoup d'affabilité, on nous fait visiter en détail les divers services de cet établissement modèle : les ateliers de construction de ma-

chines agricoles, ceux de charronnage, de forge, de serrurerie, de menuiserie, de peinture; les magasins, le musée, la bibliothèque, tout y est approprié à merveille et fait le plus grand honneur aux hommes dévoués qui ont su entreprendre la lourde tâche de moraliser en enseignant. Les jardins surtout offrent un intérêt capital au point de vue de l'acclimatation et du reboisement des territoires de l'Ouest.

Voici des allées de mûriers, de figuiers, de thuyas, sur lesquels se détachent les bractées écarlates de la bougainvillée ou les thyrses bleu pâle du plombago du Cap; des caroubiers (*ceratonia*), aux gousses succulentes, ombragent des champs de mandariniers chargés de fleurs et de fruits. Ici, une escouade de quarante jeunes enfants greffe, sous la direction d'un chef éclairé, une pépinière de pamplemousses (citronniers sauvages) destinés à devenir de beaux orangers fertiles.

Plus loin, d'autres enfants détachent les branches florales de dattiers mâles et vont les placer dans les régimes des palmiers, qui, sans ce soin, resteraient stériles. Et ceci est un fait bien étrange, le dattier, arbre essentiellement africain, ne peut rapporter de fruits, même dans les oasis du Sahara, sans avoir été préalablement fécondé artificiellement; il faut deux sujets mâles par cent cinquante pieds femelles.

La flore de l'Australie est largement mise à contribution dans cette intelligente école de sylviculture : les casuarina, les variétés d'eucalyptus sont au nombre de milliers de pieds mis chaque année à la disposition des services publics.

Un fort cours d'eau sillonne la propriété dans tous

les sens, donnant à ces différentes cultures la fraîcheur nécessaire à leur développement.

Il se faisait tard, et nous allions prendre congé du père Abram, quand il eut la charmante idée de nous faire goûter une certaine liqueur, appelée mandarine, fabriquée avec l'écorce de ce fruit, et un vin fait avec la pulpe.

— Quelle exquise liqueur! m'écriai-je, nous n'avons rien de pareil en France !

Et tous, d'un commun accord, nous nous en fîmes expédier une caisse de 6 litres moyennant 30 francs.

Un joli caméléon, pris par moi sur un bananier, fut joint à l'envoi. Je l'ai retrouvé depuis à Paris, et j'ai pu l'offrir au Muséum en parfait état ainsi que d'autres reptiles d'Afrique.

Il a conservé la faculté de changer de couleur selon les milieux où il vit. Quelle fortune par le temps qui court, et que d'études à faire sur cette petite bête profondément ironique!

IV

Aïn-Témouchent. — Ville royale de Tlemcen.

Je dis un dernier adieu à cette ville d'Oran, ancien *portus magnus* de la province romaine.

Je contemple une dernière fois la montagne de Santa-Cruz qui se couvre de vignes, et les hautes murailles de la forteresse.

Je salue du regard le vaisseau *le Tourville*, embarquant en rade des troupes pour la Tunisie; puis, longeant le mur de la petite cour où le bey faisait couper des têtes pour divertir ses femmes pendant le café, j'arrive à la place Kléber, décorée de quatre beaux palmiers, et je monte en diligence pour Tlemcen.

Longtemps nous côtoyons à distance le grand lac salé de Sebkhâ, célèbre par une légende remontant à la conquête de l'Algérie. Il paraît que vers cette époque un détachement français aperçut une innombrable légion d'Arabes, dont la seule présence les mit en fuite, vu la supériorité du nombre. Or, un soldat s'étant retourné, reconnut avec stupeur que les ennemis étaient changés en flamants. Ces oiseaux, au nombre de plusieurs milliers, exécutaient une charge à fond. Vus de loin, ils avaient absolument l'aspect de cavaliers vêtus de burnous roses.

Bientôt nous nous dirigeons vers le sud et, après avoir traversé le Rio-Salado, nom rappelant l'occupation espagnole, nous arrivons à Aïn-Témouchent, seule ville importante de cette longue route. Elle fut construite sur l'emplacement de Timici Civitas, dont parle Pline, au bord de la plaine de Zidour, la plus étendue de l'Algérie.

A mesure que nous approchons de Tlemcen, les cultures prennent de l'importance. La vigne surtout offre de nombreux plants bien entretenus.

Des jardins, de grands vergers sont couverts de figuiers, de cerisiers, de jujubiers. On récolte ici, malgré l'altitude de 8 à 900 mètres, tous les fruits des zones tempérées : pommes, pêches, amandes, olives.

Tlemcen, ancienne capitale d'un royaume maure, est une place forte avec enceinte continue bastionnée, très originale à cause de ses quartiers arabes, de ses rues tourmentées, à petites maisons basses couvertes de terrasses et séparées par des cours. Les murailles, blanchies à la chaux, portent l'empreinte d'une main trempée dans le sang d'un agneau, ou simplement dans de l'ocre rouge, usage que les Arabes d'Afrique, comme ceux d'Asie, ont adopté des Juifs. C'est une tradition de l'agneau pascal, conservée en signe de conspiration contre les sorts. Au centre de la ville, s'élève la vieille citadelle nommée Méchouar, ancien palais des émirs, qui tint si longtemps contre Ab-del-Kader. Elle renferme une mosquée et une centaine d'habitations.

Mille costumes des plus variés se croisent sur les places et les chaussées. Burnous blancs et gris, jambes noires, femmes voilées, laissant apercevoir un seul

œil dans un coin de l'épaisse étoffe qui les enveloppe, Arabes superbement drapés, Juifs craintifs, Maures, Juives, Marocains aux immenses chapeaux, tout cela vit pêle-mêle, bravant le soleil d'Afrique, ou dormant couché en travers du chemin.

Sur un marché, un indigène est accroupi devant une natte ; il vend un lot de ferraille très usée : vieux fers, vieux mors, vieux éperons cassés, rouillés ; l'ensemble vaut bien vingt sous, et il y en a trente de ces boutiques ; d'autres offrent aux passants un tas de menu bois ou des débris de charbon glané sur la route derrière les voitures d'usine ; ceux-ci proposent des légumes : 6 salades pour 20 centimes, 4 artichauts pour 25 centimes ; il y a des céleris, des radis roses de 18 centimètres de long, des fritures de rouget, de petites soles, etc.

Des fellahs passent avec leurs vaches ; de grands sloughis de montagne les accompagnent ; des chameaux chargés d'alfa, des ânes avec des provisions de bois ou de diss, sorte d'herbe employée comme l'alfa au tissage des étoffes les plus usuelles ; puis un chef à cheval suivi de trois domestiques à pied, ou bien deux vieux Juifs montés sur la croupe d'une bourrique étriquée ; de temps en temps une cigogne s'élève du minaret de la mosquée, sur lequel on aperçoit un gros nid fait de paille ; d'autres arrivent, un serpent dans le bec, et destiné aux petits.

Presque à chaque porte, un café maure ouvre ses salles enfumées aux innomblables oisifs qui fréquentent les quartiers arabes ; à l'intérieur, les hommes étendus sur des bancs le long des murs, leur tasse ou le nar-

ghilé à la main, écoutent avec un religieux recueillement ce que chantent, sur un rythme monotone et avec un accent nasillard, sept musiciens couchés sur des nattes au fond du café, s'accompagnant de la guitare ou du tambourin. Voici la traduction d'un fragment de ces couplets :

La femme que j'ai vue, celle que j'aime,
C'est comme l'étoile du firmament.

Ici, le chanteur incline sa tête sur le côté et, d'un ton profondément convaincu, il continue :

Lèvres purpurines, yeux noirs,
Dents blanches, le doux son de sa
Voix me transporte et m'enivre.

Et ainsi de suite pendant des heures entières.

Voilà comment les Arabes passent leur journée, et s'ils s'éloignent pour prendre leur repas, on les retrouve encore sur les mêmes bancs à une heure avancée de la nuit. N'aspirant à aucune jouissance intellectuelle, ce peuple, dont les besoins matériels sont très limités, consacre son existence à la vie contemplative. La nonchalance est le fait de son oisiveté, et tout son bonheur se résume dans une inertie qui tient au fatalisme de sa race.

V

Cérémonie des Aïssouas.

J'avais souvent entendu parler des Aïssouas comme d'une secte très fanatique, se rassemblant une fois par semaine dans un quartier retiré de la ville. Aussi, j'accepte avec empressement l'offre du peintre Simoni, dont l'atelier touche au lieu de réunion.

C'est le soir. Nous pénétrons dans une cour éclairée de lampes fumeuses; au centre, un arbre; contre un mur, une douzaine de musiciens accroupis sur des nattes, font entendre le bruit assourdissant de leurs instruments. Arrivent vingt Arabes qui se rangent devant les musiciens et, se prenant par les bras, commencent à danser, nous tournant le dos; leur allure est étrange, leurs mouvements saccadés; la violence inouïe avec laquelle ils balancent la tête alternativement d'avant en arrière, fait redouter des accidents cérébraux; en effet, un homme tombe, les membres absolument crispés, il est en catalepsie; on l'emporte, un autre prend sa place. Le tapage infernal redouble avec les accès des croyants, car ce sont de vrais croyants, se mettant en cet état par conviction et non pour de l'argent.

Au plus fort de la danse, les femmes maures et

arabes, groupées sur toutes les terrasses, ou réunies dans les embrasures des arcades, font entendre derrière leur voile des you-you gutturaux, dont les accents passionnés excitent encore ces malheureux ; alors les uns se jettent sur le réchaud allumé pour raidir la peau des derbouckas ; d'autres se font serrer avec une corde tirée par dix hommes, et tombent à leur tour suffoqués. De nouvelles salves de you-you frénétiques accueillent la chute de chaque victime ; le rang se resserre, et la danse devient furibonde, échevelée, car on enlève le turban et les vêtements de l'Arabe à mesure qu'il s'entraîne.

Au bout de deux heures, il reste à peine un ou deux hommes debout, haletants, hurlant comme des bêtes fauves, tournant autour de l'arbre avec une vitesse étourdissante, puis roulant à leur tour sur le sol.

Nous retrouverons les Aïssouas à Alger, et, comme à Tlemcen, nous pourrons constater les effets surprenants d'un fanatisme religieux poussé jusqu'à ses dernières limites.

VI

**Forêts de Taterni et d'Afir. — La mer d'alfa.
Une chasse à la panthère.**

J'ai toujours eu pour principe en voyage d'explorer un pays nouveau sous tous ses aspects. Il n'était donc guère possible de venir en Afrique sans chercher au moins à voir quelque grand fauve. Tous les jours, les animaux sauvages fuient devant notre civilisation envahissante.

Sans parler des hippopotames, des éléphants qui existaient autrefois dans le Deren, et sont confinés aujourd'hui au dessous du vingtième degré, c'est-à-dire d'une ligne allant du Sénégal à la sixième cataracte du Nil; sans rappeler le monstrueux pithon du Bagradas (actuellement rivière Mezdjerda, sortant de l'Atlas pour se jeter dans la Méditerranée entre Utique et Carthage), contre lequel Régulus employa balistes et catapultes (255 ans avant Jésus-Christ), on peut citer le lion de l'Atlas, si commun au moment de la conquête et maintenant fort rare; l'ours de Numidie, la gazelle, l'autruche et plusieurs autres, refoulés de plus en plus dans le Sud.

Je jugeai le général Louis, commandant la subdivision de Tlemcen, plus à même que tout autre de me faciliter

les moyens de satisfaire ma légitime curiosité. Sitôt qu'il eût connaissance de mes projets :

— Venez demain matin à dix heures, me dit-il avec bonté; je vais réunir mon état-major, et je vous rendrai réponse.

Le lendemain, dix heures finissaient de sonner à la grosse horloge de Méchouar quand je me présente, plein d'espérance. Deux officiers sont là : l'un, Alata, interprète de l'armée, l'autre, Petit-Maire, capitaine au premier bataillon d'Afrique; couvert de poussière, il arrive de Sebdou, le dernier poste près du Maroc.

Sur l'ordre du général, ces messieurs se mettent à ma disposition.

Je laisse provisoirement Alata, et je pars de suite avec Petit-Maire. Cet officier, considéré parmi les plus braves, a déjà tué onze hyènes et une foule d'autres fauves : onces, lynx, etc.

— La vue des bêtes féroces, et même leurs rugissements, vous l'ignorez peut-être, me dit l'officier chemin faisant, causent une grande émotion, presque de l'effroi à celui qui les rencontre ou les entend pour la première fois à l'état sauvage ; pensez-vous être bien sûr de vous maîtriser à ce moment, et de ne pas prendre la fuite ?

— Ah! dame! je n'en sais absolument rien, monsieur l'officier ; toutefois, je vous promets de faire pour le mieux. En Amérique, dans les forêts du Michigan et sur le bord des grands lacs, j'ai combattu seul, autrefois, l'ours noir aux terribles griffes. Mais en Afrique, je n'ai jamais chassé de fauves.

— La hyène, reprit-il, n'est pas précisément comme

le pensent certains voyageurs au coin du feu, une bête timide et inoffensive ; il est vrai qu'elle évite la présence de l'homme, mais quand elle est chassée, si on la blesse au lieu de la tuer, elle fond sur le chasseur et lui broie un membre en un clin d'œil, car, de tous les félins, c'est celui dont les mâchoires sont les plus redoutables.

— Eh bien ! alors, je tâcherai de la tuer ; toutefois, soyez assez bon pour me laisser tirer le premier, et si je manque, alors seulement vous ferez feu.

— C'est un devoir de courtoisie auquel je ne saurais me soustraire, me répond l'officier en véritable gentilhomme.

Du reste, nous étions assez bien armés : chacun un fusil, calibre douze à percussion centrale ; à droite, cinq chevrotines, à gauche, douze ; plus nos revolvers et nos couteaux.

Nous suivons une route très accidentée, montant toujours vers le sommet des montagnes ; de loin en loin, des troupeaux de moutons et de vaches, des tentes d'Arabes nomades, quelques cigognes, des alouettes huppées, deux ou trois gros corbeaux.

Voici la forêt de Taterni, s'étendant sur la gauche de Terni ; à droite et loin de nous, les crêtes des rochers se fondent sous les fourrés de la forêt d'Afir ; de ce point, on aperçoit la mer d'alfa, plaine immense, puis les collines des Douze Apôtres environnant Sebdou, et plus loin les montagnes du Maroc.

Il est six heures quand nous arrivons au caravansérail d'Aïn-Ghoraba, à 1,500 mètres d'altitude.

Le capitaine a campé là hier avec sa colonne, au bord d'une fontaine ; un mulet mort a été abandonné.

Vite, nous y courons, mais les hyènes et les chacals ont tout dévoré, il ne reste que l'échine. Diable! Comment faire? il n'y a pas un moment à perdre; la nuit va venir dans une heure.

A cinq cents mètres de la route et à mi-côte est un douar de six ou huit tentes. J'y grimpe; déception! les Arabes n'ont que des vaches. Je rentre au caravansérail et, à force de chercher, je découvre un mouton qui trahit sa présence par ses bêlements. J'achète la bête (16 francs); je la fais tuer, avec la précaution de répandre le sang sur l'échine du mulet afin de la rendre encore alléchante; je recommande ensuite à deux Arabes d'extraire les viscères et de traîner le tout sur un long parcours en se tenant sous le vent, puis je dispose mon carnage à vingt mètres de notre affût.

Minuit. Deux hyènes ricanent au loin en se répondant sur deux tons; un chacal glapit plus près de nous que les hyènes.

Une heure. Le froid est terrible et d'autant plus sensible que nous ne faisons pas un mouvement.

Deux heures. Guignon! les chiens du douar font un vacarme infernal, car j'ai recommandé de les attacher dans la crainte d'une méprise, et puis voilà qu'on se croirait en Normandie : le rossignol chante, la petite outarde et le grand duc chantent aussi, un coq se réveille et bat des ailes, un cheval ronfle.

Deux heures et demie. Je n'y tiens plus; j'ouvre doucement la porte de l'enceinte et nous remontons la route.

Tout à coup, un cri rauque, sauvage, étrange, retentit à cent mètres en avant. . . . .

A terre! à terre! couchons-nous vite, me dit l'officier, c'est une panthère. Je me précipite à terre; la bête se rapproche toujours. Quelques mètres encore et nous allons la découvrir; peut-être aurons-nous le temps de la tirer au jugé si elle ne vient jusqu'à nous, car la lune trop faible est voilée par les nuages. Mais, hélas! le bruit s'éloigne dans la direction de la forêt.

Alors, désespéré, haletant sous l'étreinte d'une indicible émotion, je me lève, après avoir prié l'officier de rester en place et, avec un élan que j'ai peine aujourd'hui à m'expliquer, je me livre à une course furieuse, insensée, sur le chemin suivi par la panthère. J'avais tellement retrouvé mes vingt ans, que je n'ai pas mis une minute à parcourir deux cents mètres. Mon idée était celle-ci : si la bête féroce était indécise à attaquer, nous voyant deux, elle n'hésiterait pas à se jeter sur moi, me sachant seul, et alors j'en ferais mon affaire.

Je m'arrête, essoufflé, j'écoute. Rien, rien. Maudite bête! Peut-être me guette-t-elle derrière un buisson. Je m'embusque près d'un rocher. J'attends, cherchant à percer l'obscurité qui devient plus intense, car la lune va se coucher. J'espère encore voir deux gros yeux briller dans les ténèbres. Je désire presque avoir comme Bombonnel, un œil transporté à hauteur de l'oreille par un coup de griffe clandestin. C'était de la démence!

Les hyènes ricanaient toujours au loin; j'entends un pas, mais c'est celui de l'officier; il est inquiet, il vient me chercher, car il faut retourner. Nous avons laissé le caravansérail ouvert, et les Arabes peuvent bien nous épier et voler nos chevaux. Alors comment faire pour

revenir? Enfin, c'est une partie remise; quelles vilaines bêtes de bêtes!

A quatre heures on n'y voit plus; je distingue cependant un animal qui court presque dans mes jambes : c'est une civette ou un chat serval; je n'ai même pas le temps d'ajuster, et puis il fait nuit close.

Cinq heures. Nous nous couchons tout habillés, mais rageant. Il était bien téméraire, du reste, n'ayant que si peu de temps à soi, d'espérer réussir à une chasse qui demande des semaines entières d'attente, même dans un pays très boisé et sauvage comme celui-ci, et c'est vraiment un miracle d'avoir entendu la hyène et approché la panthère dès une première nuit d'affût.

VII

Mosquée de Sidi-Bou-Médine. — Agadine. Ville ancienne de Mansoura.

Non loin de Tlemcen, sur un coteau planté de vignes, s'élève une sorte de ville sainte consacrée à Sidi-Bou-Médine, et portant son nom. Ses rues, étroites et tortueuses, bordées de maisons dont les terrasses s'échelonnent les unes sur les autres, lui donnent l'aspect d'une ville de la Palestine. Elle ne renferme pas un Européen. Au centre, se dresse une mosquée très remarquable où l'on conserve les restes du saint personnage.

Le général Louis ayant très obligeamment mis à ma disposition M. Alata, interprète de l'armée, je pus, grâce au prestige et à l'autorité de cet officier sur les Arabes, pénétrer dans le monument.

Une voûte grandiose, dont les divers motifs furent reproduits à l'entrée du pavillon algérien, lors de l'Exposition universelle de 1878, donne accès, par une porte ornée d'un marteau artistement travaillé, au caveau funéraire.

Là, sous un riche catafalque, entouré de tapis d'Orient, de lampadaires et de flambeaux, repose le

corps de Bou-Médine et de ses deux disciples. Rien n'est saisissant comme ce tombeau, autour duquel sont déposés tous les drapeaux arabes. C'est ici que les différentes tribus viennent chercher leurs étendards quand elles partent pour la guerre.

Au dedans, les murailles décorées de superbes carrelages fort anciens, encadrent de grandes pages ciselées de caractères *coufiques quadrangulaires*, antérieurs à Mahomet; il n'en existe de semblables qu'à Séville et à Grenade.

Au dehors, les couvertures de tuiles vernissées rappellent, par leurs mille nuances aux reflets métalliques, ces féériques toitures persanes que le voyageur, à son arrivée à Ispahan, voit briller de loin au soleil comme de vastes champs d'émaux cloisonnés. Un escalier de quatre-vingt-dix marches conduit à la terrasse du minaret, d'où nous pouvons jouir d'un panorama très étendu. A l'est, la route de Sidi-Bel-Abbès; au nord, l'embouchure de la Tafna; puis vers le sud, Sebdou et les hauts plateaux du Sahara. Au loin, les montagnes des Beni-Snassen et, en avant, la plaine où eut lieu la bataille d'Isly, avec la grande route de Fez débouchant sur la gauche.

On se rend en pèlerinage à Sidi-Bou-Médine de tous les points de la contrée et même des extrémités du Maroc. Ce monument fut longtemps un repaire de brigands, qui venaient s'y inspirer pour assassiner ensuite les chrétiens.

Depuis plusieurs années, l'édifice est classé.

En quittant la ville sainte, on découvre dans les rochers les cités troglodytiques, habitées par des tribus

vivant dans des grottes de temps immémorial. Il y aurait grand intérêt à étudier ces indigènes au point de vue ethnique, et surtout anthropologique. Il serait très possible qu'il y eût ici transmission de coutumes des populations quaternaires ; fait positif : on a recueilli, dans ces cavernes, des instruments et objets remontant aux différentes périodes des âges de la pierre.

Plus loin, nous passons Agadine, l'antique Pomaria, près le marabout des femmes stériles. Elles s'y rendent pieusement et, afin d'obtenir la réalisation de leurs souhaits, elles sacrifient une poule, qu'elles plument sur place après l'avoir purifiée sur un réchaud où brûle l'encens (le poulet a joué de tout temps un grand rôle dans les cérémonies arabes) ; les âcres senteurs de cet holocauste nous poursuivent jusqu'à Mansoura.

Mansoura signifie champ de la victoire et, quoiqu'il n'y ait rien de commun entre cette ville et Mansourah, de la basse Égypte, où saint Louis fut fait prisonnier, il faut reconnaître qu'il n'existe pas un point de l'Algérie où les luttes aient été plus vives et plus sanglantes. Et cependant, cette cité, si redoutable autrefois, ne fut construite qu'en pisé, c'est-à-dire en terre mélangée de quelques cailloux, maçonnés à bain d'un ciment inconnu, qui a rendu les murailles inaltérables.

La ville de Mansoura fut élevée au douzième siècle, devant Tlemcen, par le sultan Noir, souverain du Maroc, afin de battre cette place importante, mais il ne put y réussir après sept ans de siège ; elle contenait cent hectares. Son enceinte, presque intacte, se compose d'une courtine crénelée non interrompue, avec tours complè-

tement fermées, espacées à des intervalles égaux ; les murs, d'un mètre d'épaisseur sur douze d'élévation, ont conservé les nombreuses rangées de trous superposés, dans lesquels passaient les perches destinées à supporter les établis de construction.

Malgré ces ouvertures béantes, traversant les courtines de part en part, elles ont pu résister bien longtemps, non seulement aux catapultes, mais encore aux boulets qui s'y logeaient sans les fêler.

Au centre de la place, et entouré d'une seconde enceinte, s'élevait le palais du bey, construit avec magnificence, puis la mosquée, dont le minaret a encore aujourd'hui 38 mètres de hauteur. Il est fendu du haut en bas, une des portions est écroulée et, comme d'après la tradition il fut bâti par deux races distinctes, Maures et Arabes prétendent chacun attribuer à leurs aïeux la construction de la partie restée debout.

Je dois noter, en passant, la grande analogie existant entre cette ville et la forteresse de Gisors, en Normandie, remontant au onzième siècle ; on retrouve, à l'une comme à l'autre, malgré la différence considérable des surfaces, une série de tours complètement fermées à la première enceinte, puis au centre de la seconde la demeure du roi, ainsi qu'un donjon fort élevé.

Dans un travail, lu cette année à la Sorbonne, j'ai expliqué le rôle que jouèrent ces tours dans la défense de Gisors, mais j'hésiterais à tenir le même langage pour la forteresse arabe.

On a transporté au musée de Tlemcen les anciennes colonnes d'onyx de la mosquée de Mansoura ; elles sortirent des carrières d'où proviennent les blocs du nou-

vel Opéra de Paris, et figurent auprès de la pierre tumulaire de Moabdil, roi de Grenade, dernier souverain musulman en Espagne.

Ces débris seront plus tard les seuls témoins de la lutte suprême entre l'Orient et l'Occident : c'est dire tout l'intérêt qui s'attache à leur conservation.

D'ailleurs, le minaret de la mosquée a été classé ; mais nous faisons des vœux sincères pour que les restaurations futures soient exécutées avec plus de tact et de discernement que ce qui a été fait jusqu'ici.

VIII

Les Arabes, les Kabyles et les Maures.

Tout en parcourant ces routes nombreuses qui relient Tlemcen au Maroc et à l'Algérie, nous rencontrons des bandes d'Arabes, les uns à burnous blancs, les autres avec le kritous brun en poil de chameau, couvert du manteau noir ; ils portent le knit (corde) autour de la tête : ce sont les Bédouins, tribus de pasteurs couchant sous la tente. Leurs costumes rappellent ceux d'Abraham, d'Ismaël et de Jacob.

Mon savant guide, en me faisant remarquer ces deux variétés du même type, veut bien compléter mes observations personnelles sur les indigènes de notre colonie africaine.

Nous y trouvons trois races bien distinctes : l'Arabe, le Kabyle et le Maure.

L'Arabe a la physionomie mâle, distinguée, avec des yeux noirs, le teint olivâtre et les attaches très fines.

Le Kabyle ou Berbère, plus trappu, vigoureusement charpenté, a la tête plus ronde, rarement le nez aquilin ; son teint est pâle, l'expression de ses traits a quelque chose de sauvage.

Le Maure a la peau moins foncée que l'Arabe, de beaux yeux et des dents très blanches. Son visage est

plein, son nez peu saillant ; sa physionomie ne respire pas l'énergie des autres races.

Ces peuples appartiennent à la même souche : le rameau araméen, dont le caractère consiste dans une physionomie expressive, avec des yeux et des cheveux noirs.

Les Arabes, de famille sémitique, parlent une langue à flexion, tandis que les Kabyles, d'origine berbère ou lybienne, comme les Touaregs, ont un langage d'agglutination.

Les Arabes, essentiellement pasteurs, mènent la vie errante au sein des horizons infinis ; ils méprisent le travail et dédaignent de s'enchaîner à une maison. Ils vivent sous la tente isolément, ou forment, en réunissant ces abris de toile grossière, un village mobile nommé douar, au centre duquel ils parquent les animaux pendant la nuit. Quelquefois ils construisent de primitives cabanes, avec des branches ou des roseaux recouverts de feuillage, appelées gourbis : sorte de transition entre la maison et la tente du désert. Ils sont cavaliers, ont la propriété collective sous le régime d'une féodalité religieuse et guerrière. Ils achètent la femme et ont le droit d'en posséder autant qu'ils peuvent en nourrir. Ils reconnaissent l'esclavage, en dehors de la loi française qui l'abolit.

Les Kabyles ont des goûts plus sédentaires et habitent les parties montagneuses. Ils se construisent des chaumières ou des maisons avec des murailles de terre, quelquefois en pierre, supportant des charpentes et des toitures. Actifs, industrieux, ils s'attachent au sol, qu'ils cultivent avec soin. Chez eux la propriété est

individuelle. Ils vivent en tribus groupées par un lien fédératif, et possèdent une organisation sociale démocratique, égalitaire, élisant des chefs révocables. Ils sont plus monogames et moins esclavagistes que les Arabes. Les femmes excellent dans une foule d'industries.

Cette race belliqueuse sut résister aux Romains, aux Turcs et aux Arabes, et ne céda qu'aux armes de la France ; ils sont devenus les auxiliaires les plus actifs de notre colonisation en Algérie.

Les Maures semblent descendre d'un mélange d'anciens Mauritaniens ou Numides, avec des Phéniciens ou des Arabes, peut-être même avec des Européens.

Race conquérante d'abord, puis vaincue et refoulée, elle alimenta longtemps les bandes de pirates qui désolaient les côtes de la Barbarie. Ils habitent généralement les villes, où ils possèdent des maisons souvent somptueuses. Ces édifices, en moellon ou en pisé blanchi à la chaux, selon les localités, se composent d'un rez-de-chaussée et d'un étage, avec cour intérieure environnée de galeries soutenues par des colonnades en pierre et à ogives surbaissées.

Intelligents, ils ont accaparé le commerce, et exploitent habilement les différentes branches de trafic. L'organisation en tribus est moins accentuée parmi eux que chez les Kabyles ; ils sont sobres, mais très jaloux ; les Mauresques sont, il est vrai, fort jolies, mais complètement nulles. Cette situation, elles la doivent aux préjugés des musulmans, qui croiraient se déshonorer en faisant donner de l'instruction à leurs filles. Du reste, se mariant dès l'âge de dix ans, elles vieillissent vite et, malgré la beauté de leurs costumes et la

richesse de leurs bijoux, ne présentent, à trente ans, qu'un ensemble de traits fanés, accusant d'une façon fâcheuse le défaut d'harmonie et la disproportion des oreilles, des mains et des pieds.

A ces trois races, il faut joindre les Israélites qui, en petit nombre, ont conservé leurs caractères et leurs mœurs. Comme les Maures, ils sont citadins, et se livrent à toutes espèces de transactions. Ils sont aussi très économes et, grâce à leur habileté, ils s'enrichissent promptement, et finissent par acquérir tous les principaux immeubles des grandes villes.

Leur type est un des plus beaux de l'Algérie. La figure ovale, les yeux noirs et le nez busqué, la barbe et les cheveux très abondants, ils portent avec noblesse le costume des Maures, qu'ils relèvent d'une ceinture et d'un turban noir.

Les Juives sont belles, grandes, bien faites et leurs traits d'une parfaite régularité. Contrairement aux Mauresques, elles circulent librement et le visage découvert. On les reconnaît à leurs robes d'étoffes sombres, serrées comme un étui, la tête couverte d'un bandeau noir. On les voit sur le seuil des portes, dans les rues, les mains chargées d'emplettes, à la fontaine, ou bien aux fours banaux, où elles vont manger la galette chaude.

Les Juifs, on le sait, sont considérés d'une façon dédaigneuse par les races autochtones de l'Algérie.

Enfin, les nèges, originaires du Soudan, de la Nigritie ou de l'Afrique centrale, ont gardé le caractère de servilisme de cette race déshéritée.

IX

Grottes des Hal-el-Oued. — Cascades d'El-Ourit. — Excursion en cacolets.

Plus on pénètre en Afrique, et plus on est frappé du soin avec lequel l'administration française s'est efforcée de mettre en communication entre eux, par des routes larges et bien entretenues, les points les plus éloignés de cet immense territoire.

Celle que nous suivons aujourd'hui a dû coûter des sommes fabuleuses ; mais rien n'arrête nos habiles ingénieurs : ni les collines que l'on perfore ou que l'on contourne en corniche, ni les torrents sur lesquels on jette des ponts, véritables travaux d'art aussi solides que gracieux ; ce sont autant d'accidents de plus dans le paysage. L'imprévu ajoute aussi sans cesse un charme nouveau à nos excursions.

Ici, c'est un cimetière arabe avec petites pierres tombales orientées comme le corps : est, ouest ; quelques femmes sont là, couchées ; en signe de deuil elles s'arrachent les cheveux, se griffent le visage, poussant des cris lamentables. A côté, des douars de nomades entourés de troupeaux, dont les tons dorés s'harmonisent avec les chaudes nuances de la montagne ; dans les rochers, abris des chevriers, de petites corneilles

font entendre leur croassement monotone, et des perdrix rouges, effrayées à notre passage, fuient à tire-d'aile vers les plaines d'alfa. Elles y trouveront peut-être moins de sécurité, car les indigènes brûlent sans cesse ces moissons naturelles, afin de rajeunir la plante, et d'obtenir de nouvelles pousses, dont leurs animaux sont si friands, et puis elles sont braconnées ici comme en France.

Dans chaque bande de coupeurs d'alfa, il y a un chef espagnol qui met à profit ses heures de surveillance en confectionnant, avec les tiges du textile, d'immenses filets semblables à des nasses à anguilles. La perdrix, sans défiance, entre dans ce défilé, large de plusieurs kilomètres à son ouverture. Elle marche toujours ; peu à peu, la gorge se resserre et, quand elle arrive à l'extrémité, ces hommes avides, embusqués sur les côtés de la nasse, s'en emparent et la tuent.

Toutefois, quelques jours après notre passage, les choses ont bien changé : les malheureux alfatiers échappés aux massacres de Chellalah ont quitté en toute hâte leurs chantiers pour retourner en Espagne ; les 700,000 hectares d'alfa appartenant à la compagnie franco-algérienne ont été abandonnés, et le chemin de fer spécial de Saïda à Arzew, alimenté par cinq cents chameaux, a suspendu son exploitation.

Les épais fourrés qui bordent la route sont habités par les sangliers, les lapins et les porcs-épics, mais nous ne pouvons en apercevoir.

Des cantonniers arabes élaguent les haies d'agaves, et notre conducteur avisé ramasse des fragments de feuilles pour faire des mèches à son fouet.

Peu à peu, nous arrivons en un lieu escarpé, hérissé de rochers dont les énormes blocs noircis s'échelonnant à une hauteur prodigieuse, et formant autour d'un torrent une vaste enceinte, rappellent, dans des proportions plus grandioses, le cirque de Gavarnie, aux Pyrénées ; ce sont les cascades d'El-Ourit, formées par le Safsaf, qui se jette dans la Tafna.

Bientôt nos voitures s'arrêtent en un lieu nommé Aïn-fezzan, petit village en création ; il n'y a plus de chemins praticables, mais le général, toujours plein d'attentions, a envoyé, pour m'être agréable, une douzaine de mulets escortés de soldats et sellés de cacolets ; les touristes qui m'accompagnent sont ravis de cette surprise.

Rien de plus drôle que le cacolet : ce sont deux bancs à dossiers disposés sur les flancs du mulet ; dans l'armée on les emploie à transporter les blessés et les malades. Pour s'en servir, on se place un de chaque côté, et l'on dit :

« Une, deux, trois : en bât. »

Alors on escalade simultanément, car si l'un montait avant l'autre, la selle tournerait de son côté. Il en est de même pour la descente. Il faut bien choisir son partner ; s'il est plus lourd, il vous entraîne ; plus léger, c'est le contraire, et vos pieds se heurtent contre les rochers. Vous êtes libre, il est vrai, de rétablir l'équilibre en prenant un gros pavé sur vos genoux. Pour moi, je pensai trop tard à cet expédient, et je fis le supplice de mon voisin, dont les longues jambes rabotaient constamment le sentier.

Notre caravane est très pittoresque ; nous défilons

dans la montagne sur un rang de plus de deux cents mètres ; d'abord des Arabes montés, les excursionnistes, les soldats, et des Arabes à pied fermant la marche.

Nous commençons à gravir lentement des rampes abruptes, dont les pierres roulantes présentent peu de danger, vu la solidité de nos montures. Des lauriers-roses chargés de fleurs, des groupes de figuiers sauvages viennent rompre la monotonie des palmiers nains et des lentisques. Sous cette flore algérienne, un tapis de fleurs de nos pays rappelle les climats tempérés du centre de la France ; des vipérines, des muscaris, des valérianes, des renoncules semblent ignorer que le soleil d'Afrique n'est pas fait pour leurs fragiles corolles.

Plus loin, le paysage change ; il devient sévère : un amphithéâtre, formé de roches calcaires, se dresse devant nous, il faut le franchir ; enfin, après avoir parcouru six à sept kilomètres, j'aperçois une multitude d'Arabes levant les bras en l'air, et nous faisant signe d'arrêter ; nous étions arrivés. Aussitôt, mettant pied à terre, je me dispose à aller reconnaître l'entrée des grottes, pendant que les touristes descendent de leurs cacolets.

J'avais à peine fait quelques pas qu'une foule d'indigènes m'entoure et, se portant vivement en avant, me barre l'ouverture de la caverne.

— Que signifie tout cela ? dis-je à un grand gaillard bien musclé qui semblait être le chef de cette bande.

— Tu n'entreras pas, me répondit-il, si tu ne conviens de prix d'avance.

— Comment, coquin, n'a-t-il pas été arrêté que nous

donnerions 1 franc par homme pour nous conduire dans les souterrains ? Eh bien ! j'ai mes vingt hommes, c'est 20 francs. Que me veux-tu donc ?

— Nous sommes ici deux cents, tu vois ; ils ont tous préparé leurs torches de diss, tu dois les payer tous.

— Holà ! vous autres, criai-je aux soldats de l'escorte à cette réponse inattendue, venez donc un peu par ici. Quant à vous, messieurs les Européens, je vous engage à sortir de ces groupes hostiles, et à vous joindre à nous.

— Hé ! gredin, continuai-je en m'adressant au chef, qui comprenait fort bien le français, veux-tu, oui ou non, nous laisser entrer, hein ? Et je commence à faire un pas en avant.

A ce moment, la foule houleuse et menaçante s'agite en levant les torches, quelques-uns montrent leurs matraques (gros bâton de voyage).

— Faut-il taper, me crient tous à la fois mes petits troupiers pleins de cœur et de dévouement ?

— Gardez-vous-en bien, mes enfants, tant qu'ils se borneront à vociférer ; mais s'ils viennent à lever la matraque, alors nous jouerons de nos instruments pour accompagner la danse.

J'étais décidé à passer outre ; je donne ordre à ma petite troupe de flanquer la colonne des touristes et, prenant la tête, je me dispose à donner le signal : En avant ! lorsque, me retournant une dernière fois, j'aperçois quelques dames dont le visage pâle et la physionomie émue présageaient une crise prochaine. Je compris qu'il fallait transiger. Prenant alors le chef par son burnous, je le tire à moi et lui dis :

— Arrive ici, mais toi seul, espèce de sauvage ; tu vas renvoyer la moitié de ces brigands, et je donnerai en tout 30 francs au lieu de 20 ; entends-tu (trente) !

— 30 francs ! tu ne voudrais pas, donnes-en 100.

— 100 francs, allons donc ! tu veux rire ; quant à moi, je n'en ai pas envie ; acceptes-tu 30 francs ? tu n'auras rien de plus ; allons, décide-toi.

Cependant la foule faisait un vacarme plus significatif ; l'inquiétude commençait aussi à se peindre sur la figure des paisibles voyageurs.

— Tiens, je me ravise, il y aura, en outre, les gratifications personnelles. Mais, voyons, vas-tu te décider ? il faut en finir.

Et, impatienté, je mets la main sur l'étui de mon revolver ; cet argument, que je réservais pour la fin, coupa court à la discussion.

Quelques paroles brèves du chef firent écarter, comme par enchantement, cette multitude. Alors un tableau magique se déroula devant nos yeux :

Une caverne, d'une prodigieuse élévation et d'une immense étendue, décorée de centaines de colonnes naturelles faites de stalactites qui, formés par l'eau tombant goutte à goutte depuis des siècles, se sont soudés à leurs bases de stalagmites en prenant des proportions colossales. Derrière chaque colonne, ou groupés sur les rochers écroulés de la voûte, les Arabes brandissent de chaque main une longue torche de diss qu'ils agitent en poussant des exclamations ; leurs cris, les burnous, les haïks et les gandouras, que la course fait flotter en l'air, l'effroi des femmes, la majesté de la caverne, et jusqu'à la fumée se dégageant de ces deux

cents torches produisent un effet indescriptible. D'une seule voix, nous nous écrions tous :

— Enfoncé ! Halanzier. Enfoncé ! Vaucorbeil.

L'émotion et la chaleur sont si vives que nous suons à grosses gouttes en sortant du souterrain, la plupart traînés par les Arabes, dont les pieds nus adhèrent mieux au sol glissant que nos chaussures européennes.

Nous réglons le prix convenu sans nouvelles difficultés, la parole donnée étant à peu près sacrée chez ces indigènes. Quelques touristes ajoutent un appoint pour payer des stalactites emportés en souvenir de la grotte (chose, du reste, que je blâme vivement, car un artiste a toujours horreur de voir mutiler un monument quelconque, même naturel) ; puis, interpellant une dernière fois le chef :

— Tu me donneras bien, enfin, lui dis-je, l'explication de cette comédie que tu nous a jouée à l'entrée de la caverne ?

— Il n'y a pas de comédie. Voilà ce qui s'est passé : quand les Arabes du douar ont eu connaissance de l'arrivée des cacolets, chose excessivement rare, ils ont pensé qu'il allait venir ici une très nombreuse caravane de gens haut placés et riches ; aussitôt ils sont partis à cheval prévenir les douars environnants ; ceux-ci, attirés par l'appât du gain, sont accourus en toute hâte de plusieurs lieues, faisant les torches de diss pendant le trajet. Ce n'était pas une comédie, comme tu le vois.

— Non, mais un infâme chantage, et tu t'y es prêté complaisamment.

— En agissant autrement, j'eusse perdu mon autorité

sur tous ces hommes, et puis, au lieu de quarante torches, n'en as-tu donc pas eu deux cents, qui t'ont procuré un plus beau spectacle?

— Certes, tu mériterais d'être dénoncé à l'autorité; enfin, ne recommence pas, car tu pourrais trouver des gens moins patients que moi.

Après cette semonce, j'invitai notre bande à remonter sur les cacolets, et nous regagnâmes nos voitures, chacun encore ému de l'incident, et se félicitant intérieurement d'en être quitte à si bon compte.

X

La Moricière. — Sidi-Bel-Abbès. — Barrages de Saint-Denis-du-Sig et de l'Habra. — Mostaganem. — Le Chélif. — Orléansville.

A l'exception des grandes villes, tous les centres de quelque importance fondés en Algérie depuis la colonisation, sont tracés sur un plan à peu près identique : d'abord l'église, point de départ, puis une vaste place avec la mairie, la fontaine ou l'abreuvoir, l'école lorsqu'il y en a une.

De chaque côté, des rues larges, parallèles, aboutissant à la route, absolument comme une charpente de poisson; la route, plantée d'arbres, traverse la ville sur la longueur : tel est le tracé livré par l'administration à une colonie naissante. Peu à peu, les maisons s'élèvent en bordure sur cette grande artère : c'est d'abord un modeste hameau, puis un village, un gros bourg, et finalement une cité, si l'avenir de la position choisie le comporte. Dans cette agglomération, créée par le gouvernement colonial et non abandonnée aux caprices de l'initiative privée, comme aux États-Unis, on retrouve l'empreinte de larges vues, cachet de l'administration française. Ce système a pour résultat d'éviter de reconstruire la ville après quelques années, ainsi que je l'ai

maintes fois observé en Amérique, le premier noyau ayant été conçu sur un plan trop mesquin.

Quant à la dispersion de ces centres, elle a été établie suivant les concessions de terre, et toujours à proximité d'un cours d'eau, d'une source ou de puits faciles à creuser. Les six cents villages agricoles existant dans toute l'Algérie sont presque tous construits d'après ce principe ; aussi mes notes sont-elles muettes sur la plupart de ceux que j'ai visités, et n'ai-je marqué que les plus importants.

La Moricière est un joli endroit, néanmoins peu approvisionné; on y a mangé de la panthère toute la semaine, mais comme il n'en reste plus aujourd'hui, il faut aller dîner ailleurs.

Sidi-Bel-Abbès est un curieux exemple de la puissance colonisatrice, et un spécimen de ces villes qui naissent d'un rayon de soleil.

Il n'y a pas trente ans, un jeune sous-lieutenant, actuellement général Cérez, faisait couper les broussailles pour établir sa tente dans un lieu absolument désert. Aujourd'hui, une cité de seize mille âmes a remplacé les buissons. De longues avenues d'ormes et de platanes abritent de vastes chaussées fort bien construites ; on y distingue deux quartiers : militaire et civil ; le premier comprenant des casernes, un hôpital, un cercle d'officiers ; l'autre, l'église, l'hôtel de ville, le tribunal, la sous-préfecture, le bureau des postes et le télégraphe.

Une superbe halle voûtée, en pierre, fait face à un grand théâtre, où l'on donne ce soir (c'est imprimé sur l'affiche) la *Muette de Portici*, plus trois comédies. Je

suis allé à la dernière, intitulée : *L'amour, queue qu'c'est qu'ça*, et j'y ai vu de charmantes actrices, dont le français douteux et les lazzis équivoques étaient salués par les hurrah frénétiques d'un public enthousiaste.

Un chemin de fer, aussi confortable que nos lignes françaises, relie Oran à Alger, avec embranchement sur Sidi-Bel-Abbès. Il passe à Sidi-Brahim, une de ses annexes, dont les terres fertiles sont arrosées au moyen de retenues datant de l'époque de la domination arabe et, laissant Sainte-Barbe de Trélat, lieu de bifurcation, il arrive à Saint-Denis-du-Sig. Cet endroit est célèbre par son barrage en pierres de taille, que le génie militaire a su rendre indestructible en le rattachant habilement au banc de calcaire cristallin formant le seuil de la rivière.

Un travail du même genre, mais bien plus important, se voit au sud de Perrégaux, près de la route de Mascara. Cet ouvrage considérable, élevé au confluent de l'Oued-el-Hamman et de l'Oued-Fergoug, porte le nom de l'Habra. Une muraille, de 40 mètres d'épaisseur et autant d'élévation, s'étend sur une longueur de près de 500 mètres, formant derrière elle un lac immense dont les eaux s'écoulent par des vannes puissantes et vont fertiliser toute la contrée. La contenance du bassin est de quatorze millions de mètres cubes, et les frais de construction se sont élevés à plus de quatre millions de francs.

Une diligence, desservant tous les jours Perrégaux, permet de visiter Mostaganem, ville forte bâtie près de la mer et divisée en deux parties par un ravin, l'Aïn-

Seufra : Matmore à l'est, et Mostaganem proprement dite à l'ouest.

Des rues à arcades, des promenades, des places, dont une nommée place des Cigognes devant l'ancien fort des Mehal, un théâtre, de beaux édifices publics distinguent ce chef-lieu d'arrondissement élevé dans le voisinage de Mazagran, si célèbre par le souvenir d'une héroïque résistance.

De retour à l'Hillil, on reprend la ligne et, laissant Relizan et Inkermann, on atteint l'Oued-Merdja, la dernière station de la province d'Oran. Nous suivons le cours du Chélif, l'oued (rivière) qui a le plus d'eau de l'Algérie; or, on en trouve à peine six pouces en ce moment. Des maquis de lentisques et de pistachiers, d'un mètre de hauteur, couvrent les contreforts de l'Atlas d'une teinte sombre, sur laquelle tranche le vert éclatant des scilles maritimes, dont les énormes oignons sortent complètement de terre. Quelques eucalyptus bordent la route; plus loin, elle se perd dans les steppes de palmiers nains.

Orléansville est au centre d'un pays très fertile, mais malsain après un hiver pluvieux; très sain, mais stérile, dans le cas contraire; néanmoins, les colons y affluent, et nous pouvons admirer, en passant, les belles cultures de ces immenses plaines du Chélif.

Nous sommes ici à moitié chemin d'Oran à Alger; et, bien que cinquante lieues nous séparent encore de la capitale, les membres du Congrès arrivent déjà en foule de tous les points de la contrée; de charmants collègues, pleins d'esprit et d'humour, remplissent notre wagon.

Un jeune étudiant, tout heureux de ses anciens succès

au collège, nous raconte qu'il a fait huit années d'anglais, il a même occupé plusieurs fois dans cette classe le second et le premier rang. Justement, un Anglais se présente à la portière, et notre érudit ne peut parvenir à lui expliquer qu'on fume dans notre compartiment. Hilarité générale, à laquelle, tout le premier, il prend part de la meilleure grâce; retraite de l'insulaire furieux, il croit qu'on se moque de lui.

Un autre est entomologiste, il a déjà recueilli un grand nombre d'insectes. Vient à passer une sauterelle.

— Oh! messieurs, dit-il, tout joyeux, voici l'éclaireur de la colonne! penchez-vous vite en dehors. Vous allez voir au loin un nuage de plusieurs kilomètres de ces insectes. Quelle chance! nous allons pouvoir étudier la profondeur des couches, les progrès de l'invasion qui va porter la misère et la ruine jusqu'aux extrémités de cette belle colonie, etc., etc.

Cependant, toutes les têtes ne pouvaient sortir à la fois, et je m'étais résigné à rentrer le cou, contemplant d'un regard distrait l'animal que je tenais entre les doigts.

— C'est singulier, repris-je à mon tour, où est donc ce fameux criquet du désert? Ceci est une vulgaire locuste.

En effet, la sauterelle verte (*locusta viridissima*) diffère assez de l'autre (*acridium peregrinum*), pour qu'il ne soit pas permis, même à un entomologiste amateur, de les confondre.

— Ah! la bonne charge! mais la preuve, la preuve, me crie-t-on de toutes parts?

— La preuve! la voilà, messieurs : j'ai dirigé la classe des insectes utiles et nuisibles au Trocadéro, lors de la dernière exposition, et j'ai manié pendant six mois assez de ces insectes pour être en mesure de prendre la parole dans cet important débat.

Or, je le répète, je ne vois pas ici le plus petit criquet.

— C'est juste, observe mon voisin, M. Letaste, qui, en sa qualité de président de la Société de zoologie, devait nécessairement se faire écouter.

Quant à lui, les poches remplies de reptiles, il nous fait une instructive dissertation sur ses intéressants pensionnaires.

Le temps passe vite dans cette aimable société et nous arrivons, sans nous en douter, à Affreville, puis à Milianah.

Je vais m'arrêter aux gorges de la Chiffa pour visiter le Ruisseau des Singes; tous mes collègues, plus ou moins transformistes, s'empressent, à l'uuisson, de m'expliquer leur descendance ou de m'affirmer leur parenté avec ces curieux quadrumanes. Je promets les compliments d'usage pour les membres de leur famille, et, après force poignées de main, je descends, laissant ces facétieux disciples de Darwin tout attristés de mon départ.

XI

Les gorges de la Chiffa. — Le ruisseau des Singes. — Médéah.

La Chiffa est une petite commune toute récente, car un tremblement de terre, survenu il y a quatorze ans, a complètement rasé l'ancien village; toutefois, les habitants, avec la persistance qui caractérise les populations exposées à ces sortes de sinistres, ont reconstruit leurs maisons sur les mêmes fondations. La petite chambre où je couche est plafonnée en planches, aussi je ne cours pas grands risques si le phénomène vient à se renouveler, mais je n'aurai pas cette chance.

Je me rappelle, à ce propos, qu'un de mes amis étant aux Eaux-Bonnes, dans les Pyrénées, entendit un jour un craquement épouvantable, accompagné des cris : Sauvez-vous! sauvez-vous! lui arrivant de tous les points de la ville. Vite, il court..... à son guide Joanne, et constate, avec bonheur, que ce pays est sujet aux tremblements de terre; c'est alors seulement qu'il quitte la maison, et se trouve dans la rue au moment où, pour la seconde fois, tout s'écroulait avec fracas.

— Avez-vous des bêtes sauvages, dis-je à un habitant de la Chiffa?

— Dam', elles sont assez rares; mais la hyène est com-

mune, elle a passé dans la rue hier matin; et moi m'sieu, ajoute un autre, elle m'a mangé quatorze petits cochons.

— Et des singes, ai-je quelque chance d'en voir?

— Ah! m'sieu, ça dépend. Si vous les cherchez, vous n'en verrez pas. Si vous n'en cherchez pas, vous en trouverez.

Sur ces indications assez vagues, je me dirigeai vers les gorges : véritable merveille, surpassant ce que j'avais visité jusqu'ici. Qu'on se figure un déchirement à pic dans les rochers, sur une longueur de 25 kilomètres, avec une route accrochée à l'une des parois, et surplombant un torrent pendant tout son parcours. A la moindre secousse, d'énormes blocs d'un schiste excessivement friable descendent à l'improviste, encombrant la chaussée de leurs mille débris. Tantôt, le roc dénudé se dresse à une prodigieuse hauteur; tantôt, une forêt descend jusqu'à vos pieds, couvrant le paysage d'un profond mystère; puis, de larges fissures d'où tombent, de cent mètres d'élévation, des cascatelles dont l'eau rejaillit, arrivant au torrent à l'état de poussière.

Au centre de cette route sauvage, au bord d'un ruisseau appelé le ruisseau des Singes, on a construit une petite auberge, où je m'arrête pour déjeuner. Pendant les préparatifs du repas, et afin de mettre le temps à profit, je questionne chacun; je regarde de tous côtés, je sonde la profondeur des bois : pas de singes!

Il y avait bien là une soixantaine de touristes, qui, attablés sous des tonnelles, se payaient consciencieusement de la vue de deux gros magots enchaînés au pied d'un arbre, leur donnant du biscuit, des oranges, fort

peu soucieux de trouver leurs congénères à l'état sauvage.

Ils étaient au ruisseau des Singes, en avaient vu deux apprivoisés, ils se déclaraient satisfaits; et puis, il pourrait y avoir fatigue à en chercher. A quoi bon? Un singe n'est jamais qu'un singe, on peut en trouver chez sa concierge, et si, par hasard, il y a parenté, elle est si éloignée! On en néglige souvent de plus proches!

Mais moi, je ne me contentais pas du tout de cette monnaie de singe, car, en somme, nous n'étions pas au jardin des plantes.

— Ah ça! monsieur l'aubergiste, dis-je enfin, fatigué de mes vaines recherches, c'est une véritable mystification que vos singes; où donc sont-ils, s'il vous plaît?

— Si vous passez la journée ici vous en verrez peut-être.

— Comment, peut-être! Mais savez-vous que je viens de Paris exprès pour en rencontrer!

— C'est bien fâcheux! il faudra revenir! Du reste, ajouta-t-il, si vous les cherchez, vous n'en verrez pas!

— Ah! oui, je sais, et si je n'en cherche pas, j'en trouverai; c'est la phrase convenue, on me l'a déjà dite à la Chiffa.

— C'est la pure vérité, reprend-il, d'un ton légèrement moqueur.

— Eh bien! mon cher monsieur, écoutez-moi bien (*l'aubergiste commence à soulever sa casquette*): il doit arriver ici demain quinze cents voyageurs; vous m'entendez bien, quinze cents.

Je suis envoyé en reconnaissance pour m'assurer si, oui ou non, il y a des singes au ruisseau. Or, donc,

si d'ici à une heure je n'ai pas vu de singes (*il se découvre complètement*), eh bien! vous me comprenez, n'est-ce pas (*il s'arrache quelques cheveux*)? pas un voyageur ne viendra demain.

— Oh! monsieur, que me dites-vous là? je vous jure... (*une sueur froide perle sur sa face blême*).

— Ne jurez pas, je veux voir des singes.

— Je vous jure qu'il y en avait bien deux cents sur ces arbres ce matin.

Puis, se ravisant :

— Ah! tenez, j'ai une idée; comme ils vont toujours par bandes, ils auront tourné, je le suppose, cette montagne, et nous allons les voir derrière. Suivez-moi.

Aussitôt, abandonnant voyageurs et fourneaux, il se met à escalader les rochers, grimpant vers la forêt, où je le suis avec beaucoup de peine. Après quelque temps d'une marche excessivement fatiguante, levant toujours la tête sans veiller à mes pieds, ce qui me faisait tomber sur le nez, je vois l'hôtelier se tourner rapidement de mon côté, et me désignant un arbre du doigt :

— Tenez! tenez! me dit-il, croyez-vous que je vous aie trompé?

Alors, suivant des yeux son regard, j'aperçois, avec une indicible émotion, une grosse guenon se cramponnant, d'une main, aux branches d'un caroubier, et de l'autre, aidant son petit à monter. Je restai bien cinq minutes à savourer cette scène pleine de charmes. Bientôt, d'autres singes viennent à passer, ils sont en nombre considérable, courant sur terre, sautant dans les broussailles; quelques-uns même approchent à

soixante mètres de moi, me considèrent avec surprise, puis rentrent dans le fourré.

Un instant, j'ai l'intention d'en tirer un qui me passe à portée, mais je ne m'en sens vraiment pas le courage, et puis, l'aubergiste craint, avec raison, que le bruit ne mette la bande en fuite. Alors, que montrera-t-il aux quinze cents personnes attendues demain!

Je retourne en toute hâte à la maison, où je retrouve les mêmes touristes sous la tonnelle. Je leur fais part de ma découverte, mais ils accueillent cette nouvelle avec la parfaite indifférence de gens qui voyagent sans éprouver le moindre désir de voir, et il y en a beaucoup de cette catégorie. Je m'asseois alors sous un gros micocoulier, au bord d'une cascade mugissant dans des rochers moussus, et je commence à déjeuner, maugréant contre les touristes qui ne voulaient pas chercher les singes, et contre les singes qui ne voulaient pas venir jusqu'à eux.

Vers la fin du repas, les étrangers se sont ravisés. Ils ont tenu conseil et, reconnaissant qu'ils étaient parfaitement ridicules de négliger un spectacle qui les avait attirés de si loin, ils viennent me prier de les accompagner. Nous remontons les gorges dans la direction de Médéah, examinant avec attention chacun des gros arbres dominant la forêt. Mais les animaux s'étaient déplacés et nous allions revenir sur nos pas, quand un des touristes en aperçoit un, puis deux, puis cent; il croit même un instant voir apparaître sous le feuillage la tête d'un lynx occupé à leur donner la chasse.

La route formait un coude à cet endroit; à notre

droite et contre nous, s'élevait la haute falaise surplombant la gorge ; à gauche, la Chiffa roulant sur son lit de roches, au pied de la montagne couverte d'épais buissons ; dans le maquis et à cent mètres, une bande de singes s'ébattait gaiement, sans le moindre souci des importuns dont ils étaient séparés par un abîme.

A ce moment, je pus contempler un tableau que je n'oublierai jamais.

D'un côté du ravin, des singes, de vrais singes sauvages, des lynx, des chacals courant sous les fourrés, se dissimulant au passage des clairières.

De l'autre, une société des plus raffinées, touristes rangés sur le talus de la route, femmes charmantes, fraîches toilettes, effets d'ombrelles, de manchettes et de cols, calèches confortables, chevaux richement harnachés.

Je demeurai quelque temps plongé dans un profond étonnement. « Trop, trop de civilisation ! soupirai-je tout bas. » Je voulais bien voir les singes, mais pas la belle route, ni les touristes, ni la coquette auberge, ni les chevaux de luxe.

Tout cela était déplacé en cet endroit.

. . . .

Lorsque je reviens à l'hôtel, mon premier soin est d'examiner les deux captifs enchaînés à l'arbre.

Ils appartiennent au genre macaque (*pythecus innuus*), singe de taille assez élevée (80 centimètres). Sa face, légèrement allongée, a des abajoues très développées dans lesquelles il cache les fruits. Ses lèvres

sont minces, son visage livide, le corps robuste et dépourvu de queue, la partie postérieure très calleuse. Le magot vit dans le nord de la Barbarie, en Égypte, au Maroc ; il existe aussi dans les rochers de Gibraltar.

Cette faune, insolite en Europe, sur un point éloigné de l'Afrique de 15 kilomètres à peine, est tout une révélation. Il est bien probable que la fiction d'Hercule, séparant les montagnes d'Abyla et Calpé pour donner passage aux eaux de l'Océan dans la Méditerranée, n'est qu'une allusion à l'ancienne réunion du continent à l'Afrique ou simplement au massif de l'Atlas, dans l'hypothèse d'une mer saharienne, et les colonnes du héros, une légende destinée à perpétuer le souvenir d'un phénomène géologique dont les anciens avaient recueilli la tradition.

Un mot, en terminant, sur la façon fort singulière dont on prend les singes dans ce pays.

Après avoir introduit un fruit dans une carafe, on la fixe à un arbre ; le singe, gourmand autant que malin, arrive, glisse le bras dans le vase, saisit l'appât ; mais aussitôt qu'il le tient, sa main, devenue trop grosse, refuse de sortir du récipient ; plus il fait d'efforts, et plus il se cramponne à l'idée de ne pas lâcher sa proie. Victime de sa cupidité, il reste attaché à l'arbre ; l'homme arrive et s'en empare.

Je quitte le ruisseau, après avoir admiré de charmantes fresques simiennes peintes sur les murailles de l'hôtel par M. de Girardin, capitaine aux chasseurs d'Afrique, et je me dirige vers Médéah, dont tout l'intérêt consiste à avoir été élevée sur l'emplacement

d'une ancienne ville romaine. Comme la plupart des postes importants, elle est entourée d'une muraille crénelée.

Médéah, située au centre d'un pays de vignes et de céréales, a fait naître ce dicton :

« Si la famine y pénètre le matin, elle en sortira le soir. »

Ce titre à la célébrité en vaut certainement bien un autre.

XII

Blidah. — La fête du bois sacré.

Un chemin de fer, allant moins vite que les diligences, me conduit de la Chiffa à Blidah. Les wagons, il est vrai, regorgent d'excursionnistes. Les employés sont d'une politesse exquise, nous rappelant sans cesse que nous voyageons à demi-place.

Des plaines bien cultivées sont arrosées régulièrement au moyen de rigoles côtoyant le chemin. L'absence de taupes en Afrique facilite singulièrement ce travail d'irrigation, en évitant les pertes d'eau dans les galeries souterraines. On récolte ainsi le tabac, le maïs, l'orge et le blé; plus loin, des forêts d'orangers annoncent le voisinage de Blidah, dans laquelle on pénètre par une avenue bordée de haies de géraniums chargés de fleurs.

A mon arrivée dans la ville, je me rends chez le maire, où je suis très gracieusement accueilli; il me propose même de m'expédier à Paris une caisse d'oranges de choix, ce que j'accepte avec empressement. Il me donne, en outre, un Arabe pour me faire visiter les curiosités.

Je sortais de chez ce fonctionnaire, suivi de mon indigène, quand, au détour d'une rue, je me croise

avec un monsieur européen, qui s'arrête et me toise en me fixant d'un œil investigateur.

Ces sortes de rencontres sont toujours assez désobligeantes, car, en Afrique comme en France, l'on n'aime généralement guère à être considéré de trop près.

Voici une petite affaire, me dis-je ; allons-y vivement, cela fera bien dans mes impressions de voyage.

— Monsieur a sans doute quelque chose à me communiquer ?

— Rien absolument, monsieur.

— Eh bien ! alors, que signifie ?...

— Ah ! pardon ; mais je suis le commissaire, et vous êtes un étranger.

Quelle amère déception ! pensai-je ; heureusement j'ai mes papiers.

— Enchanté, monsieur le commissaire, de faire votre aimable connaissance. Veuillez donc me conduire dans cette jolie ville. Je vais congédier mon Arabe afin de pouvoir causer avec vous plus à l'aise.

— Monsieur arrive sans doute de France ?

— Oui, et je vais recevoir mon préfet à Alger.

— Comment, votre préfet ?

— Mais certainement, mon préfet, mon si regretté préfet !

— Vous voulez dire mon préfet, à moi ?

— Pardon, c'est bien le mien ; c'est mon propre préfet, un homme charmant.

— Mais, enfin, monsieur, je vous répète que c'est le mien.

— Ah ! oui, je comprends : une petite plaisanterie,

n'est-ce pas? Oui, oui, j'y suis. Votre préfet, parce que vous êtes d'Alger?

— Non, pas du tout, mon préfet de l'Eure, M. Firbach.

— Veuillez vous expliquer *sur l'heure*, car je ne comprends pas du tout.

— Je suis de Tourny, monsieur, un bourg important de la haute Normandie; je me nomme Chevallier; j'ai quitté mon pays depuis quatorze ans.

— Alors, disons : notre préfet. Et moi, je suis votre maire du chef-lieu.

— Comment! M. de Pulligny! Que puis-je faire pour vous, monsieur? Disposez de moi, je suis à vos ordres.

— C'est aujourd'hui, repris-je, le premier mercredi après l'époque du Nissam, jour de l'Aïd-el-foul, fête solennelle du bois sacré dans la religion des nègres; dès demain, il leur sera permis de cuire les fèves. Déjà ils ont égorgé le mouton traditionnel après la célébration de la fatha (prière), et les pronostics tirés de la chute de la victime par les augures sont favorables aux enfants du Soudan.

Je sais, monsieur le commissaire, car je suis parfaitement renseigné, que vous avez interdit la derboucka et les karakobb's, de peur que le bruit de ces instruments sauvages n'excite les Arabes, en réveillant chez eux le souvenir des beaux jours de l'indépendance; il me serait agréable de voir la danse du bois sacré.

— La danse aura lieu ce soir, selon votre désir, me répond-il. Je vais donner des ordres en conséquence. Attendez-moi un instant.

A son retour, il me fait visiter la ville, les prome-

nades et les jardins publics, dont l'un est remarquable par une collection d'arbres classés parmi les plus rares : figuiers, et surtout araucarias de l'île de Norfolk (*A Excelsa*), d'une grande élévation ; l'autre, le Bois sacré, où se trouvent de superbes oliviers, bien antérieurs à la conquête.

— Cette cité est ravissante, et surtout merveilleusement tenue, lui dis-je ; comment a-t-on pu obtenir ce résultat après les frais occasionnés par sa reconstruction à la suite du tremblement de terre de 1867, et surtout avec les charges énormes dont les villes sont ordinairement grevées ?

— Blidah, monsieur, a plus de 350,000 francs de rentes, en partie fournies par l'octroi de mer ; le commerce, en outre, est très florissant ; nous avons deux cents hectares de plants d'orangers en plein rapport. On récolte aussi des limons, des cédrats, des citrons, des mandarines, et tous ces produits sont expédiés sur les marchés de Paris, où ils sont accueillis avec faveur.

Les oranges de Blidah sont très appréciées, car elles sont fines et savoureuses ; il y en a de plusieurs sortes et en quantité, ce qui permet de les livrer à un prix excessivement minime.

— M. le maire me l'a expliqué ce matin ; il a promis de m'envoyer une caisse de ces fruits, et il a ajouté qu'il les cueillerait lui-même aux arbres, afin d'avoir le premier choix.

Tout en conversant ainsi, nous avions regagné la porte de mon hôtel, où le commissaire me quitte, promettant de venir me prendre le soir à neuf heures.

En effet, au moment convenu, il se présente, accompagné d'un agent indigène, et nous nous mettons de suite en route pour la fête du bois sacré.

Nous traversons la grande rue, la place d'Armes, entourée de maisons à arcades, et nous engageons dans un dédale de ruelles et d'impasses formant le quartier arabe; puis, après bien des détours, nous arrivons au seuil d'une porte basse, solidement verrouillée.

On frappe.

— Qui est là? répond en langue arabe une voix dont le son paraissait étouffé.

— C'est nous, ouvrez.

La porte s'entre-bâille mystérieusement, nous descendons quelques marches menant à un passage obscur, et, franchissant une arcade décorée d'une ogive mauresque, nous pénétrons dans une vaste cour brillamment éclairée..... par le reflet de la lune.

Quarante à cinquante nègres sont accroupis sur des nattes, contre la muraille; plus loin, une large chaudière remplie de kouskoussou, et placée sur un feu très vif, est entourée de femmes occupées à rajuster leur haïk, qu'elles ont jeté précipitamment sur leur tête en nous entendant entrer. Au centre de la cour, flotte le drapeau du désert, en mémoire de la plus grande fête de l'année, le Rhamadan, des populations soudaniennes.

Après quelques mots de bienvenue, le commissaire fait signe au chef de la derdeba (musique), et tandis que ces nègres apprêtent leurs instruments, les autres se rangent en rond, fixant vivement à leurs doigts, par

des lanières de cuir, de lourdes castagnettes en fer forgé, nommées karakobb's. Alors, commence une danse circulaire, dont le rythme paraît assez facile à saisir.

D'abord, la cadence du pas est soutenue par le cliquetis des quatre-vingts karakobb's ; la mesure précipitée peut se traduire par la répétition de trois notes, deux noires et une blanche (♩♩𝅗𝅥, 1, 1, 2) ; de loin, on croirait entendre une légion de grenouilles coassant dans un étang.

Peu à peu la vitesse augmente, le pas se change en course, et les instruments accélèrent leur mesure. Bientôt, aux guitares, se joignent les derbouckas, ou tambourins ; la danse prend un nouveau caractère ; elle devient à la fois collective et individuelle, c'est la figure des bâtonnets.

Chaque noir saisit, d'une main, une baguette de bois dur et, agitant de l'autre les castagnettes, reprend sa course circulaire. Tout en exécutant un tour sur lui-même, et sans modifier son allure, il lève le bâtonnet, et le frappe bruyamment contre celui de son voisin, qui en fait autant, et ainsi de suite à la ronde.

Le bruit strident des baguettes, mêlé à celui des karakobb's, des derbouckas, et aux joyeux you-you des femmes voilées, retirées à l'écart, produit l'effet le plus saisissant.

Pendant ce temps, la lune, dans son plein, éclairait les nègres d'une vive lumière, colorant leurs formes blafardes de teintes étranges, et le feu, pétillant sous la chaudière, projetait contre les murailles les grandes ombres des Arabes rangés autour de l'âtre.

Je ne pouvais détacher les yeux de ce tableau. Je

croyais être à trois mille lieues de la France, et, lorsque le commissaire me rappela à la réalité, la nuit était déjà bien avancée.

Je remerciai avec effusion le chef des négros, lui achetant, en souvenir, une paire de ces curieux karakobb's, qu'il me fixa lui-même aux mains, en m'expliquant la manière d'en faire usage, et je pris congé de lui, le laissant tout au plaisir du festin qui allait commencer, et dont je ne voulais pas troubler l'intimité par mon indiscrète présence.

Une autre cérémonie religieuse a lieu ici chaque année, aux environs du 18 mars. Une affluence considérable se rend, en procession, avec chants, cierges, bougies et lanternes, d'un effet très pittoresque, au tombeau de Sidi-el-Kebir. Lorsque tout le peuple est réuni, un prêtre s'introduit dans le mausolée et, simulant un entretien avec le saint marabout, fait entendre les accents lugubres d'une voix caverneuse, auxquels répondent les prières des croyants. Cette fête, qui se reproduit, pendant une semaine, dans toutes les villes arabes, présente, à Blidah plus qu'ailleurs, un grand caractère, le marabout de Sidi-el-Kebir étant classé parmi les plus renommés de l'Algérie.

XIII

Bouffarik. — Plaines de la Mitidja et cultures du Tell.

Aujourd'hui, 14 avril, jour de l'ouverture du Congrès, je me mets en route pour Alger, et, malgré l'heure matinale, je retrouve à la gare mon commissaire.

Il m'attendait depuis longtemps, et sa figure était radieuse.

— Permettez-moi, monsieur, de vous offrir ce petit souvenir, dit-il, en me présentant un paquet soigneusement enveloppé.

C'étaient de belles armes kabyles, d'un travail et d'un fini remarquables.

— Vous êtes mille fois aimable, mais je ne saurais accepter ce précieux cadeau.

— Croyez-moi, ajouta-t-il, ces armes pourront vous servir, si vous réussissez à pénétrer chez les Kroumirs, et, au cas où quelque obstacle s'opposerait à la réalisation de votre projet, elles vous seront encore utiles dans vos chasses aventureuses. Je ne saurais mieux vous exprimer tout le plaisir que m'a causé votre rencontre.

Il était difficile de refuser une offre faite de si bon cœur et, après avoir chaleureusement remercié cet

excellent homme, et lui avoir promis de le recommander tout spécialement à M. le préfet, je montai en wagon; il était temps, le train partait.

La contrée que nous traversons est remarquable par sa fertilité, et Bouffarik, situé au milieu de la Mitidja, est devenu le centre colonial de cette plaine célèbre.

Autrefois, les hommes mouraient ici comme des mouches, et les plus épargnés restaient affectés de terribles fièvres paludéennes. Mais, grâce aux travaux d'assainissement, les marais ont disparu, et de superbes récoltes couvrent ce sol privilégié.

Voici le beau domaine de M. de Richemond; il contient quinze cents hectares, dont une centaine, environ, sont plantés en vignes; or, un hectare de vigne produit annuellement 50 hectolitres de vin, à 25 francs l'hectolitre; il est aisé de calculer le rendement total.

La vigne a un grand avenir en Algérie; résistant, plus que toute autre plante, à la sécheresse, elle croît vigoureusement sur tous les points où l'essai en a été pratiqué.

Si le gouvernement maintient, avec sévérité, les lois de prohibition dont sont frappés les ceps étrangers, rien ne saurait entraver une culture mise ainsi à l'abri du redoutable phylloxera.

Mais que de terres, dans ces trois provinces, abandonnées faute de bras! Quand on considère que la colonie africaine occupe une surface de soixante millions d'hectares, dont quatorze attribuables au Tell, région essentiellement fertile, on se demande pourquoi nos populations pauvres ne se déplacent pas en masse pour occuper cette *terre promise*.

Le Français, si intelligent, est, il faut en convenir, absolument maladroit quand il s'agit de s'expatrier ; il ira partout, excepté à l'endroit propice. Il parcourra des milliers de lieues ; il se dirigera vers Buenos-Ayres, le Far-West, ou quelque lointain territoire, lorsqu'il trouverait, à quatre cents lieues à peine, des terres d'une étendue décuple, au même prix, et à des conditions bien plus avantageuses, régies par les lois de son propre pays, offrant de la sécurité la plus complète, et d'une incontestable salubrité.

N'y aurait-il pas eu aussi quelque sujet de plainte, quelques fautes commises par les différents régimes qui se sont succédé depuis quarante ans ?

On me citait des colons nantis de concessions, et dont, néanmoins, la position n'était pas régularisée après plus d'une année d'attente ; l'argent destiné à l'achat du matériel était dépensé, pendant ce temps, pour l'entretien de la famille, et le malheureux obligé de retourner dans son village, complètement ruiné.

Comment donc expliquer que, sur une population de trois milions d'âmes, la France figure à peine pour un vingtième, et que ce nombre augmente tout au plus de cinq à six mille par année, quand les musulmans s'accroissent de cent mille pendant la même période ? Or, si l'Arabe n'est pas assimilable, comme cela semble établi, que devient l'avenir de notre colonie en présence de ces chiffres ?

A part la plaine de la Mitidja, contenant deux cent mille hectares, celles du haut et bas Chélif plus considérables, et quelques autres points du Tell, le sol de l'Algérie est à peu près resté en friche. Sur soixante

millions d'hectares, trois millions seulement sont en culture, c'est-à-dire un par habitant.

Les Arabes, il est vrai, continuent à gratter avec l'araire les clairières semées çà et là parmi les palmiers nains et les lentisques; ils y jettent quelques poignées d'orge, mais ce n'est pas sérieux.

Ne conviendrait-il pas de substituer au système actuel de concessions gratuites sous promesse de propriété, une donation pure et simple?

Le colon prendrait un plus grand intérêt à cultiver une terre lui appartenant irrévocablement.

Sous le régime en vigueur, le fisc ne peut que perdre, puisque les transactions sont entravées par un état constituant les immeubles, biens de mainmorte, et les mettant, par le fait, hors du commerce. Pourquoi ne pas délivrer de titres définitifs?

Toutes ces considérations sont le résultat de mes propres observations jointes aux échos des mille conversations que j'entends de tous côtés. J'ai pris des notes en touriste, sans parti pris, laissant aux hommes spéciaux le soin d'élaborer des systèmes sous leur propre responsabilité.

Cela dit, en passant, je continue à dépouiller mon carnet, et me trouve à Alger assez à temps pour chercher un logement avant l'ouverture du Congrès.

XIV

Alger. — Fêtes en l'honneur du Congrès.

Il n'est pas aisé de se caser ici, quand on ne tient pas absolument à profiter de la couchette que la ville a gracieusement mise à notre disposition, au lycée et à la caserne, les hôtels regorgeant de monde.

Quant à moi, je suis assez bien partagé, et les rats circulant toute la nuit dans ma chambre de l'hôtel du... se sont contentés, en fait de dégâts, de manger les pattes d'un bien joli animal dont je désirais conserver la dépouille.

Du reste, je n'ai pas lieu de me plaindre : je paie ma chambre 4 francs par jour, les insectes compris, mais non les repas.

A trois heures précises, des salves d'artillerie annoncent à la ville l'ouverture de notre session. Cette séance d'inauguration a lieu, avec une très grande solennité, dans la salle du théâtre.

Le président, M. Chauveau, prononce un long discours d'ouverture. Un peu moins de virus eût, peut-être, plus séduit l'assistance, et surtout les très nombreuses dames invitées pour la cérémonie. M. Albert Grévy, gouverneur général de l'Algérie, se lève à son tour et, dans quelques paroles remplies de sens et d'à-propos,

répond à l'éminent praticien; puis, après nous être constitués en assemblée générale pour un vote d'urgence, nous nous réunissons dans les salles de sections afin de former les bureaux et fixer l'ordre du jour de demain.

Il n'entre pas dans mon cadre de développer les questions traitées dans le Congrès. La session de 1881 comptera, je le pense, parmi les plus fécondes en découvertes et applications, de nature à répondre à notre programme :

Avancement des sciences.

Analyser les mémoires ou détailler les communications, serait anticiper sur le domaine de la propriété privée, et je ne saurais ravir à chaque savant la primeur d'une publicité dont lui seul doit recueillir les premiers fruits.

Il faut aussi laisser l'honneur du compte rendu à notre recueil périodique, sur lequel je n'ai aucune intention d'empiéter.

Une simple énumération des questions suffira pour donner une idée de l'étendue de nos travaux :

Les mathématiques occupent le premier rang avec deux sections, nos 1 et 2; le génie civil et la navigation, deux, nos 3 et 4; la physique, une, no 5; la chimie, une, no 6; la météorologie, une, no 7; la géologie, une, no 8; la botanique, une, no 9; la zoologie et la zootechnie, une, no 10; l'anthropologie, une, no 11; les sciences médicales, une, no 12; l'agronomie, une, no 13; la géographie, une, no 14; l'économie politique, une, no 15; et la pédagogie, qui a été votée sans discussion à la séance d'ouverture, une, no 16.

A chacune de ces sections, plusieurs mémoires d'un grand intérêt ont été présentés par des hommes occupant, dans la science, le rang le plus élevé, et nous attendons tous, avec une vive impatience, je puis le dire, ce recueil où seront consignées les dernières découvertes dues au zèle infatigable de nos très savants collègues.

Pendant l'intervalle des séances, ayant eu le loisir de visiter la ville et ses environs, j'ai pu prendre quelques notes; je les transcris comme elles se présentent.

Alger, de même que toutes les grandes cités du littoral de l'Afrique française, offre ce curieux contraste de deux villes superposées, élevées en amphithéâtre : la plus ancienne occupant le sommet, la ville neuve construite au bord de la mer.

Là, se trouvent les bâtiments affectés aux différents services de la mer : douane, magasins, entrepôts, etc., édifiés sur de larges quais ; puis de longues rues parallèles aux quais : celles de Constantine, d'Isly, de la Lyre, Babel-Oued, Bab-Azoun, ces dernières bordées de galeries à arcades, copiées sur celles de la rue de Rivoli, à Paris. La place du gouvernement, décorée de la statue équestre du duc d'Orléans, celle de Chartres, du Lycée, le square du Théâtre planté de lignes de palmiers, des églises, des palais, des mosquées, des synagogues, taillés dans le marbre ou l'albâtre; des maisons à toitures ou à terrasses, les unes surmontées d'étages, les autres faites en forme de cubes comme un dé à jouer, de riches boutiques, de beaux hôtels, des restaurants, des cafés, des divans, des marchés, des boulevards, des places publiques.

Voilà la ville neuve d'Alger.

Une population d'Européens et d'Orientaux se croise en tous sens dans ces rues, où circulent sans cesse des tramways, des voitures de place, des omnibus remplis de touristes ou de membres du Congrès visitant les curiosités.

De petits biskris, semblables à ceux que j'ai rencontrés à Oran, sillonnent la chaussée, vous poursuivant avec persistance, jusqu'à ce que, fatigué, énervé de leurs obsessions, vous vous retiriez sous les arcades, où une série de fauteuils monumentaux adossés aux piliers sont disposés pour vous recevoir. Vous vous plongez dans le fauteuil, et le biskri se précipite à vos pieds pour cirer vos chaussures,

Ci : 10 centimes.

A peine installé sur l'estrade, car il y a estrade comme sous un trône, second biskri, vous glissant sournoisement dans la main un journal (c'est, en général, celui que vous n'aimez pas à lire),

Ci : 20 centimes.

Vos bottes sont cirées, vous croyez avoir terminé, vous allez partir, mais un troisième biskri arrive pour vous brosser des pieds à la tête,

Ci : 30 centimes.

Car c'est la principale industrie de cette ville : distribuer la poussière et la faire enlever.

A mesure que ces rusés indigènes ont terminé leurs fonctions, ils se placent l'un derrière l'autre, en attendant la fin; alors, la petite fête est complète. Un peu plus loin le manège recommence, et ainsi de suite toute la journée.

Certes, je ne croyais pas être venu en Afrique pour y passer mon temps à faire cirer mes chaussures; enfin, il faut en prendre son parti. Me voilà propre, je vais présenter mes lettres de recommandation, je prends une voiture, et me dirige vers les quartiers les plus excentriques; je ne trouve personne, chacun passant sa vie au dehors.

Je reviens sur la place et, près de l'imprimerie Jourdan, dont la cheminée haute fume jour et nuit, au coin de l'hôtel d'Orient, je rencontre un Arabe, Rabah, connaissant à fond plusieurs langues, et tous les bons endroits; il me faut un guide pour visiter la ville haute, naturellement j'accepte ses services. J'ai toujours eu beaucoup de considération pour les interprètes, car je me souviens de ces belles paroles de Charles-Quint :

« Autant de langues un homme sait, autant de fois il est homme ! »

Après plusieurs stations aux cafés maures, sous prétexte de couleur locale,

Ci : 10 centimes + 10 centimes $\times x$

(car le café coûte invariablement 10 centimes dans toute l'étendue de l'Algérie), nous nous mettons en route.

La ville arabe est, sans contredit, plus intéressante à parcourir que le quartier européen, elle est à peu près unique au monde, tandis que la ville moderne peut se rencontrer un peu partout.

Mais il serait absolument impossible de s'en tirer sans un indigène.

Que l'on se figure un dédale de petites ruelles étroites, tortueuses, grimpant comme des échelles de pavés,

enchevêtrées l'une dans l'autre, aboutissant à des impasses ou se terminant à une porte, à une terrasse; deux personnes passent difficilement de front, et je suis souvent obligé de me cramponner à Rabah pour ne pas glisser aux descentes.

Sur les côtés de la voie, des maisons blanchies à la chaux profilent leurs hautes murailles dépourvues de fenêtres et, chaque étage surplombant celui du dessous, les deux derniers finissent par se toucher en se soutenant mutuellement; il résulte d'une telle disposition, que plusieurs rues sont voûtées en tunnel et complètement sombres; d'autres sont éclairées par le reflet de la lumière du jour sur les habitations voisines.

Cette manière de construire, adoptée par les Maures pour échapper aux rayons du soleil d'Afrique et paralyser les effets des tremblements de terre, donne à ce réseau de ruelles, enlacées comme un filet, une physionomie impossible à dépeindre et une originalité dont je n'ai trouvé de vestiges nulle part. Des boutiques basses, obscures, où les pratiques attendent à la file le coup de rasoir du barbier; d'autres, avec nègres et m'zabis vêtus de couleurs voyantes, encadrant leur tête dans une fenêtre surbaissée décorée de quartiers de moutons ou de sangliers; des étalages de fruits, de légumes ou de poterie, occupent les carrefours ou garnissent les abords de quelque marché. Les Arabes s'y réunissent, accroupis sur le sol, laissant souvent à peine la place nécessaire pour circuler.

Une quantité de rues escarpées joignent la ville arabe aux quartiers modernes, remplaçant les anciens bazars où les ouvriers des différents corps de métiers travail-

laient en commun, pour livrer aux acheteurs les mille produits de leurs industries.

Ici, la ruelle des cordonniers : les hommes, assis sur les tapis, cousent les chaussures en s'aidant des doigts de pieds, entre lesquels ils passent le fil ; plus loin, celle des passementiers, enveloppant dans une nasse de fils d'or et d'argent des boutons destinés aux costumes des Mauresques ; celle des brodeurs sur étoffes et sur cuirs ; des orfèvres ; des fabricants d'étagères aux couleurs criardes, ou d'instruments de musique : flûtes, tambourins, guitares en calebasses ou en carapaces de tortues ; ressemeleurs de babouches ; forgerons inondant la chaussée d'une gerbe de feu ; tailleurs d'habillements, entourés de précieux tissus aux teintes les plus chatoyantes ; enfin, toutes les industries les plus diverses, tous les métiers sont représentés dans ces échoppes, où travaillent des centaines d'ouvriers venus des points les plus opposés de l'Orient.

Quand, après bien des détours, on est parvenu au faîte de la montagne sur laquelle est construite la vieille ville, on découvre la casbah, ancienne forteresse des deys d'Alger, traversée par la route d'El-Biar ; elle est convertie aujourd'hui en caserne.

De ce point culminant, on jouit d'une vue très étendue sur la rade et le port. Le retour dans la ville présente un contraste frappant.

Si la partie haute est saisissante par son attitude calme et reposée, car ici pas de bruit, point de voitures roulant avec fracas, nul Européen disputant ou criard mêlé à cette foule muette, Alger la neuve frémit sans cesse sous l'étreinte d'une agitation dont nos centres

les plus populeux peuvent seuls donner la mesure.

Elle présente à l'étranger l'image de ces torrents aux flots tumultueux, roulant sous leur écume les débris de toute nature arrachés à leurs rives.

C'est la civilisation qui passe.

. . . .

L'on fait ici les rencontres les plus étranges, les plus imprévues. On se croirait en plein boulevard.

— Vous voici, jeune Firbach ? qu'êtes-vous devenu depuis que vous avez bien voulu me servir de secrétaire quand j'organisais, en août dernier, notre belle exposition artistique et rétrospective à Évreux ? Et monsieur votre père, est-il remis du fameux coup de sirocco qui salua son navire pendant sa traversée de France ? Il doit être rudement constitué, votre nouveau préfet, pour s'être maintenu dans ses aplombs pendant que tout le monde était malade à bord ; c'est un heureux pronostic et, après avoir résisté à pareil assaut, les tempêtes administratives vont lui sembler brise légère.

— Bonjour M. Collignon ! Combien je vous suis reconnaissant d'avoir donné un congé à mon fils pour aller chercher sa sœur à Savone. Il travaille encore plus, paraît-il, aux ponts et chaussées qu'à l'école polytechnique ; surtout n'allez pas me le renvoyer *x...stérique*.

— Vous ici ! Cotelle. Et le conseil d'État ?

— Et vous, M. Buisson, comment la Société libre se passe-t-elle de vous ?

Voilà Henri Martin, Quatrefages, Trélat, Teisserenc de Bort, Topinard, Mouchez, Laisant, Gobin, et cent autres, sans oublier nos zélés administrateurs, toujours

si bons et si dévoués : MM. Gariel et Drouauld. Tout Paris défile sous nos yeux ; Alger s'est transformée en quartier de la capitale.

Puis elle s'est parée, pour nous recevoir, de ses habits de fête : drapeaux, oriflammes, concerts, illuminations des rues, des mosquées, des édifices publics, fête à l'hôtel de ville, fête au théâtre, où la municipalité nous souhaite la bienvenue, retraite aux flambeaux, fête à Mustapha-Supérieur, résidence d'été du gouverneur général.

Ici, l'on se croirait à une scène des *Mille et une Nuits*, et jamais réception officielle ne m'a paru plus féerique. Je ne parlerai pas du palais : chacun connaît la magnificence de cet édifice, d'un style mauresque absolument hors ligne.

Je ne raconterai pas les effets de ces innombrables foyers inondant de lumière les escaliers superposés, les salles entrecoupées de boudoirs, les galeries supportées par des colonnes de marbre ; je ne dépeindrai pas ces jardins enchanteurs, où les feux électriques de diverses nuances, habilement dissimulés sous le feuillage, éclairent de lueurs fantastiques une foule aux costumes les plus variés : robes à longue queue, fracs, uniformes militaires, burnous, refluant de différents étages et confondant dans le même ensemble tout ce que la colonie réunit de notabilités civiles et militaires, tout ce qu'elle renferme de plus distingué parmi les chefs ralliés à notre cause, en un mot, la fusion de l'Occident et de l'Orient.

Ces sortes de fêtes se voient, mais ne se racontent pas ; et quand, la tête alourdie par les senteurs em-

baumées des salons et les mélodieux accents des orchestres conduisant les danses, je me retirai à une heure avancée, je revis longtemps encore mille gracieuses silhouettes tourbillonner dans l'air, puis s'évanouir et disparaître noyées dans le néant.

C'était le rêve !

Il se faisait tard quand je quittai ma chambre le lendemain, et les diverses sections du Congrès avaient commencé depuis longtemps leurs travaux.

La science ne connaît pas le plaisir.

Dura lex sed lex.

XV

Les Aïssouas d'Alger et les charmeurs de serpents.

La secte des Aïssouas consacre, comme les Mauresques, un jour particulier de la semaine à l'exercice de ses pratiques religieuses, et les étrangers doivent se renseigner à l'avance, s'ils ne veulent courir le risque de manquer ces diverses cérémonies. Cependant, grâce à l'obligeance du maire d'Alger, j'ai pu obtenir une séance extraordinaire pour les membres du Congrès, à qui le fait a été immédiatement communiqué par la voie de notre presse.

Dès neuf heures du soir, nous escaladons en foule les ruelles escarpées de la Casbah, accompagnés par plusieurs guides indigènes. Des nuées d'Arabes, accourus au bruit de notre expédition nocturne, se rangent avec respect pour nous laisser passer. A les voir, immobiles le long des murailles, drapés fièrement dans leurs burnous blancs, on dirait une armée de grands fantômes.

En un instant, la maison maure se trouve remplie de monde et, lorsque le commissaire donne le signal aux musiciens, il reste à peine aux Aïssouas la place nécessaire pour se mouvoir.

La séance commence par la danse, avec agitation

frénétique et mouvements désordonnés de la tête; puis, lorsque l'entraînement de ces sectaires est arrivé à son comble, on apporte des fers rougis à blanc, qu'ils se passent sous la plante des pieds, dans la paume de la main, et sur la langue. Cette expérience n'était pas concluante; le contact d'un fer chauffé à ce degré, chacun le sait, ne cause pas de brûlure; il faut, pour attaquer les chairs, la température inférieure du brun obscur.

Aux fers rouges, succèdent des fragments de verre, qu'ils se distribuent et avalent sans sourciller, après les avoir broyés avec rage entre leurs dents.

Ils se couchent à plat, ventre nu, sur un sabre au tranchant aiguisé, et plusieurs hommes soulèvent l'arme sur laquelle ils pressent de tout leur poids.

On fait ensuite circuler deux plateaux. Sur l'un, sont déposées de larges feuilles de cactus raquette, vulgairement appelé figuier de Barbarie (*opuntia f. indica*); sur l'autre, des scorpions; excités par la vue des lumières, ils se mettent sur la défensive en présentant leurs pinces, et dardant en tous sens leur aiguillon venimeux.

Aussitôt, l'un des hommes saisit un scorpion, et, poussant des cris sauvages, il le porte à sa bouche, et le déchire à belles dents; un autre mord à même la feuille épineuse, et la dévore gloutonnement, sans souci des redoutables piquants dont la plante est armée; un troisième se perce la figure avec ces longues aiguilles dont on se sert pour emballer les sacs de marchandises : les joues, le nez, le cou, la langue même sont traversés de part en part, et pas une goutte

de sang ne s'échappe des plaies, preuve certaine de l'état cataleptique des Aïssouas.

Les femmes présentes étaient bouleversées, les médecins prenaient des notes, les savants chuchotaient.

Nous étions tous au comble de la surprise, et nous allions nous retirer sous le coup d'une émotion bien naturelle, quand un incident vint troubler la séance, jetant, dans l'esprit des spectateurs, un doute fâcheux, je dirai presque un soupçon de jonglerie.

Un des malheureux sort d'un coffret une vipère ; après l'avoir excitée, il la saisit par le corps, et, avec une agilité extrême introduit la tête dans sa bouche, puis, la retirant après quelques instants, la renferme vivement dans la boîte, afin de la soustraire à nos regards.

A ce mouvement, je me lève précipitamment ; mon collègue Brongniart, assis près de moi, en fait autant, et nous crions à la fois :

— La vipère ! la vipère ! nous voulons toucher la vipère.

— Tu ne l'auras pas, me répond le musicien dépositaire du serpent.

— Tu es un imposteur, si tu refuses de la montrer.

Grand tumulte dans la salle.

— Oui, oui, Pulligny a raison, la vipère ! montrez-lui la vipère puisqu'il veut la voir.

Et l'Arabe, impassible, reprenait sa guitare, dont il pinçait de plus belle, faisant signe à ses compagnons de continuer sur les tambourins, pour étouffer nos cris.

Cependant Brongniart s'était penché vers moi, et me disait tout bas :

— Si je puis arriver à la voir un seul instant, je serai fixé, car les couleuvres ont des larges écailles sur la tête, tandis que les vipères n'en ont pas.

— Je le sais, mais que faire ?

— Ah ! mais attendez donc, et le commissaire !

— Oui, le commissaire..... voilà la clef qui ouvre le coffret.

— Monsieur le commissaire, voulez-vous bien prier ces indigènes de nous montrer le serpent.

— Messieurs, je regrette de ne pouvoir vous être agréable, mais il y aurait danger pour vous.

— Ne craignez pas, monsieur, nous en faisons notre affaire.

— Non, messieurs, je suis ici pour protéger vos précieuses existences.

— Mais enfin, M. Brongniart est attaché au Muséum de Paris, tous les jours il manie des reptiles.

Ce brave homme n'en voulut pas démordre, il avait sa mission.

Tout à coup, au moment où nous nous y attendions le moins, l'Arabe, empourpré de colère, ouvre le coffre et prend le reptile, qu'il nous lance à la figure et ressaisit avec une telle rapidité, que nous restons complètement abasourdis, mais n'ayant absolument rien observé.

A la vue de cette scène, tout le monde se retire en désordre, et nous restons, cherchant, mais inutilement, à nous expliquer avec l'Arabe.

Que conclure de tout cela ? Y a-t-il supercherie, oui ou non ? Je ne le pense pas ; la malencontreuse expérience de la fin ne saurait, en aucune façon, détruire

une conviction basée sur des faits positifs, incontestables.

J'ai assisté à deux séances d'Aïssouas, et je puis certifier l'authenticité de phénomènes affirmés par un état pathologique qu'il n'est pas permis de mettre en doute un seul instant.

Quant à la vipère, j'ai vu, depuis, quelque chose d'analogue chez les charmeurs marocains, et je vais le raconter en deux mots :

Je passais, dernièrement, sur une place écartée, lorsque mon attention fut attirée par un groupe nombreux d'indigènes faisant cercle autour d'individus accroupis sur une natte. C'était une tribu marocaine, dont la tente se dressait dans les environs.

Pour amasser la foule, ils tiraient des sons discordants de longues flûtes faites en roseaux décorés de dessins variés. Le chef, après une incantation prolongée, à laquelle répondent les musiciens, ouvre un sac mystérieux, et en sort trois serpents, qu'il dépose sur le sol. Aussitôt, les reptiles s'élancent dans toutes les directions, au grand effroi des assistants. Mais, après cette première réclame, le personnage les saisit adroitement et les réunit au centre de la place. Je crus distinguer deux couleuvres et une vipère cornue, le céraste, espèce des plus dangereuses.

Cléopâtre fut mordue au sein par un céraste cornu caché dans un panier de figues de Barbarie, et depuis cette époque, nombre de chameliers ont payé de leur vie le funeste usage de marcher pieds nus dans certaines parties du désert.

Au commandement du charmeur, et peut-être sous

l'influence de la musique, les serpents commencèrent à accomplir toutes sortes d'exercices, s'élançant et se couchant, se dressant, puis se roulant sur eux-mêmes, et rampant finalement vers un cercle tracé par terre, et dont ils ne s'écartèrent plus.

Ici, comme chez les Aïssouas, je cherchai à interpeller ces hommes, afin de me renseigner sur les reptiles. La vipère devait être désarmée, je désirais m'en convaincre.

Un Arabe me comprit à souhait et voulut bien me servir d'interprète.

Le chef marocain, saisissant alors le serpent par la nuque, me le présenta d'une main, et de l'autre, ouvrant sa gueule, me mit à même de vérifier l'existence de deux crochets venimeux parfaitement intacts.

A ce moment, je n'étais plus serré par la foule, on avait fait le vide autour de moi; je pus tout à mon aise sortir de leurs alvéoles, avec la pointe de mon poignard, ces dents recourbées et très aiguës.

J'ignore encore le secret du charmeur, et sans chercher à l'approfondir, je donne le fait pour ce qu'il est, et tel que je le trouve consigné dans mes notes.

XVI

Fêtes et danses arabes.

Aujourd'hui, autre spectacle, car l'administration locale se met chaque jour en quête de nouveaux divertissements pour nous rendre le séjour d'Alger plus agréable.

Au centre de l'exposition des produits de la colonie, on a élevé une large estrade entourée de gradins, sur lesquels nous prenons place ainsi qu'un grand nombre d'invités. Après quelques minutes d'attente, l'agitation et le bruit toujours croissant nous annoncent l'arrivée d'un cortège.

En tête, M. le commissaire (*le Deus ex machinâ*), car en Algérie, comme chez Guignol, il n'y a pas de fête indigène sans ce fonctionnaire. On tient les Arabes en tutelle, il leur faut un curateur. Il avance, majestueux, tout brodé des pieds à la tête. A sa suite, une troupe de musiciens arabes drapés dans leurs plus beaux costumes et jouant de tous leurs instruments; puis une cinquantaine de danseuses couvertes de riches vêtements: elles ont toute la tête voilée par le haïk, leur démarche annonce des femmes jeunes.

Lorsque tout ce monde a pris place sur l'estrade et

s'est accroupi sur les nattes, trois Mauresques se lèvent et s'avancent vers nous; elles vont commencer une danse de caractère; au moment où elles se découvrent le visage, un murmure flatteur circule dans l'assemblée. Elles sont, en effet, remarquablement belles, et la distinction de leur costume ajoute encore à l'élégance de leur taille et à la parfaite régularité de leurs traits.

Elles portent le *djabadoli*, sorte de gilet recouvert de la *rl'ilâ*, ou tunique de soie brodée d'or. Une large pièce en soie rayée, appelée *fouta*, est nouée à la hauteur des hanches et retombe jusqu'à terre; puis une ceinture d'or et des babouches de velours complètent ce costume d'une richesse inouïe.

La gracieuse *chachia*, placée sur le sommet de la tête, laisse échapper des flots de cheveux noir de jais sur lesquels brille un diadème d'or.

A chaque pas de ces superbes femmes, les you-you redoublés de leurs compagnes font vibrer l'air de leurs notes stridentes. Peu à peu elles s'excitent, elles s'enivrent de leur propre succès. Le poème d'amour qu'elles ont mimé d'abord sur un rythme posé, s'accentue à mesure qu'il approche de son dénouement; la passion devient du délire. De provoquants coups de mouchoir voilent et découvrent tour à tour leurs beaux yeux noirs. Une sorte de frémissement agite convulsivement leurs hanches, où toute l'action se concentre, et leur corps entier s'anime d'un tel souffle de volupté que les Françaises pudiques se cachent la tête entre les mains; quant aux Anglaises, elles quittent précipitamment leurs places et se dérobent dans la foule; les hommes applaudissent avec frénésie.

Cependant, la musique a cessé ses bruyants accords; les danseuses ont regagné les nattes, et le commissaire se promène sur l'estrade, allant de l'une à l'autre, distribuant des compliments, en un mot nuisant, par l'effet de son frac européen au milieu de tous ces costumes, à ce ravissant tableau de mœurs orientales, sur lequel il produit, sans le vouloir, une tache fâcheuse; car enfin, chez tous les peuples civilisés, un directeur reste caché dans la coulisse; pourquoi donc, ici, l'obliger à paraître sur la scène?

Après une pause de quelques instants, d'autres danseuses remplacent les Mauresques; ce sont des Arabes de la tribu des Oulad-Naïls, ayant quitté leurs *dacheras* de Bou-Sada et des Ziban pour prendre part à la fête indigène.

Grandes et belles comme les Mauresques, elles ont une teinte cuivrée contrastant avec la peau blanche et fine de celles-ci.

Leurs magnifiques yeux, brillant sous d'épais sourcils réunis par une ligne noire de tatouage, donnent à leur physionomie un caractère étrange; de grosses nattes, disposées sur les côtés de leur tête, en augmentent le volume dans une proportion bizarre, et le diadème, relié par d'énormes boucles d'oreille au collier de sequins et de perles suspendu à leur cou, leur enchâsse la figure comme dans un cercle d'or. Des *m'saïs*, bracelet en argent massif, ornent leurs bras ainsi que leurs jambes au-dessus des chevilles; leur attitude a quelque chose de sauvage et d'indompté qui révèle la femme du désert.

La danse des Oulad-Naïls, aussi expressive que celle des Mauresques, est également mimée sur un thème

passionné; les déhanchements plus accentués encore, sont accueillis par de nouveaux et plus chaleureux you-you, puis de grandes et belles négresses viennent à leur tour exécuter les danses du Soudan. Des Arabes leur succèdent et terminent le spectacle, dont nous emportons tous le souvenir le plus agréable; en effet, nous n'avons, en Europe, aucune idée de ces divertissements, et il est à craindre que le progrès sans cesse croissant de notre civilisation n'enlève à l'Afrique française tous ces charmants tableaux des mœurs de l'Orient; aussi nous réclamons de l'autorité locale la liberté dans l'exercice des anciennes cérémonies indigènes, tant qu'elles ne deviendront pas un prétexte à conspiration.

Nous appelons également sa bienveillante protection sur ces usages tendant tous les jours à disparaître, parce que l'on est trop souvent disposé à les tourner en ridicule, faute d'en comprendre la poésie. Nous en dirons autant pour les vieux monuments, condamnés à la suppression, sacrifiés à de futiles alignements; pour les costumes, déjà honteusement abandonnés par la classe la plus riche de la population juive; en un mot, pour tout ce qui touche à l'histoire, à l'archéologie, à la science et à l'art.

Espérons que notre appel sera entendu.

XVII

Fantasia. — Cavalcade. — Combat de taureaux.

Une cavalcade de bienfaisance, des combats de taureaux, une fantasia arabe, précédée de courses de chevaux, terminent la série des fêtes offertes si gracieusement par la ville d'Alger à l'occasion du Congrès scientifique de l'année 1881.

Je n'ai que peu de chose à dire de la cavalcade, organisée dans le double but de réjouissances publiques et de bienfaisance ; elle a réalisé son programme, grâce au concours actif et dévoué de la population et de l'armée. Elle nous a fourni, en outre, l'occasion d'observer, dans les rues ou aux fenêtres, les différents types de ces races si nombreuses, peuplant les divers quartiers de la ville.

Quant au combat de taureaux, c'était, je le pense, une nouveauté à Alger; toutefois, la précipitation avec laquelle les préparatifs en avaient été faits, laissait un peu à désirer sous le rapport de la mise en scène que comporte une pareille exhibition.

Lorsque je pénétrai dans l'arène, le spectacle n'était pas commencé, et je pus considérer à l'aise le public, assis sur les gradins, et dans lequel je crus reconnaître

beaucoup d'Espagnols et peu de Français ; cet examen, du reste, était facile, car toutes les galeries se déroulaient sous le ciel bleu, et l'on avait omis de réserver quelques *gradas cubiertas* (loges couvertes) aux étrangers peu accoutumés aux premières atteintes du soleil d'Afrique.

Bientôt, une fanfare, exécutée par des musiciens civils, annonce l'entrée de la *cuadrilla*, troupe brillante formée des *picadores*, des *chulos*, des *banderilleros*, commandée par un chef, l'*espada*. Les *picadores* étaient vêtus d'un costume très pittoresque, composé d'une veste de velours, agrémentée de passementeries, de franges, de broderies d'or, d'un pantalon de peau de buffle avec ceinture de soie, et d'un *sombrero*, sous lequel on apercevait la bourse réunissant les cheveux sur le derrière de la tête.

Bien qu'ils ne fussent pas montés, ils portaient à la main la *garocha*, longue lance destinée à maintenir la bête à distance. Les *chulos*, coiffés gracieusement de la *montera*, avaient la culotte courte de satin, des bas couleur de chair, la veste et la ceinture d'étoffes variées. Sur leur bras s'étalait la *capa*, grand manteau écarlate et le principal objectif du taureau quand il entre en furie.

Venaient ensuite les *banderilleros*, avec des vêtements semblables, dont les couleurs seules différaient, et le *matador*, portant d'une main l'épée, de l'autre la *muleta*, sorte de drapeau confectionné en soie rouge.

Aussitôt que la porte du *toril* eût été ouverte, on vit s'élancer dans l'arène un superbe taureau, encore jeune, d'une teinte sombre, avec un fanon énorme, un

front puissant surmonté de cornes aiguës, un corps trapu, quoique bien découplé, et terminé par une queue dont les mouvements saccadés semblaient indiquer les degrés croissants d'une sourde colère.

Quelques instants il foula la terre du pied : la tête baissée, l'œil menaçant, les naseaux largement ouverts, il se disposait au combat. Son premier choc devait être terrible ; toute la troupe, rangée contre les barrières, le considérait avec anxiété, ne perdant pas de vue un seul de ses mouvements. Il resta quelque temps indécis, puis, se redressant subitement, il fit entendre un mugissement sourd, et fondit comme un trait sur un des *chulos*, qui agitait devant lui sa *capa*.

Celui-ci esquiva très adroitement le coup, et courut vers une des murailles de refuge, où le taureau le poursuivit ; mais sentant sa rage impuissante, il se retourna vivement, et s'élança sur un second *chulo*. Les *picadores* firent alors une heureuse diversion, et la bête, prenant le change, leur donna une chasse si vive, que, pendant un moment, l'arène fut couverte d'un nuage de poussière.

L'animal, déconcerté par toutes ses vaines attaques, regagna piteusement sa *querencia*, endroit choisi par lui pour en faire son gîte.

Mais il ne devait s'y reposer longtemps, car les *toreros* l'excitaient sans cesse ; l'un d'eux, surtout, se distinguait par sa courageuse attitude, provoquant le taureau, se plantant carrément devant sa lourde tête, et bravant son regard farouche ; il trouva enfin le moment propice, et, se ruant sur lui d'un bond prodigieux, enfonça, dans ses épaules, deux *banderillos*

qu'il tenait de chaque main, et dont la hampe, garnie de découpures en papier, retomba le long de son énorme cou.

L'animal se secoua, mais en vain, car le fer barbelé des javelots avait pénétré profondément dans les chairs ; un filet de sang zébrait son poil et tachait le sol de larges gouttes, aussi, entra-t-il dans une nouvelle colère; autour de lui, les *capas* s'agitaient, les hommes criaient, l'excitant, le qualifiant des termes les plus injurieux, et réussissaient à lui planter de nouveaux dards. Il se fatiguait sensiblement, et on allait le remplacer, quand un *chulo*, plus téméraire, parvint à le coiffer de son manteau, aux applaudissements de la foule. Toutefois, son triomphe ne fut pas de longue durée; l'animal, furieux, ayant fait voler l'étoffe en l'air, la piétina avec rage, puis fondit soudain sur le malheureux avec un tel élan, qu'il l'accula brutalement contre la palissade. Les Espagnols criaient à tue-tête : *bravo, bravo toro !* Moi, je croyais l'homme perdu, quand, à ma grande surprise, je le vis reparaître, sain et sauf, quoique fort pâle, de l'autre côté de la muraille. Le combat dura ainsi plusieurs heures, mais perdant beaucoup de son charme, car il n'y avait point de dénouement.

La *espada* était un personnage muet, placé là pour parade, puisqu'on ne tuait pas la bête. Quant aux *picadores*, ils faisaient de leur mieux pour remplir leur rôle à pied. J'ai supposé que, dans le but d'éviter l'effusion de sang, l'administration n'avait pas autorisé l'exhibition des chevaux. Les hommes, d'une tenue parfaitement correcte, étaient de l'Andalousie.

Les taureaux, fort remarquables, provenaient des prairies de l'Escurial; d'un caractère sauvage, ils étaient animés d'une véritable furie; l'un d'eux, même, d'une nature plus fougueuse, poursuivit un *chulo* avec une rapidité telle, que celui-ci, ayant enjambé lestement les *tablas*, le taureau franchit la barrière derrière lui, au grand effroi des spectateurs de ces places privilégiées, dont on le fit sortir à grand'peine.

Un seul se déroba d'une piteuse façon ; s'acculant sans cesse, il se refusait absolument à donner la *cogida* (l'attaque). Le peuple le huait, l'invectivant de la façon la plus verte, et hurlant sur tous les tons : *A los perros! el cobarde, à los perros!* Aux chiens le lâche! Mais, ici, il n'y avait pas, comme à Madrid, de ces superbes chiens destinés à combattre un animal sur lequel on a épuisé tous les moyens d'excitation, et jusqu'à ces terribles engins de feu (*banderillas de fuego*), javelots munis d'artifice, auxquels bien peu de bêtes peuvent résister. On fit avancer dans l'arène deux pacifiques vaches qu'il suivit tranquillement, heureux de pouvoir se soustraire ainsi aux sarcasmes de la foule.

A ce moment, la course de chevaux, qui se donnait à la même heure, était dans tout son éclat, et comme la piste s'étendait sur le champ de manœuvres, contre lequel les arènes étaient adossées, je pus, en grimpant aux dernières places de l'amphithéâtre, jouir du panorama complet de la lutte.

Beaucoup de chevaux étaient engagés, et les cavaliers, pleins d'entrain et de brio, se disputaient les prix assez nombreux : prix de l'agriculture, des sociétaires,

des banques, de la ville d'Alger, du Crédit lyonnais, puis le grand prix du gouvernement général, et, pour terminer, deux military (courses de haies), avec chevaux d'armes, l'un pour les officiers, l'autre pour les sous-officiers.

Mais la grande attraction de la journée était la course des goums, la fantasia, à laquelle on avait convié les chefs d'une quantité de tribus des plus belliqueuses. Il y avait bien là deux cents Arabes, tous vêtus de riches costumes. A leurs cous et sur leurs poitrines, brillaient les insignes de commandant et d'officiers de la Légion d'honneur, car ils avaient vaillamment combattu pour la France.

Montés sur des chevaux de pur sang, superbement harnachés, ils formaient de profondes colonnes défilant dans un ordre parfait devant les tribunes, où étaient réunis les hauts fonctionnaires, les autorités, les militaires de toutes armes, les notabilités de la ville et de la province, des femmes en toilettes élégantes, les membres du Congrès, les touristes, en un mot, cette société d'élite que nous avions eu le plaisir de rencontrer dans les salons du gouverneur.

Après quelques savantes manœuvres, les goums accélérèrent leur allure, puis, enlevant leurs chevaux, partirent tout à coup à fond de train, exécutant des charges furieuses, ou s'arrêtant subitement, retournant en arrière ou reprenant leur course, chargeant ou déchargeant leurs armes au triple galop, faisant voler dans l'air, puis resaisissant leurs longs fusils, dont les incrustations de nacre brillaient au soleil comme des pierres précieuses; couchés sur leurs selles,

ou dressés debout sur les étriers, serrés en file ou isolés, disparaissant dans un nuage de poussière, puis revenant à bride abattue, merveilleux de tenue et de souplesse, ils excitaient notre admiration, provoquant, dans les tribunes, des applaudissements prolongés.

Ce spectacle, unique en son genre, se prolongea jusqu'à la nuit, et bien longtemps après la fin de la fantasia, l'on entendait encore, dans les rues de la ville, de nombreuses détonations, car les Arabes, enivrés par l'odeur de la poudre, ne pouvaient se résigner à terminer cette fête.

Pendant la soirée, dans les cafés et sur les places, on parlait beaucoup des épisodes de la journée. Les étrangers surtout, ravis d'un spectacle aussi nouveau pour eux, s'entretenaient avec vivacité de la froideur avec laquelle la foule groupée le long de la piste avait accueilli les différentes phases de la belle fantasia.

Cette attitude, contrastant avec l'enthousiasme des tribunes, leur semblait inexplicable. Ils ignoraient que le peuple de l'Algérie est animé, vis-à-vis des indigènes, d'une antipathie profonde, heureux, quand l'occasion s'en présente, de manifester sa haine basée sur un vague sentiment de crainte.

Or, cette brillante prise d'armes n'était pas de nature à rassurer ces populations timorées, voyant sans cesse dans l'Arabe un ennemi prêt à prendre sa revanche.

L'Européen traite l'indigène en vassal; s'il lui parle, il le fait en affectant le mépris.

Est-ce bien la manière de s'assimiler une race dont les tendances sont déjà si contraires à nos institutions?

Faut-il exalter encore ses principes d'indépendance, en la tenant constamment à distance et en évitant son contact?

Lorsque l'Algérie était régie par les deys, elle subissait le joug et les exactions de la milice turque; mais il existait entre les deux peuples une similitude de croyances, et sur ce terrain ils étaient, du moins, unis et d'accord; actuellement, rien de semblable, la haine entre chrétiens et musulmans est invétérée. Est-ce donc, nous le répétons, en traitant ce peuple avec dureté, en lui faisant sentir notre incontestable supériorité, que nous parviendrons à nous l'attacher?

Pour moi, je ne le crois pas; il me semblerait plus humain et plus rationnel de chercher, dans la bienveillance et de sages réformes, le moyen de nous concilier la sympathie des Arabes; on hâterait ainsi notre œuvre de colonisation, mettant en défaut le dernier terme de cette phrase du maréchal Bugeaud :

« Coloniser l'Algérie, c'est une œuvre de géants et de siècles. »

XVIII

Les sacrifices maures et les repas funéraires. Le Hamma. — M. Bombonnel.

Sur la route de Bab-el-Oued à Saint-Eugène, au-dessous de l'ancienne koubba de Sidi-Yacoub, en un endroit nommé Séba-Aïoum (les Sept-Fontaines), existe une plage déserte, entourée de quelques rochers; là, tous les mercredis, on rencontre dans la matinée des groupes de femmes voilées, suivies de serviteurs chargés de poules.

Je m'étais fait conduire de bonne heure à la koubba et, ayant renvoyé ma voiture, je me cachai derrière une grosse roche d'où je pouvais tout voir, et voici ce que j'observai : les femmes descendirent mystérieusement au bord de la mer, et se prosternèrent devant un prêtre qui leur imposa, trois fois de gauche à droite, les mains sur la tête, tandis qu'une négresse allumait un fourneau sur lequel elle jetait quelques grains d'encens.

A mesure qu'une Mauresque se présentait, elle se découvrait le visage et, trempant la main dans un vase rempli d'eau sanctifiée, recueillie à l'une des sept fontaines, se lavait discrètement toutes les parties du corps; puis, la négresse prononçait avec une volubilité extrême des prières ou des souhaits sur la tête de la

femme blanche, inclinée sur le réchaud pour s'imprégner des vapeurs de l'encens.

A ce moment, on brûla un petit cierge; il y en avait de rouges, de bleus, de jaunes, de verts, selon la couleur du génie invoqué, et le prêtre saisissant les poules par les pattes, les fit tourner trois fois au-dessus du réchaud afin de les purifier; ce fut alors que le sacrificateur égorgea les poulets, et les lança à mesure sur le sable de la plage.

Si la bête agonisante se traînait en battant des ailes jusque dans l'eau de la mer, le vœu était exaucé.

Si, au contraire, elle restait inanimée sur le lieu du sacrifice, l'augure n'était pas favorable, et la Mauresque devait revenir ou implorer quelqu'autre génie plus propice.

Bien peu de poules, je dois l'avouer, restèrent sur place, et presque toutes atteignirent la mer en voletant; j'en ai conclu que les Mauresques avaient généreusement payé.

Les Français ont donné à Séba-Aïoum le nom de « La Consolation ».

A trois kilomètres de ce lieu, en continuant la route, entre le cap Caxine et la pointe Pescade, se trouvent des grottes préhistoriques très intéressantes par une quantité de silex et d'ossements remontant aux âges des périodes quaternaires.

Une autre cérémonie, tout aussi curieuse que celle des Sept-Fontaines, a lieu près de la koubba (chapelle) où sont renfermées les reliques de Bou-Kobrin (les deux tombes).

Ce saint personnage, originaire d'Alger, s'était rendu

en Kabylie peu de temps avant sa mort, et y fut inhumé. Or, ses disciples ayant rapporté sa dépouille à la koubba, au grand mécontentement des Kabyles, on fut fort surpris de retrouver, un jour, le même corps dans chacune des deux tombes; un miracle l'avait dédoublé.

Sous le mur entourant la maison de l'oukil, gardien du marabout, s'étend un cimetière arabe, dont les tombes sont faites de trois pierres, une dressée à chaque extrémité de la dalle funéraire.

Par un sentiment plein de poésie, on y a réservé deux cavités destinées à abreuver de l'eau de la pluie, les petits oiseaux. Tous les vendredis, les femmes maures y viennent en pèlerinage. Après avoir fait leurs dévotions sur les tombes de leurs maris, elles s'installent à l'ombre des oliviers et des lentisques, et célèbrent par des repas funèbres la mémoire de leurs chers défunts. Cette coutume, qui remonte à la plus haute antiquité, donne aux Mauresques le droit de se découvrir en public, aussi les abords du cimetière sont-ils très fréquentés pendant toute la durée de la cérémonie.

Plus loin, et sur la route d'Alger à Hussein-Dey, est le Hamma, jardin d'essai. J'eus beaucoup de peine à faire entendre à mon cocher que je ne venais pas ici en promenade, mais bien pour étudier les plantations. Il n'en voulait pas démordre, et se fâchait tout rouge quand je cherchais à descendre.

Commencé en 1832, le Hamma est jardin d'acclimatation depuis quinze ans à peine, et déjà l'on peut constater les services immenses que cette utile fondation est appelée à rendre à un pays dont tout l'avenir est dans le reboisement; car, il n'y a pas à se le dissimuler, si

notre colonie est affligée périodiquement d'effroyables sécheresses, on le doit, sans aucun doute, au déboisement des montagnes où les Arabes, par calcul ou par imprudence, brûlent constamment les forêts séculaires, sans souci des perturbations résultant d'un tel système.

De tous côtés, des arbres d'une beauté merveilleuse, de grandes allées de palmiers, de platanes, de magnolias; d'autres, de bambous du Japon, de lataniers de l'île Bourbon; des strelitzias, des jubæas, des cycas, des bombax offrent à mes regards surpris tout ce que les flores de l'Afrique, de l'Asie et de l'Australie renferment de végétaux rares ou peu connus.

Ici, le *ficus religiosa* couvre d'un profond ombrage une foule de plantes créées pour les dessous de bois; là, le *musa sinensis*, le *paradisiaca*, le *cavendishii*, vont bientôt, grâce à un abri tutélaire et à une intelligente culture, apprendre à mûrir leurs précieux régimes où pendent les délicieuses bananes. Le *chamærops excelsa*, des vallées froides de la Chine, élève son tronc majestueux chargé de ces belles feuilles, appelées dans un avenir prochain à remplacer celles du stérile palmier nain.

L'eucalyptus, à la croissance si rapide, étend ses rameaux salutaires, véritables fébrifuges destinés à assainir les contrées infectées de typhus, puis des arbres propres à la construction, au charronnage, à l'ébénisterie, les cèdres, les pins d'Alep, les thuyas, les chênes, zeen, liège, coccifera, yeuse, le frêne austral; les bois de teinture, le grenadier, le sumac, le caroubier; les arbres à fruits, les oliviers greffés sur ces sauvageons si communs dans toute l'Algérie, les orangers, dont le

rapport annuel peut atteindre plus de 2,000 francs par hectare, nets de tous frais, le néflier du Japon, le goyavier, la vigne et, en général, tous les fruits cultivés en Europe. Enfin, les plantes industrielles, textiles ou autres, dont les espèces indigènes sont perfectionnées, les exotiques acclimatées, le tabac, le coton, le chanvre qui produit le hachich, le china grass (*bœhmeria*), l'alfa (*macrochloa tenacissima*), le diss (*arundo festucoïdes*), le henné (*lawsonia inermis*) si usité par les femmes pour se teindre les ongles, les doigts, les mains, la paume des pieds, et jusqu'aux lèvres et aux gencives; l'asphodèle, l'opium, le séné, et une multitude de fleurs propres à la parfumerie, à la pharmacie, ainsi qu'aux usages les plus variés.

Tel est, en résumé, le fond de ce beau jardin de l'Hamma, dont on ne peut se lasser d'admirer les cultures; il y a encore l'oasis, le parc des autruches ; mais voici que mon cocher m'appelle, il n'y tient plus, maintenant il veut relayer son cheval fatigué..... de se reposer à m'attendre.

Pauvre cheval! Pauvre homme!

Vilain homme plutôt! au diable va!.....

Monsieur Bombonnel.

Depuis trois jours, je cours après Bombonnel sans réussir à le joindre. Ce matin, je l'ai pris au saut du lit : surprise très agréable pour moi, puisqu'elle m'a permis de constater la vigueur des attaches musculaires, chose qui ne se voit généralement pas avec le paletot.

Voici le résultat de ma visite : Homme très affable, taille médiocre, barbe grisonnante, visage énergique, un œil légèrement glissé hors de l'orbite dans la direction de l'oreille, accident survenu, je l'ai dit, à la suite d'un coup de griffe de panthère.

Il est bien intéressant, Bombonnel, quand il raconte ses chasses. Il me refroidit un peu, il est vrai, en m'expliquant la rareté toujours croissante des lions et de tous les grands fauves; mais, d'autre part, il m'allèche par l'espoir d'une création tout originale : il a l'intention de fonder une *lionnerie*. C'est une idée comme une autre; il faut des distractions pour tous les goûts.

Au centre de la forêt de Bouïra, ou de toute autre dont il achète ou loue la concession, il fait construire un petit château avec chambres confortables, cuisines, caves, etc... ; puis il établit, à quelque distance, plusieurs affûts cachés dans les endroits les plus fourrés ; il y en aura de deux sortes, selon le courage des chasseurs ; les uns solidement bâtis en pierre, avec meurtrières et créneaux, les autres simplement confectionnés en broussailles.

Ce travail préliminaire achevé, il se procure une quantité de bêtes défectueuses, ou hors d'âge et de service : bœufs, mulets, chevaux, moutons, chèvres ; il les parque le jour sur tous les points de la forêt, et les fait renfermer la nuit ; toutefois, il en abandonne quelqu'une en liberté dans le voisinage de chaque affût. La chèvre ou le mouton dévoré, il est sûr de la réussite ; la bête féroce reviendra, et, à la prochaine lune, il sera possible d'aller à l'affût avec certitude.

La chasse est montée par actions de 1,000 francs. Un seul de ces titres, plus la pension au petit château, donneront droit à tirer : lions, panthères, hyènes, lynx, onces ; cependant, une clause prohibitive est de nature à faire réfléchir les gens qui ont la vue un peu faible :

Trois mille francs d'amende lorsqu'on tuera une lionne.

Tel est le plan de Bombonnel.

Trois femmes sont déjà inscrites, ainsi que quelques hommes intrépides ; pour moi, je lui souhaite toutes les chances possibles de réussite.

XIX

Une nuit dans le tombeau de la Chrétienne. — Cherchell, Montebello, Marengo, ville ancienne de Tipaza.

Il est cinq heures du matin lorsque nous montons en chemin de fer dans un train spécialement équipé pour nous. Dix-huit chevaux occupent les écuries roulantes, et huit grands omnibus sont juchés sur des trucs. A l'intérieur, nous sommes quatre-vingt, tous nantis du bagage obligatoire : deux assiettes, cuiller et fourchette, serviette, verre, couteau, une bougie et des allumettes, nos effets privés en plus, bien entendu.

Après avoir passé la Maison-Carrée, Bouffarik, Blidah et Mouzaïaville, que nous saluons de loin, nous arrivons à El-Afroun, distant de dix-huit lieues d'Alger. A cette station, nous abandonnons la voie, et, trouvant sur la route une longue table avec joli déjeuner au café, apprêté sur dépêche, nous nous y installons sans façon, laissant le temps aux hommes d'équipe de descendre chevaux et diligences. Bientôt, nous roulons en pleine Mitidja, et, quittant le territoire des Arabes Hadjoutes, nous atteignons le lac Halloula, actuellement desséché, non sans avoir causé la mort de plusieurs générations,

obstinées à cultiver ces terres, d'une fécondité extraordinaire, mais absolument insalubres.

Les voitures s'arrêtent, nous allons arriver au pied de la colline couronnée par le monument de la Chrétienne.

Aussitôt, conduits par les guides, nous nous mettons en campagne, commençant à escalader les premières rampes à travers les touffes de palmiers et de lentisques, dont les masses, d'un vert sombre, cachent les fissures des grosses roches noires. Quelques-uns d'entre nous coupent des cannes de fenouil à la mode des Arabes, qui portent ces tiges sur l'épaule après en avoir allumé la moelle. Ce feu, prétendent-ils, provient de l'enfer, où il fut dérobé par leurs aïeux : c'est un rappel de Prométhée. D'autres sortent le baromètre de son étui; ce sont les physiciens; ils notent la pression atmosphérique et observent la température; quand ils seront au sommet, ils répéteront l'expérience, et obtiendront, avec la formule usitée, la hauteur exacte de la montagne. Les géologues ont le marteau d'acier, avec lequel ils interrogent les pierres du sentier. Les météorologistes font mouvoir avec rapidité, autour de leur main, un thermomètre à minima, fixé à l'extrémité d'une longue corde. Les anthropologistes arrêtent les indigènes au passage pour leur palper le crâne ; les zoologistes et les collectionneurs d'insectes recueillent des espèces berbériques, nous expliquant leur analogie avec celles de la faune d'Espagne. Une invasion subite d'*oniscus murarius* (cloporte) en plein jour, et sur une longue étendue de la route, semble les préoccuper.

Quant aux botanistes, ils portent sur l'épaule la tra-

ditionnelle boîte de fer-blanc, avec laquelle nous avons tous herborisé plus ou moins dans notre jeunesse.

Pleins d'entrain, ils chantent, en plaisantant, de candides couplets :

Le botaniste, ou jeune ou vieux,
Est toujours gai, toujours joyeux,
De souci, il ne connaît guère.
Et si quelque chose il préfère,
C'est pour sûr l'étui de Flore
A la boîte de Pandore.

On rit, on bavarde, on s'amuse, et l'on fait de la science, beaucoup de science, mais on se fatigue aussi, car la montagne est haute, le sentier escarpé, et plus on avance, plus il y a de retardataires. Cependant, je tiens bon et, après une heure et demie de cette terrible ascension, j'arrive, exténué, rompu ; enfin, j'arrive, et je ne suis pas le dernier.

Quel beau spectacle ! D'un côté, la mer et ses immensités; de l'autre, une suite de montagnes et de vallées, des prairies tachetées de points bleus et rouges, belles-de-jour et coquelicots; à nos pieds, le monument dominant tout, surpassant même les pics élevés du Sahel.

Le mausolée des rois de Mauritanie est une vaste pyramide conique, en pierres de taille appareillées, de trente-deux mètres de hauteur, et de cent quatre-vingt-cinq de circonférence ; le soubassement carré a soixante-trois mètres de développement sur chacune de ses faces ; il est entouré d'un fossé.

Le moment de visiter l'édifice n'est pas arrivé, car, sur l'un des côtés de la base, on a dressé le déjeuner, et une rangée imposante de quatre-vingts pâtés, avec

pain et bouteilles, nous invitent à nous mettre à table ; aussi, bien que suant à grosses gouttes, nous nous alignons dans le fossé, devant le soubassement ; les Arabes commencent à faire le service, montés sur la table..., position singulière, mais toute naturelle, puisque nous étions assis par terre. Chacun de nous exhibe couverts et assiettes, et commence un exercice d'autant plus motivé que la course a été plus rude.

Le repas durait encore, quelques-uns même songeaient secrètement à une petite sieste bien opportune, quand le savant M. Mac-Carthy vint nous rappeler à l'ordre, et nous conduisit au monument.

C'était le chef de l'exploration; nous le suivîmes.

Le mausolée, appelé en arabe Kbour-er-Roumia, doit à ce dernier mot le nom erroné de Tombeau de la Chrétienne. Il fut construit vers l'an 23 de notre ère pour servir de sépulture aux rois résidant à Cherchell, l'ancienne Cæsarea, capitale de la Mauritanie césarienne, et reçut les dépouilles de Juba II et de sa fille, Cléopâtre Sénélé.

Lorsqu'il fut fouillé, d'après les ordres de l'empereur, en 1865, par M. Mac-Carthy, celui-ci découvrit, à l'intérieur, deux caveaux vides, situés à l'extrémité d'une galerie circulaire de cent soixante-dix mètres de développement, c'est-à-dire plus longue que celle de la grande pyramide d'Égypte ; elle était fermée par une dalle-porte, glissant dans des coulisses de pierre pour pénétrer dans le passage secret.

Un signe du maître fait rouler sur ses gonds une lourde porte de fer, dont le gardien du tombeau conserve la clef, et nous pénétrons dans un premier vestibule.

Après y avoir allumé nos bougies, nous nous traînons sur les genoux par un étroit passage aboutissant au caveau des lions, ainsi nommé de deux figures, lion et lionne, sculptées au-dessus de l'entrée. En cet endroit, un escalier de sept marches débouche dans la galerie circulaire, large de deux mètres, et voûtée de plein cintre; elle a juste la hauteur nécessaire pour permettre de s'y tenir debout, ce qui confirme une fois de plus la similitude de taille entre les hommes d'autrefois et ceux d'aujourd'hui.

Nous marchons longtemps sur le dallage de pierres, faisant résonner les voûtes du bruit insolite de nos pas, et nous arrivons aux deux chambres royales, l'une de trois mètres sur un mètre cinquante, l'autre de quatre sur trois. Celle-ci est située au centre même de l'édifice. Ce n'est pas sans une certaine émotion que nous contemplons ce caveau, noyé dans une muraille de pierres de taille de trente mètres d'épaisseur dans tous les sens, véritable chef-d'œuvre de l'art égyptien.

Je dis égyptien, car bien que le dehors du mausolée soit revêtu jusqu'à douze mètres d'élévation d'une colonnade circulaire romaine avec chapiteaux et entablement d'ordre dorique, l'intérieur et même le dehors, au-dessus de ce portique, sont en tous points semblables aux pyramides de Sakkarah, dans la basse Égypte, antérieures même à celles de Djizeh.

Le mélange de ces deux styles, égyptien et romain, n'a rien de surprenant ; en effet, Auguste ayant fait le mariage de Juba II, a pu imposer au roi de Mauritanie des architectes romains pour la décoration extérieure de son mausolée.

D'autre part, on a reconnu que toutes les pierres du revêtement extérieur étaient marquées, pour l'appareillage, en lettres romaines; au contraire, celles de l'intérieur étaient gravées de caractères berbères et puniques.

Il est à regretter que les investigations faites sur divers points de cette masse vraiment colossale n'aient pas amené la découverte d'autres chambres funéraires, et j'eusse été heureux de profiter de l'offre gracieuse de M. Mac-Carthy pour pratiquer quelques sondages dans certaines directions qui, à mon sens, n'ont pas été suffisamment explorées. Mais le temps presse, il me faudrait retourner à Alger afin de forger les sondes comme je les comprends; ce sera, pour le moment, je l'espère, une partie remise.

Cependant, la nuit est venue, et les Arabes commencent à disposer notre campement sous la tente; l'on s'occupe également des apprêts du dîner.

Quant à moi, partagé entre mes goûts archéologiques et cynégétiques (pardon de ces mots un peu barbares), je marche à la découverte sur les flancs de la montagne, car j'ai cru observer certaines coulées de porc-épic. En effet, plus j'avance, plus ces sentiers deviennent nombreux; quelques piquants de ces animaux sont même restés accrochés aux buissons. Je laisse donc mes collègues aux charmes du festin champêtre et, prenant le fusil, je vais faire quelques heures d'affût.

A mon retour, chacun avait regagné la tente, plusieurs même dormaient profondément, malgré le bruit assourdissant des Arabes d'un gourbil voisin; ils nous

donnaient une fête à leur façon, une sérénade sur leurs instruments primitifs : la derboucka et la flûte de roseau à l'expression nasillarde, rappelant le grognement de la cornemuse.

En vain, je cherchai à fermer l'œil; le froid, très vif à cette altitude, pénétrait sous la tente; il fallait songer à un autre gîte. Une idée lumineuse me traverse l'esprit, je la communique et elle est accueillie avec enthousiasme. En un clin d'œil nous nous levons tous, et tandis que les uns vont réveiller le gardien pour qu'il ouvre la porte de fer du mausolée, d'autres allument les bougies et ramassent de la paille; puis, chacun en ayant pris un paquet sous le bras pour lui servir d'oreiller, nous nous glissons à plat ventre dans le caveau des lions, et descendant à la galerie circulaire, nous nous y installons sans souci des scorpions ni des scolopendres dont notre présence allait ainsi troubler le premier sommeil.

Cette nuit, passée dans le tombeau de Juba II et de la reine Cléopâtre, nous a tous pénétrés d'un sentiment indéfinissable; toutefois, malgré la solennité du lieu, nos facétieux voisins ne craignent pas de s'aborder au réveil par ces mots d'une parodie célèbre :

Quoi, c'est toi! C'est moi!
Quoi, c'est moi! C'est toi!

La plaisanterie était peut-être risquée, mais enfin il y avait de l'à-propos, et pendant quelques minutes, les voûtes du mausolée répétèrent les échos de la danse des nonnes de *Robert-le-Diable*.

O Meyerbeer, où étais-tu?.....

A ce moment, le soleil se levait derrière les cimes du Sahel, dissipant les teintes vaporeuses de la montagne. Autour de nous, des Arabes couchés en plein air surgissent des rochers ou de dessous les broussailles. Ils vont faire leur première ablution et, comme les fontaines manquent ici, ils se frottent avec une pierre. On commence à lever le campement et à emballer les provisions. Et ce n'est pas un mince travail, car il a fallu douze bœufs et deux mulets pour monter au sommet de la colline les dix-huit cents litres de liquide, vin et eau, les deux cents kilos de pain, et toutes les victuailles de nos deux repas. Quant au rôti, on a tué un bœuf sur les dalles mêmes du tombeau, et de nombreux chiens mangent les restes de l'animal et ceux de notre table.

Nous partons enfin, descendant la montagne à travers les pistachiers, les lentisques, les romarins, jetant de loin en loin un regard au mausolée encore si monstrueux, malgré les dégradations et les pillages réitérés des Vandales, des Arabes, des Turcs, et de tant d'autres, qu'un Français, M. P. Jourdan, a pu faire un livre entier sur la flore seule de l'édifice.

Nous rejoignons nos diligences au bas de la montagne et, traversant Montebello, nous atteignons Marengo, situé près de l'Oued-Meurad et des Beni-Macer. La forêt qui précède ce beau village ne ressemble plus à ces maquis fourrés, mais peu élevés, généralement qualifiés du nom de forêt en Algérie; ici, il y a de grands arbres : micocouliers, ormes, frênes, de jolis tamarix aux fleurs roses, des arbousiers chargés de fraises. A Marengo, tandis que nos chevaux à la queue

de renard blanc, se rafraîchissent près d'un beau bassin creusé au centre de la place, deux Arabes envoyés par l'administration locale font marcher, à l'aide d'une noria, un élégant jet d'eau, pendant tout le temps de notre séjour.

Plus loin, à Tipaza, autre manière de nous faire la fête. Le maire, M. Tremaux, nous offre une gracieuse hospitalité, sous forme d'un déjeuner avec assiettes et couverts; un délicieux vin du crû nous fournit l'occasion de porter la santé de nos intelligents et dévoués organisateurs : M. Quirot, président de la section de peinture à la Société des beaux-arts d'Alger; M. MacCarthy, le savant archéologue; M. Durando, botaniste distingué; tous charmants, d'une verve intarissable et d'une science profonde.

Tipaza, situé au bord de la mer, étend ses ruines sur plusieurs centaines d'hectares; ancienne colonie de vétérans fondée par l'empereur Claude, elle se distingue par une quantité prodigieuse de sarcophages, dont plusieurs sont encore intacts. Quant aux monuments, à part l'aqueduc, dont on retrouve les vestiges jusqu'à Marengo, les principaux ont été bouleversés, saccagés de fond en comble.

En Afrique, il n'y a pas un édifice romain de quelqu'importance, qui n'ait été fouillé jusque dans ses fondements : c'est le cas du tombeau de la Chrétienne; on y cherchait le trésor. En France aussi nos vieux dolmens passaient pour renfermer des trésors, mais ils étaient respectés ainsi que leurs légendes, et ils seraient probablement encore intacts, sans le zèle de certains savants de l'école moderne, iconoclastes de profession,

qui brisent, non pour éclairer la science, mais pour enrichir leur propre collection de quelques débris de poterie ou de silex, dont nos musées regorgent aujourd'hui.

Nous rentrons la nuit à Alger dans un nouveau train spécial qui chauffe pour nous depuis une heure. Je consacre une dernière journée à revoir cette ville si remarquable, tant il est vrai que pour bien saisir un ensemble intéressant, il faut y retourner après un certain intervalle.

Je veux contempler encore ces palais maures si curieux et si riches avec leurs colonnades de marbre, leurs galeries suspendues, leurs murailles brodées d'arabesques où toute l'ornementation est tirée des divers agencements de la ligne droite et de la courbe enlacées dans quelque verset du Coran; car la loi de Mahomet interdisant sévèrement la reproduction des figures d'hommes ou d'animaux, en un mot, de tout ce qui a eu vie, il a fallu des prodiges d'habileté pour varier ainsi à l'infini les combinaisons de la ligne; c'est surtout à l'archevêché, à la cour d'assises, à la maison de Mustapha-Pacha, musée actuel, à celle de la rue des Lotophages, enfin, à tous ces palais faisant partie de l'ancienne djenina du dey, que l'on se plaît à admirer le véritable génie des artistes et des architectes arabes.

Qu'il a dû être contrarié ce dey, quand on lui a pris tout cela, tout pour un malencontreux coup de chasse-mouches! Et sa ravissante kasbah, cette ville féérique que l'on voudrait conserver dans un écrin, avec ses terrasses, d'où l'on guettait les corsaires au retour de la course; ses ruelles sans issue, ses échoppes, et ces pe-

tites niches où l'on voit encore les tolba accroupis, traduisant le Coran avec un roseau dont ils font trois plumes, une en rouge pour les rubriques, une en jaune pour les points-voyelles, et l'autre en noir pour le texte; en un mot, toutes ces merveilles accumulées sur un seul point.

Profond sujet d'études pour le penseur!

Alger saura-t-elle résister au mouvement qui l'entraîne sans cesse vers cette colline? Saura-t-elle conserver ce coin de l'Orient qu'elle a déjà tant défloré, ce joyau dont elle a arraché bien des perles, ou cédera-t-elle au fatal entraînement de la rue alignée, avec maisons de carton et de plâtre?

De ce jour néfaste on pourra dire, comme du Rouen moderne : Adieu le touriste, adieu l'artiste et le savant.

XX

La grande Kabylie. — Rouïba, Tizi-Ouzou.

Après les provinces d'Oran et d'Alger, il me restait à visiter la Kabylie et le désert. Je pouvais ainsi acquérir une connaissance suffisante des points les plus intéressants de notre belle colonie d'Afrique.

J'avais parcouru l'Atlas et ses contreforts, il fallait voir le Djurdjura et l'Aurès. Je quittai la ville des deys le 23 avril et me dirigeai vers Tizi-Ouzou, chef-lieu de la grande Kabylie, comprise entre l'Isser et le Sahel et traversée par le Djurjura.

Nous étions deux, car un jeune membre du Congrès, M. Édouard Pierron, m'avait exprimé le désir de partager les fatigues de ce long voyage, et j'avais accepté avec empressement, non sans l'avoir fait armer au préalable avant de partir; c'est une précaution que l'on ne saurait négliger quand on parcourt ces pays sauvages, et un homme armé se sent toujours fort dans les bonnes comme dans les mauvaises rencontres.

A Rouïba, notre première étape, nous trouvâmes une auberge dont je notai l'enseigne : *Casse-croûte de jour et de nuit* (à joindre à la *Lessiverie gauloise,* au café du *Lézard* et autres drôleries que je glane sur la route). En France, du moins, ces réclames sont spiri-

tuelles, quelquefois même engageantes : un cabaret de Vernon, situé vis-à-vis de la Seine, porte : *Il vaut mieux boire ici qu'en face.* D'autres présentent moins d'attrait, et je connais une certaine ville de province où l'enseigne, par trop royaliste, de l'*Hôtellerie des Trois Couronnes*, se changea subitement, au grand déplaisir des voyageurs, en celle-ci : *Auberge des Trois Étrilles !...*

Mon premier soin, en arrivant à Tizi-Ouzou, fut d'aller voir le sous-préfet. Je lui avais été chaudement recommandé par le nouveau préfet d'Alger, M. Firbach ; aussi se mit-il immédiatement à ma disposition, me donnant un Arabe de confiance pour visiter la tribu des Beni-Raten.

Je partis de suite avec lui ; nous marchions à travers des rues désertes, bordées d'enclos et de jardins et je commençais à trouver la route longue, quand mon attention fut attirée par la vue d'une femme à la taille élancée, vêtue d'une sorte de tunique, artistement drapée sous les plis de son haïk. Son bras nu soutenait une cruche gracieusement posée sur l'épaule ; elle s'avançait avec une véritable majesté, et quand elle s'arrêta pour me considérer, on eût dit une statue antique.

Ma présence sembla la surprendre ; elle hésita un instant, car sa figure n'était pas voilée, puis, sans doute, reconnaissant mon guide, elle sourit, baissa ses beaux yeux noirs et continua.

— D'où vient cette femme ? dis-je à l'Arabe.

— De la fontaine, me répond-il.

— Eh bien ! allons à la fontaine.

La source n'était pas loin ; je m'y rendis aussitôt.

Il y avait là une vingtaine de femmes et d'enfants occupés à puiser de l'eau, rappelant par leurs costumes ceux de Judith et de Rébecca, tant il est vrai que rien ne change chez ce peuple, resté, malgré bien des révolutions, attaché aux mœurs et aux usages des plus primitives époques bibliques. Les vases mêmes, faits d'une argile grossière, étaient de forme ancienne et tellement séduisants par l'élégance de leur galbe, que je ne pus résister au désir d'en rapporter quelques-uns.

— Viens ici, dis-je à une de ces belles créatures. Veux-tu me vendre ta cruche?

Elle eut peur ou ne comprit pas; elle s'en fut, courant comme une gazelle.

— Eh bien! toi, voyons, combien la cruche?

Celle-ci, plus hardie que sa compagne, désigna le vase d'un geste, puis le déposant sur le sol, elle ferma les deux mains et les rouvrit en écartant les cinq doigts; deux fois elle répéta ce mouvement et, à la troisième reprise, présenta seulement quatre doigts.

Cela fait vingt-quatre, mais vingt-quatre quoi?

Vingt-quatre sous, pensai-je tout bas, c'est bien trop bon marché.

Si cependant c'était 24 francs, ah! mais alors, ce serait peut-être un peu cher.

Et je contemplais ce beau vase; il n'avait pas moins de quatre-vingts centimètres de hauteur; le col se dessinait gracieusement sur une panse moyenne, décorée de deux anses solidement attachées et terminée en pointe conique comme les amphores de la maison de Diomède, à Pompéi; des lignes rouges, d'une forme

bizarre, traçaient de grossières arabesques sur un fond jaune très harmonieux.

Je vais lui montrer 1 franc, et puis après je lui en donnerai vingt-trois autres, car, en somme, c'est si joli, décidément il vaut bien le prix.

A la vue de la monnaie d'argent, la femme secoua la tête, répétant vivement :

— *Macach, macach bono!* (Pas bon, en langue roumi.)

Je hasardai alors un modeste sou, répétant le jeu des doigts et, comme elle inclinait la tête en signe d'assentiment, je lui en comptai vingt-quatre et j'eus le vase. J'en achetai ainsi quatre, que je payai de 1 franc à 1 fr. 50 chacun, et je les confiai à des enfants, me faisant suivre par eux.

Peu à peu, je m'étais rapproché des habitations kabyles et j'examinais avec surprise ces intérieurs enfumés, rappelant par quelques points les wigwams des Indiens Ottawas et Chippeways, chez lesquels j'avais autrefois passé de longs mois d'hiver au Canada. La présence de bestiaux, d'instruments aratoires, de vases d'huile appliqués contre les murailles, de blé entassé dans un coin de la petite pièce, révélaient dans certaines maisons une aisance qui ne se rencontrait pas partout. D'autres, plus pauvres, n'avaient que les ustensiles les plus indispensables.

Je passai ainsi une partie de la journée; quand je revins dans la ville, je fus fort surpris de voir mon Arabe arrêté devant une maison de belle apparence.

— Allons, allons, arrive! criai-je en passant.

Mais il ne bougeait pas; au contraire, il me faisait signe d'entrer.

— C'est là que demeure l'administrateur; va le voir!

— Crois-tu que je viens en Afrique pour faire visite à des messieurs Européens? j'ai bien autre chose à faire; tout mon temps est compté.

— Entre, je te dis.

— Je te le répète : je ne le connais pas du tout, ton administrateur, et puis je suis pressé.

— Voyons, entre, je vais t'attendre à la porte.

— Ah ça, mais il est insupportable, cet indigène! il va me faire perdre ma journée.

Puis, après un moment de réflexion :

Eh! ma foi, tant pis; je regagnerai ce retard en marchant un peu plus vite, entrons! Je pénétrai par une antichambre dans un bureau, où je trouvai un monsieur occupé à écrire, assis devant une table.

— Monsieur, dis-je, en lui présentant ma carte, j'arrive du Congrès d'Alger. Je suis venu visiter les Beni-Raten; je leur ai acheté quelques cruches; j'aurais désiré faire d'autres emplettes, mais n'ayant plus que deux heures à passer ici, je.....

— Monsieur, répond-il en se levant brusquement, quand on n'a que deux heures à passer, voici comment on s'y prend; et, se dirigeant vers une pièce voisine, il me quitte précipitamment.

Tiens! quelle singulière demeure; mais, où donc suis-je ici?

Et regardant autour de moi, j'aperçois une foule de cartons rangés méthodiquement, sur lesquels je lis : *séquestre, séquestre, séquestre!...*

Ah ! le maudit Arabe ! je comprends maintenant son insistance à me faire entrer. Je suis en contravention. Ces femmes non voilées fuyant à mon approche, la visite aux Kabyles, peut-être un article du Coran contre les cruches, je vais être sequestré !... Je n'ai plus qu'une chose à faire : il faut filer... filons !...

Et, avisant une petite sortie donnant sur la campagne, je m'apprêtais doucement à lever la clenche, quand tout à coup l'autre porte se rouvre bruyamment et je vois l'administrateur suivi d'un employé, tous deux les bras et les mains chargés des plus jolis vases : il y avait des gargoulettes, des pichés, des coupes, des amphores aux formes les plus gracieuses, aux tons les plus séduisants.

— Permettez-moi de vous offrir ce petit souvenir en mémoire de votre passage à Tizi-Ouzou, me dit-il avec le ton de bienveillante simplicité d'un homme de parfaite distinction ; vous paraissez aimer les céramiques, et le temps ne vous permet pas.....

— Oh ! Monsieur, fis-je en l'interrompant, que vous êtes bon et aimable ; mais, réellement, je ne puis accepter.

— Prenez, prenez, je suis à même de m'en procurer d'autres ; et, voyant que je couvais des yeux ces ravissantes poteries : Attendez donc, j'ai mieux que cela ; et il sort de nouveau, puis rentre aussitôt tenant à la main un charmant vase d'un style tout différent ; il n'avait pas de couverte et était décoré des dessins caractéristiques des Étrusques, tandis que les autres se rapprochaient par leur ornementation de l'art des Phéniciens et des Carthaginois.

— Oh ! pour celui-là, je ne saurais pousser l'indiscrétion.....

Et comme il insistait de la façon la plus courtoise :

— Mais enfin, monsieur, je désirerais savoir qui je dois avoir l'honneur de remercier.

Il me remit alors sa carte et nous causâmes quelques instants.

M. d'Arnaud de Calavon remplit des fonctions très importantes, ayant la haute main sur les Arabes dont il parle couramment la langue ; il est chargé des affaires indigènes : concessions, lotissements de biens, partages, séquestres, etc.

Voici, du reste, comment se résument ses attributions.

L'Algérie, on le sait, est formée de trois grandes zones parallèles à la mer :

Le Tell (ancien *Tellus* des Romains), situé le long de la côte, puis les hauts plateaux, et enfin le désert terminé au Sud par une limite assez confuse.

Ces zones sont fractionnées de l'Ouest à l'Est en trois provinces ou départements : Oran, Alger, Constantine, comprenant chacun deux territoires : un civil, un militaire, administrés, l'un par le préfet, l'autre par le général.

Le premier de ces territoires est représenté par le Tell.

Au civil, le département se subdivise en arrondissements avec sous-préfets et en communes de deux sortes :

Celles de plein exercice et les communes mixtes.

La commune de plein exercice n'existe qu'en terri-

toire civil. Son organisation municipale est identique à la nôtre.

Si elle renferme des Arabes, des adjoints indigènes, placés sous l'autorité du maire, sont chargés de la rentrée de l'impôt.

La commune mixte, au contraire, peut se trouver dans les deux territoires, car c'est celle dans laquelle l'élément indigène est en majorité. Au militaire, elle est régie par une commission municipale, sous l'autorité du général ; au civil, par un administrateur ayant, dans ses attributions, les fonctions du maire, celles du percepteur, la police judiciaire et le maintien de la sécurité publique. Telles sont les charges diverses qui incombent à l'administrateur ; aussi, fut-il à même de me donner de précieux renseignements sur les usages des indigènes, sur leurs mœurs et leur caractère hospitalier.

— Le pays que vous allez traverser, ajouta-t-il, offre la plus parfaite sécurité aux voyageurs, et si les Kabyles exercent quelques violences, c'est plutôt dans leur intérieur que vis-à-vis des étrangers. Tenez, voici une arme saisie hier sur un Arabe ; il s'en est servi pour tuer sa femme dans un accès de jalousie.

Et tout en me parlant, il glissait parmi les vases un long couteau damasquiné, enfermé dans un étui décoré de fines guillochures.

Il n'y avait plus à prolonger la visite, car toutes les curiosités de la maison eussent passé entre mes mains. Je remerciai encore avec effusion, me confondant en excuses, et je regagnai la sous-préfecture, traversant une foule d'Arabes accourus pour assister au défilé des dépouilles opimes.

Les femmes de la fontaine, remises de leur première frayeur, étaient aussi revenues; elles me présentaient d'autres produits de leur industrie céramique, et, tendant toutes les bras vers moi, me mettaient dans la situation la plus perplexe, car, malgré le prix infime de ces objets si nouveaux pour moi, il fallait songer à l'emballage et aux nombreux embarras que suscite la plus simple expédition en France : enregistrement, emmagasinage, traversée, transbordement, transport, douane, camionnage; j'allais oublier la casse.....

Mon entrée eut lieu au milieu de ce cortège, au grand ébahissement des employés; ils croyaient voir le triomphe d'Alexandre, il ne manquait que les prisonniers; quant à M. Boyenval, l'aimable sous-préfet, il poussa la bienveillance jusqu'à faire venir des caisses dans lesquelles il eut la gracieuse attention de glisser, en manière de lest, une superbe amphore, surpassant, par l'élégance de ses dessins, celles des femmes de la fontaine; puis, au moment de quitter Tizi-Ouzou, je vis arriver deux forts mulets réquisitionnés pour nous par M. de Calavon, escortés de deux guides et d'un cavalier à burnous bleu, monté sur un beau cheval arabe, et bien armé.

Après avoir remercié une dernière fois d'aussi aimables hôtes, je me dirigeai, accompagné de mon jeune savant, vers le poste de Fort-National, au centre de la grande Kabylie.

XXI

Le Fort-National. — Le Djurjura. — Azib-Zamoun. — Dellys. — Bougie. — Les gorges du Châbet.

Ce n'est pas follement gai de parcourir vingt-neuf kilomètres sur une selle de bois large de soixante centimètres et sans étriers; avec cela, des montagnes, des rochers, des pierres roulantes, et un mulet s'obstinant toujours à marcher sur la crête des précipices, quand il pourrait si bien suivre l'autre côté du sentier.

Et puis des situations impossibles. Voici une rivière, l'Oued-Aïssi; il n'y avait pas une goutte d'eau la semaine dernière, et comme il a plu hier, je suis réduit, pour ne pas être mouillé, à grimper à genoux sur le dos de la bête, ainsi qu'un acrobate. Quant à elle, le torrent l'entraîne; ayant perdu pied, elle ne marche ni ne nage, mais se laisse balloter à la dérive, comme une grosse barrique, m'abordant enfin à deux cents mètres en dessous du chemin. Nous traversons la vallée du Sébaou, et bientôt nous pénétrons dans la partie la plus sauvage de la grande Kabylie.

De tous côtés, des pitons aigus, avec des villages accrochés au faîte des pics; des pentes fertiles, des plantations de figuiers, de cerisiers; des moutons, des

chèvres, de petites vaches de race arabe ; puis des montagnards, des femmes actives, laborieuses, cultivant les champs ; les jardins suspendus aux flancs des montagnes, des caravanes avec enfants vêtus à l'orientale, et chargés de poules, de bois, de paquets d'herbe ou de paniers de fruits.

Nous arrivons à Fort-National, à une altitude de plus de 1,000 mètres ; il fait un froid affreux ; les Arabes sont obligés de nous enlever de dessus nos selles, tant nous sommes raides, endoloris. On allume un grand feu, et il ne faut pas moins d'une heure pour nous ranimer.

Je constate, en passant, que dans tout le nord de l'Afrique, je n'ai pas rencontré une maison sans cheminée. Sait-on cela en Europe ?

Le Fort-National, avec son enceinte flanquée de dix-sept bastions, est l'établissement militaire le plus important de la Kabylie. Autour de nous apparaissent les crêtes du Djurjura, dont les sommets neigeux atteignent des proportions considérables : le Tangout, de 2,000 mètres, et Lella Kredidja, 2,300, moitié de la hauteur du Mont-Blanc, le plus élevé de toute l'Algérie, après le Chelia, dans l'Aurès.

Une nuit passée dans un lit nous eût bientôt remis de nos fatigues, mais le lendemain, quand nous voulûmes quitter Souk-el-Arbâ (Fort-National) pour atteindre Sétif par la montagne, les guides se refusèrent à marcher.

Une pluie continue, jointe à une brume épaisse ne permettant point de distinguer à dix pas devant soi, nous fûmes obligés de regagner Azib-Zamoun (Hausson-

ville), village d'Alsaciens-Lorrains. Peu de chose à noter ici. Les hirondelles font leurs nids dans l'intérieur des maisons; elles y couchent, et le matin on leur ouvre les portes. Les jardins sont remplis de fleurs des climats tempérés, chrysanthèmes, roses, thlaspis, mélangées à celles des zones plus chaudes, amaryllis et autres semblables.

D'Azib-Zamoun à Delhis, des groupes de fermes comme Kouanin, ou des hameaux kabyles, sont cachés dans des bouquets de gros cactus, dont les larges feuilles plates les abritent du soleil. Des bandes d'hommes enfouis sous leurs burnous dorment le long de la route.

Un grand pont, de deux cents mètres, traverse le Sebaou (oued secco), comme nous appelons toutes ces rivières à sec, puis deux villages : Ouled-Keddach et Ben-Hehoud, l'un italien, l'autre alsacien; leurs habitants ne se fréquentent jamais, faute de se comprendre, malgré la faible distance de cent mètres qui les sépare.

Nous rencontrons quelques tribus de Berbères aux yeux bleus et cheveux roux, et nous arrivons à Delhys, ville possédant, à défaut de port, un bon mouillage et, comme fortifications, une muraille continue, derrière laquelle les femmes se défendirent bravement lors de l'insurrection de 1871. Des terrasses avec escaliers superposés mettent, d'un côté, la ville en communication avec la mer, et de l'autre, mènent aux quartiers arabes, composés de ruelles étroites, de maisons blanchies à la chaux, inclinées l'une sur l'autre, et soutenues par des poutrelles décorées de treilles, d'un effet très pittoresque.

En avançant vers l'est, Bougie, construite sur le

flanc du mont Gouraïa, présente, de loin, un groupe gracieux d'habitations noyées dans les jardins de figuiers, d'orangers et de grenadiers; on dirait les feuillets d'un éventail dont les diverses scènes se déroulent à mesure qu'on les développe. Ville importante autrefois, elle a conservé à peine sept à huit des vingt-quatre quartiers existant au moment de la conquête.

Sa vieille enceinte sarrazine a été rasée. Seule, l'arche de Fathma, ou des Pisans, est restée debout, et l'on y voit encore l'emplacement de la lourde porte, dont le bruit s'entendait de Djidjelli, suivant le dire des Arabes, quand les ferrures massives grinçaient sur les gonds, au lever et au coucher du soleil.

Sans nous arrêter plus longtemps à ces villes qui ont tant perdu de leur caractère artistique, nous continuons vers Sétif, suivant une route de l'aspect le plus séduisant.

Nous traversons des maquis de pistachiers, d'alaternes, d'arbousiers, d'oliviers, de chênes verts, de callitris; de loin en loin, des bouquets de myrthes et de lauriers mêlent leurs suaves fleurs blanches et roses aux corolles empourprées du grenadier sauvage; puis l'alfa et le diss couvrent de tapis de verdure les clairières semées çà et là entre les épais fourrés. Des dames, qui se sont jointes à nous, font de leur guide Joanne un herbier en miniature, inscrivant sur chaque page le nom de la plante desséchée.

Au chemin de la forêt, succède une route bordée de ricins aux thyrses cramoisis, entremêlés de ces acacias dont le léger feuillage se ferme aux abords de la nuit. Nous approchons du Châbet, le paysage change complè-

tement d'aspect; plus nous nous engageons dans la montagne, et plus les gorges se resserrent. Des vautours décrivent de grands cercles au-dessus de nos têtes; des roches groupées en masses menaçantes surplombent un ravin, au fond duquel l'Oued Agrioun roule, en mugissant, de chute en chute. Sur les blocs arrachés de la montagne, et semés dans le torrent, des oiseaux aquatiques, abrités sous les touffes des roseaux, fuient précipitamment à notre approche; des bandes de singes s'ébattent à l'ombre des futaies suspendues sur l'abîme, et des nuées de palombes voltigent autour de cavernes inaccessibles, qui leur servent d'abri.

Quelquefois, la route taillée dans le tuf calcaire forme deux murailles gigantesques, dont le faîte, perdu dans les nuages, intercepte la lumière du soleil. Souvent aussi, une cascade vient interrompre la route, tombant avec fracas dans le gouffre creusé à la longue sous le lit du torrent.

Les gorges du Châbet-el-Akhra surpassent de beaucoup celles de la Chiffa et de Palestro. Elles produisent une impression profonde, et je ne me souviens pas avoir vu rien de plus sublime, soit dans nos montagnes de France; soit en Italie, aux Apennins; en Suisse, dans les Alpes, mêmes bernoises; en Écosse, aux Higlands; en Espagne, aux Pyrénées cantabriques, aux chaînes Ibériques, ou de la Sierra Morena; ni aux montagnes bleues des Alleghanys. Il serait toutefois possible que l'impression du moment ait altéré le souvenir de voyages déjà lointains, mais comme je parle de gorges et non de chaînes, de montagnes bien autre-

ment importantes que celles-ci, je crois rester dans la note vraie en maintenant ce que j'ai dit. Dans cette partie de la petite Kabylie, nous rencontrons quelques villages.

Takitount, El-Ouricia, présentent un certain intérêt par leurs sources minérales gazeuses; les unes carbonatées, les autres ferrugineuses; on les expédie sur tous les points de la province.

XXII

Sétif. — Constantine. — Repas arabe. — Chasse aux vautours. — Le jeu des trois coquilles. — Source thermale de Bourmat-el-Rabat. — Bains des Mauresques.

Sétif, situé à plus de 1,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, est une ville bien fortifiée avec des établissements militaires d'une grande importance; tout autour, les terres sont cultivées avec soin; il n'en est pas de même le long de la route allant à Constantine par El-Guerra. De loin en loin, de misérables gourbis abritent quelques familles indigènes installées là, on ne sait pourquoi.

Devant la porte d'une de ces maisons, cinq Arabes accroupies au soleil, suivent des yeux leurs deux maris occupés dans la plaine; elles sont à peine vêtues, et cependant de superbes bracelets, en argent massif, ornent leurs bras et leurs chevilles; elles ont sur le front des signes de tatouage, et portent aux oreilles de ces immenses anneaux, si singuliers par le caractère étrange qu'ils donnent à la physionomie. Ces femmes nous regardent d'abord avec effroi, puis, peu à peu se décident à nous approcher. Elles nous laissent même toucher leurs jolis bijoux, nous faisant comprendre par gestes qu'elles sont prêtes à les échanger pour de l'ar-

gent. A l'intérieur du gourbil, un enfant emmaillotté, enfumé comme un jambon, est suspendu par une corde aux branches soutenant le toit; près d'un coin obscur, trois sloughis dévorent un reste de couscous déposé dans une jatte de bois.

A mesure que l'on approche de Constantine, les caravanes se rendant à la ville deviennent plus fréquentes; les hommes ont des allures que nous ne leur avons pas trouvées jusqu'ici : ils semblent nous considérer avec hauteur. On voit que les événements de Tunisie les préoccupent; en Algérie, il n'y a pas à se le dissimuler, la colonisation ne peut marcher sans l'égide tutélaire du soldat. *Ense et Aratro,* disait le grand maréchal, et si la troupe vient à s'éloigner, même momentanément, comme il arrive aujourd'hui pour les renforts dirigés sur le théâtre de la guerre, l'Arabe relève soudain la tête. Ancien propriétaire du sol, il est l'épée de Damoclès perpétuellement suspendue au-dessus du colon envahisseur. A la suite de l'insurrection de 1871, on a mis sous séquestre un grand nombre de terres; plusieurs familles se sont vu réduites à quitter leurs domaines, mais beaucoup de douars sont restés attachés à leurs pénates, tout en étant dans l'impossibilité de se suffire par la culture.

N'eût-il pas mieux valu limiter et restreindre le séquestre de ces gens coupables, il est vrai, mais dont l'entraînement était le fait d'un chef fanatique, et leur laisser, au moins, de quoi vivre autour d'eux, leur enlevant ainsi tout prétexte à revendications et à une existence d'expédients?

Constantine, ville de près de 40,000 âmes, est bâtie sur une presqu'île dont rien ne fait supposer l'existence. Une crevasse circulaire dans le sol, au milieu de la plaine, a produit un profond ravin au bas duquel l'Oued-Rummel roule ses eaux fangeuses. Au centre de la plate-forme, les murailles des maisons groupées sur le roc à pic forment une enceinte absolument inaccessible.

Au dedans, des rues étroites, tourmentées, sinueuses; des impasses tortueuses, des ruelles à peine abordables, mais pleines de caractère, rappellent d'une façon plus accusée encore le labyrinthe de la kasbah d'Alger.

De petites boutiques, enchevêtrées l'une dans l'autre ou entassées pêle-mêle, servent d'étalage aux industries les plus diverses, aux marchandises les plus disparates : le forgeron, les fruits, le barbier, la viande, les poteries, les chaussures, la volaille, le café, les paniers, le tabac. Toutes regorgent d'acheteurs, d'oisifs, de consommateurs encombrant les ruelles, heurtés sans cesse par les gens qui passent : Arabes chargés de bois, Kabyles portant une outre d'huile, Maures, Biskris courbés sous la *koulla* pleine d'eau, colporteurs, Juives, musiciens ambulants, Mauresques au voile bleu, négresses roulées dans le haïk, en un mot, une fourmilière exotique dont rien ne peut donner l'idée.

Une longue rue droite traverse ce quartier si pittoresque, et va rejoindre la partie européenne. Pour tracer cette voie soi-disant hygiénique, une édilité animée d'un zèle insensé, n'a pas hésité à détruire ce que nous avions de plus précieux en Afrique comme type d'une vieille cité berbère, arrachant ces curieuses maisons élevées sur les assises romaines, et faites de pisé et de

briques durcies au soleil, les gracieuses arcatures de pierre, les balcons, les fenêtres à moucharabieh, charmant souvenir de l'Orient, les portes finement ciselées, surmontées de la main protectrice, les anciennes murailles sarrasines, ainsi que des édifices remontant aux Romains ou au moyen âge; enfin, saccageant ce qui avait résisté depuis des siècles aux attaques du temps et des barbares.

Cette ville, tour à tour capitale de Syphax, de Massinissa, d'Adherbal, de Juba, et chef-lieu de la Numidie, méritait, certes, plus d'égards; elle n'a pu trouver grâce devant le conseil, et nous nous estimons heureux que nos modernes iconoclastes aient bien voulu nous conserver encore ce qu'il en reste.

La vie n'est pas chère ici, je sors du grand marché où l'on vend le kilo de pois 40 centimes, la douzaine d'artichauts 25 centimes, 50 centimes les douze oranges, les nèfles 30 centimes la livre, les grosses courges 5 centimes la pièce, les fèves 15 centimes le kilo.

Ce matin j'ai déjeuné pour 35 centimes, et malgré la modicité du prix je n'ai pu réussir à consommer ma portion entière. Il y avait 10 centimes de très bon pain blanc et 25 centimes d'un immense plat de kouscous décoré de deux morceaux de mouton bouilli, de huit grosses fèves, et pimenté de la belle façon. Aussi, je ne cessais de boire à même une jolie cruche de terre rouge mitoyenne entre moi et un Arabe.

Mon voisin, Kabyle de distinction, était encore plus sobre que moi, car son repas coûtait 15 centimes seulement au lieu de 35, et consistait en une jatte de lait caillé, dans laquelle il trempait son pain.

On fait vite connaissance en voyage, et après quelques instants, je le traitais en ami, échangeant avec lui moitié de ma portion contre une orange enfouie au fond de son capuchon.

Pendant ce temps, les touristes se mettaient en quête d'un grand hôtel, et y déjeunaient somptueusement avec les mets favoris de nos gargotes parisiennes : rognons, foies (pas gras) et autres viscères; plats, dont je n'ose même pas prononcer le nom, à la mode de Caen, muqueuses à toutes sauces; heureux de pouvoir enfin goûter, en compagnie de commis-voyageurs, le confort effréné des premières tables d'Algérie.

Et c'est un fait digne de remarque : je n'ai jamais rencontré, dans mes nombreux voyages, un Français cherchant réellement à s'instruire; il doit pourtant y en avoir. Tout au contraire, ils se mettent en quête de ce qui rappelle leur pays; évitant les indigènes à l'étranger, ils ne fréquentent que leurs compatriotes; s'ils arrivent quelque part, ils courent au meilleur hôtel : il leur faut le bon lit, la bonne chère; ils fuient surtout la couleur locale, tout en l'étudiant avec soin dans le guide, afin de pouvoir en parler longuement à leur retour. Ces gens-là ne voyagent pas; ils se promènent à travers le monde.

Le paysage autour de Constantine est désolé : on dirait le royaume de la mort.

De grandes montagnes dénudées bordent, au loin, l'horizon; des nuées de vautours au crâne chauve comme les collines, des gypaëtes, des cathartes, des aigles, des milans, des corbeaux, tournent sans cesse au-dessus des rochers, dont ils se rapprochent le soir

pour y chercher un gîte. Leur vol est très élevé, et j'eus beaucoup de peine à en tirer quelques-uns, mais le plomb produisait peu d'effet, vu leur distance et la raideur de leur plumage; je fus obligé de glisser des chèvrotines dans les canons de mon fusil. J'en démontai ainsi trois ou quatre, au grand étonnement des Arabes accourus sur les remparts au bruit de la fusillade. Un aiglon, entre autres, était tellement courageux, qu'il nous faisait tête derrière chaque buisson, présentant ses serres terribles, et se précipitant avec furie sur mon compagnon, au moment où il allait s'en emparer. Je parvins, néanmoins, à m'en rendre maître en lui jetant le burnous sur la tête. Tout en le poursuivant, nous étions arrivés à un chemin escarpé et, de là, sous une voûte naturelle; je commençais à m'y engager quand je rencontrai quatre personnes, trois Arabes et un étranger qui, à ma vue, se mirent soudain à fuir dans deux directions opposées.

— Qu'est-ce cela? dis-je à un ouvrier paisiblement assis sur le bord du sentier.

— Ce sont des voleurs à la coquille, ils viennent de plumer un Anglais et ils se sauvent.

— Comment, des voleurs? et vous ne les arrêtez pas?

— Je m'en garderais bien, je les connais parfaitement, et si je les rejoignais, ils me donneraient un mauvais coup, car ils sont armés jusqu'aux dents.

— Mais que signifie le vol à la coquille?

— Voici comment il se pratique : au passage d'un étranger à la figure ingénue, un des Arabes prend trois coquilles de noix, il les retourne, et place ostensiblement sous l'une d'elles une pièce de monnaie, 1 franc,

Le joueur interpellé désigne avec assurance la coquille recouvrant la pièce, car il ne la quitte pas des yeux, il parie même une grosse somme, puisqu'il croit être sûr de gagner ; mais le rusé indigène escamote le franc avec dextérité, et le tour est fait.

Courir après les Arabes était bien difficile ; ils avaient détalé à travers les rochers et les bois, dont ils connaissaient seuls les secrets détours.

Je continuai ma route, et j'atteignis mon insulaire ; il ne parlait pas un mot de français, la langue arabe lui était aussi totalement inconnue ; cela ne faisait rien à l'affaire, il y a tant de petits jeux qui se peuvent faire dans le silence.

En vain, je lui expliquai le guet-apens dont il avait été victime. Je ne pus arriver à le convaincre, il ne voulait absolument pas avoir été volé.

— Mais enfin, combien avez-vous perdu ?

— *Three pounds*, *no matter*, me répondit-il d'un ton dégagé.

Trois livres ! soixante-quinze francs !

— Peste ! et il dit que ce n'est rien. Heureux Anglais, va !

Nous marchons encore une heure environ, suivant le sentier taillé dans le roc ; franchissant des ponceaux jetés sur des cascades, puis, traversant le Rummel en sautant d'un rocher sur l'autre, nous atteignons l'établissement thermal de Sidi-Mécid, composé de quatre belles sources d'eaux sulfureuses, alcalines et ferrugineuses, de trente-trois degrés de chaleur ; elles sortent de grottes cachées sous des bosquets, et tombent dans des piscines naturelles.

L'une de ces sources, exploitée déjà au temps des Romains, le Bourmat-el-Rabat, est le rendez-vous des Mauresques et des Juives.

Elles y viennent tous les mercredis faire leurs dévotions, et se baignent après avoir jeté dans la piscine des gâteaux de farine et de miel, nommés *tomina*; elles y tuent également les poules traditionnelles, purifiées au préalable sur des réchauds où brûle l'encens.

N'est-il pas singulier que le mercredi, jour rappelant chez nous Mercure, le messager des dieux, soit choisi par les Mauresques pour porter leurs messages aux génies, plus ou moins protecteurs, chargés de veiller sur leurs existences?

Les noms de planètes appliqués aux jours de la semaine nous viennent, sans nul doute, des Égyptiens, et cependant mercredi, en arabe *youm-êl-ârbà*, n'a aucun rapport avec *attâred*, Mercure; de même que *youm-êth-thélâth* et *youm-êl-ethneyn*, mardi et lundi, diffèrent essentiellement de *êl-merykh* et *gamar*, Mars et Lune; le vendredi est également dédié à Vénus, et réservé par les femmes arabes aux repas funèbres des morts aimés; or, vendredi s'appelle *youm-êl-djouma*, tandis que Vénus, déesse ou planète, se nomme *zaharah*.

Je reviens à Constantine, où je fais ma malle à la hâte; du reste, ce n'était pas long; en voyage, je n'emporte jamais que tout juste le nécessaire pour changer; il me tarde de gagner le désert, car l'on craint chaque jour que les communications ne soient coupées par le opérations de la guerre.

XXIII

Les pierres celtiques. — Le mausolée des rois de Numidie. — Ville romaine de Lambœsis. — Forêt de cèdres dans l'Aurès. — Incidents de voyage.

La route allant de l'antique Cirtha à Batna, ressemble à celle venant de Sétif : paysages désolés, terres arides ; l'herbe même n'y pousse plus. Quelquefois un olivier étend son triste ombrage sur la campagne déserte, chapelle funèbre d'un cimetière immense. Cependant, à la hauteur du Kroub et des Oulad-Rahmoun, nous pénétrons dans une riche vallée nommée Bou-Merzoud, de près de cinquante mille hectares d'étendue. Plus loin, et à peu de distance de la route, jaillissent des sources assez volumineuses pour former une rivière à leur sortie de la roche calcaire ; sur les pentes de la montagne, une multitude incroyable d'édifices mégalithiques, dolmens, menhirs, cromlechs, profilent leurs grands blocs noircis dans un espace de plusieurs kilomètres. Je ne décrirai pas ces monuments, ils sont semblables à ceux que nous possédons en Bretagne, en Normandie, et dont j'ai longuement parlé au livre de l'*Art préhistorique dans l'Ouest, et notamment en haute Normandie.*

Je préfère appeler l'attention sur le Médra'cen, situé à deux lieues d'Aïn-Yacount. Ce superbe édifice, composé de blocs taillés superposés en gradins, forme une pyramide conique d'une hauteur de près de dix-neuf mètres sur cinquante-neuf de diamètre à sa base, et onze à la plate-forme supérieure. Moins élevé que le Kobr-er-Roumia, il paraît plus ancien d'environ deux siècles, néanmoins il est mieux conservé ; il renferme, à l'intérieur, une chambre sépulcrale située au centre de l'hypogée, à laquelle on arrive par une galerie, avec palier et marches ; au dehors, une rangée circulaire de colonnes engagées occupe le pourtour au-dessus des gradins, au nombre de vingt-quatre.

Le Médra'cen, on le suppose, fut édifié par Massinissa, roi de Massylie, en Numidie. Sa ressemblance frappante avec le tombeau de la Chrétienne indique certainement une identité d'origine, et nous nous rangeons volontiers à l'opinion de M. Mac-Carthy, qui regarde l'un comme le mausolée des rois de Numidie, et l'autre celui des rois de Mauritanie.

Lorsque l'on quitte le Médra'cen pour regagner la route de Batna, on laisse les hauts plateaux, et l'on s'engage dans la vallée de l'Oued-el-Harrar, conduisant à cette ville.

Malgré de nombreuses sources, ces plaines immenses sont littéralement desséchées. Au dire des habitants, Batna est entourée, à cette époque, d'un tapis de verdure et de fleurs ; ils ajoutent, il est vrai, qu'il n'a pas plu depuis cinq ans. Il est aisé de s'en convaincre, car, pendant douze ou quinze kilomètres, nous n'avons rencontré qu'un seul arbre couvert, en guise de feuillage,

de beaucoup de poussière, et d'une quantité de rûbans fanés, de débris de burnous et de haïks accrochés aux branches par les pieux pèlerins, en mémoire d'un saint marabout qui s'est assis un jour sous son ombrage. On fera un vœu sous cet arbre, et il sera sûrement exaucé.

Batna date de trente ans, et a déjà été détruite une fois, lors de l'insurrection de 1871. Chef-lieu d'une division militaire, elle renferme une garnison de deux mille hommes, défendue par une bonne muraille que protège un fossé.

Les rues présentent une grande animation, et sont accentuées d'une façon toute pittoresque par les nombreux uniformes qui s'y croisent sans cesse. Burnous rouges des spahis, turcos vêtus de bleu, chasseurs, soldats indigènes, Arabes drapés de blanc, caïds en brun, Juifs, Maures, femmes aux costumes les plus variés.

Nous eûmes bientôt vu les curiosités de la cité naissante ; aussi, nous fîmes-nous conduire le jour même à Lambessa, distante de douze kilomètres environ.

Là, existent une colonie pénitentiaire et une ville, ancien quartier général de la troisième légion romaine, couvrant aujourd'hui de ses ruines une étendue de six cents hectares. Rien de triste comme cette vaste solitude, dans laquelle le pied se heurte à des débris de toutes sortes : fûts de colonnes, fragments de frises, pierres tumulaires, sarcophages, statues brisées. Quelques pans de murs épargnés par le temps, les Vandales et les Arabes, représentent le prétoire, l'ex-temple d'Esculape, le cirque, un aqueduc, des bains, un grenier

d'abondance, où l'on recueille encore du grain calciné, puis des mosaïques, dont les collectionneurs emportent chaque jour les petits cubes, des voies romaines et des portes; il en subsiste quatre sur les quarante qui se voyaient encore il y a cent ans.

Actuellement, on répare le prœtorium avec le goût de cette école dont j'ai parlé, repassant des chaînes entières de pierres neuves taillées à grands frais, quand il n'y avait qu'à se baisser pour relever les anciennes assises, tout appareillées et couvertes, en plus, de la précieuse patine du temps. Un Arabe en burnous bleu, perché, immobile sur un bloc, comme le héron des étangs, trône au milieu de l'antique Lambœsis : c'est le gardien de la nécropole.

En rentrant à Batna, je fus fort surpris à la vue d'un groupe d'Arabes très animés, gesticulant à la porte de l'hôtel; une gerboise venait de pénétrer dans la ville, et passait, affolée, dans la rue, poursuivie par vingt indigènes. Naturellement, je courus comme tout le monde, mais la bête faisait des bonds énormes, repliant sous elle sa jolie queue dont elle se servait comme d'un ressort, lançant ses pattes de derrière démesurément longues, à la manière du kanguroo; définitivement, elle nous échappa.

Pendant la nuit, nous entendîmes aussi les glapissements des chacals descendus des montagnes de l'Aurès. Je crus même un moment distinguer, dans leurs cris, le chant du coq, que ces animaux imitent, dit-on, pour attirer les poules.

Le lendemain, de bon matin, je fis venis deux mulets et deux guides, et nous nous dirigeâmes vers le pic du

Tougourt, afin de visiter la grande forêt de cèdres, très remarquable, au dire de touristes qui y étaient allés la veille. La route n'était pas gaie, aussi nous hâtions le pas de nos montures; nous arrivâmes ainsi à une maison, et nous mîmes pied à terre pour faire boire nos bêtes.

— Où suis-je? ici demandai-je à une femme qui lavait à la fontaine.

— Monsieur, c'est la maison du garde.

— Eh bien! et la forêt où donc est-elle, je ne vois que des crêtes dénudées?

— A six kilomètres d'ici.

— Comment, six kilomètres! A propos! dites-moi, n'est-il pas venu des voyageurs, hier?

— Oui, monsieur, ils étaient en voiture, et sont descendus ici, disant au cocher qu'il était inutile d'aller plus loin.

— Qu'ont-ils donc fait ces voyageurs?

— Ils se sont bien rafraîchis, et m'ont demandé de leur décrire la forêt, de leur indiquer la grosseur des arbres; puis l'un d'eux a pris des notes, et ils sont retournés à Batna, ajoutant qu'il leur suffisait d'avoir vu la maison du garde.

Je reconnus là mes touristes.

Nous montâmes longtemps encore avant d'apercevoir les premières traces de verdure; peu à peu l'herbe apparut, puis de petits arbres, genévriers et cèdres, grandissant à mesure que nous avancions sous bois, phénomène étrange, car partout, on le sait, la végétation décroît en raison de l'altitude. Enfin, arrivés avec beaucoup de peine au faîte de la montagne, nous pûmes

contempler de ces belles cimes, aux rameaux étalés planant sur la vallée comme de monstrueux aigles. Nous étions à plus de 2,000 mètres d'élévation, dominant du haut du Tougourt toute la chaîne des crêtes de l'Aurès.

Cependant les Arabes se plaignaient depuis quelque temps, demandant à retourner, vu la longueur du trajet. Je jugeai à propos de faire une halte et, ayant mis pied à terre, nous ne tardâmes pas à sommeiller; car nous étions harassés de fatigue. Il y avait bien vingt minutes que je dormais profondément quand, tout à coup, il me sembla entendre un bruit singulier, presque sinistre. Je me réveille en sursaut, et j'aperçois un de nos guides occupé à aiguiser sur une pierre de serpentine, suspendue à son cou, un long coutelas qu'il venait de sortir de sa gaîne : penché sur son arme et absorbé par son travail, il ne pouvait me voir.

— Attention ! dis-je tout bas à mon compagnon, après m'être glissé jusqu'à lui, rampant comme une couleuvre ; atteignez doucement votre revolver, défilez votre baguette et quand j'armerai le mien, vous en ferez autant et vous guetterez mon signal. Surtout de la prudence et pas de faiblesse.

Enfin, voici un fauve ! quelle chance, mais queue chance !.....

— Dis donc, l'Arabe, qu'est-ce qui fait donc comme ça : *kiss*, *kiss*, *kiss !* Veux-tu m'expliquer ça, hein ?

Le Berbère parut décontenancé, car il nous croyait bien endormis ; toutefois, il se remit aussitôt et relevant la tête :

— Tu vas le voir, dit-il, me fixant d'un air de défi.

A peine a-t-il achevé, qu'il bondit comme une panthère,

— Armez! criai-je, mais ne tirez pas!

et se précipite sur..... son camarade; puis, d'une main, brandissant son coutelas, de l'autre, il fait sauter au loin son turban et..... se met à lui raser la tête.

Qu'est-ce qui le fut aussi rasé, mais, là, complètement? On le devinera sans peine.

. . . .

La descente de la montagne s'effectua moins aisément que l'ascension; toutefois, je voulus auparavant toiser quelques-uns des plus beaux arbres; l'un mesurait $1^m,90$ de diamètre à cinq pieds du sol, puis deux poussés sur le même pied avaient $1^m,10$ et $2^m,12$, c'est-à-dire $6^m,36$ de circonférence sur une hauteur d'environ 15 mètres.

Cette dimension se rapproche de celle des plus gros cèdres de la belle forêt de Teniet-el-Hâd, dans la province d'Alger : la Sultane, c'est son nom, toise $2^m,60$; un autre, le Sultan, un peu plus volumineux, fut abattu en 1878; une de ses billes a figuré à l'Exposition universelle. Ces arbres paraissent très vieux; ils portent à peine cinq ou six gros bras, formant une large couronne sur le sommet de leur tronc dénudé, et sont tous beaucoup moins pittoresques que notre beau cèdre du Liban, introduit au Jardin des Plantes, en 1734, par le célèbre B. de Jussieu.

Le *cedrus atlantica*, très voisin du *libani*, végète vigoureusement dans nos cultures; parfaitement accli-

maté depuis trente ans, il a su résister aux vingt-six degrés de froid du terrible hiver de 1879.

Nous arrivâmes tard à Batna, car les sentiers de la forêt étaient encombrés d'Arabes descendant de la montagne avec de fortes charges de madriers de cèdre, disposés en forme de toit sur le dos d'un âne et entravant sa marche par leur longueur démesurée. Pour nous livrer passage, il fallait peser sur l'une des extrémités de la charge, en faisant virer planches et bourrique comme un tourniquet.

Dans la ville, nouvel embarras. Des masses de touristes obstruaient la rue, prenant d'assaut les diligences de Constantine. Une panique venait de se répandre : les Kroumirs marchaient sur Biskra, et chacun cherchait à regagner au plus vite un port d'embarquement pour la France.

Grâce à cette circonstance fortuite, nous pûmes trouver deux places dans la voiture, dont, auparavant, tout était retenu depuis huit jours.

Le conducteur, très aimable, eut l'attention de nous placer dans la rotonde (car il y avait rotonde), aux deux côtés de la portière, nous recommandant de ne laisser monter personne.

— Figurez-vous, ajouta-t-il, que des Arabes, grimpés sur le marchepied, ont coupé avant-hier les courroies de ma bâche, et ont volé tous les bagages pendant que les voyageurs dormaient.

— Ne craignez rien, mon ami, nous serons deux à veiller, et puis nous sommes en mesure de vous protéger.

Disant cela, je lui montrais nos armes et une pe-

tite réserve de cinquante cartouches renfermées dans la ceinture et s'adaptant à nos deux calibres.

Justement, un voyageur me racontait ces jours-ci que, pour avoir négligé cette précaution, il avait fait une bien singulière entrée dans une ville du Mexique. M. Candido de Rubinat se rendait de Mexico à Guanaxacuato en compagnie d'un curé, de deux demoiselles et de leur mère. Arrivés à quelques lieues de la cité, la voiture fut arrêtée par un parti d'Indiens qui firent descendre les cinq personnes. Ce monsieur ne put se défendre, car on lui avait recommandé au départ de ne pas prendre d'armes, de peur d'exciter la colère des Apaches et de faire massacrer lui et ses compagnons. C'était un complot arrangé d'avance. Les Indiens prirent tout et dépouillèrent les voyageurs de leurs vêtements, même la chemise et jusqu'aux épingles à cheveux. Ceux-ci remontèrent piteusement dans la diligence, abritant de leurs mains ce qui leur restait, les filles rougissant devant le monsieur, le monsieur baissant les yeux devant les filles, le curé tournant le dos à la mère, et ils allaient sortir dans ce costume, quand le conducteur compâtissant leur apporta quelques journaux oubliés dans le coffre, et dont ils se confectionnèrent de primitifs vêtements. On juge de l'émoi causé en ville par cette entrée; heureusement, l'hôtelier prévenu (on se demande comment) avait apporté une provision de punchos, pièces de laine munies d'une large ouverture au centre; ils y passèrent tous le cou, et purent ainsi gagner l'hôtel dans une tenue à peu près honnête.

XXIV

Oasis d'El-Kantara. — La montagne de sel. — Outaïa. — Vue du désert. — Oasis de Biskra.

L'Afrique est le pays des surprises; une diligence parcourt tranquillement une route complètement déserte, sur laquelle on ne rencontre ni obstacle imprévu, ni embarras d'aucune sorte. L'œil interroge au loin, tout annonce la plus parfaite sécurité. Soudain, les chevaux s'arrêtent, se cabrent, refusent obstinément d'avancer, et manifestant les symptômes de la plus folle frayeur, font tête à queue, tournant brusquement au risque de briser le lourd véhicule; c'est un lion qui vient de traverser la route. Plus loin, au milieu d'une plaine désolée, une petite source sort de la montagne et le paysage s'anime, la nature se réveille subitement; de la verdure, des arbres, des fleurs égayent le chemin pendant quelques minutes.

Puis, l'aridité reparaît, et les collines se succèdent, tristes et dénudées; une froide bise soulève des flots de poussière; on se renferme dans la voiture; tout à coup, chaleur étouffante au détour d'un rocher; vingt mille palmiers se dressent le long de la route, festonnant le ciel bleu de leurs silhouettes fantastiques. Cette

apparition magique est saluée par nos hurrah enthousiastes, car depuis bien longtemps nous ne voyons plus de ces arbres; nous descendons précipitamment, et nous jouissons du contraste le plus étrange qui puisse se rencontrer. El-Kantara est la première oasis, malgré la présence des montagnes; le désert commence ici.

La route taillée dans le roc forme un brusque tournant; d'un côté, quelques mûriers, des figuiers et autres arbres de la zone tempérée; de l'autre, une forêt de dattiers groupés sur les bords d'une rivière, et s'étendant à plus de quatre kilomètres de distance.

Peu à peu, les collines s'écartent, le chemin n'est plus tracé, les roues enfoncent dans le sable ou heurtent de grosses pierres en nous causant d'affreux cahots. Nous avancons avec peine et, laissant sur la droite le Djebel-el-Melah, immense montagne de sel, nous passons à Outaïa; ici, nouveau tableau.

Devant nous s'étend jusqu'aux plus lointains horizons une plaine sablonneuse, dans laquelle vont se fondre les derniers contreforts de la chaîne de l'Aurès. De petites taches sombres, semées çà et là, indiquent les oasis assez nombreuses à l'entrée, puis s'éclaircissant de plus en plus à mesure que le Sahara prend les proportions de l'infini. Nous parcourons encore 30 à 40 kilomètres, et nous arrivons vers le soir à Biskra, oasis beaucoup plus importante que celle d'Outaïa.

Ici, tout est étrange : nous rencontrons d'abord un hôtelier à façons distinguées, qui nous introduit dans un charmant jardin dépendant de son établissement, où nous sommes impatiemment attendus, dit-il.

Il y avait là joyeuse réunion; une douzaine de tou-

ristes voulant absolument voir le désert, avaient bravé tous les obstacles, et même le spectre des Kroumirs; ils étaient installés depuis deux jours; je les avais rencontrés dans vingt excursions différentes, et comme ils s'intéressaient à mes courses aventureuses, ils s'informaient partout de la route que je suivais; me sachant sur le chemin de l'oasis, ils attendaient avec anxiété l'arrivée de la diligence.

Des cris, des trépignements saluent mon entrée dans l'hôtel.

— Le voilà, le voilà, l'intrépide chasseur; asseyez-vous, racontez-nous ce qui vous est arrivé?

— Comment! vous vivez encore? mais venez donc dîner, ajoutent de charmantes dames. Ici, cette fois, vous ne vous plaindrez pas de ne plus trouver de couleur locale. Allons, venez vite; et l'on m'entraîne sous une grande tonnelle couverte de vignes.

— Hélas! messieurs, plus de panthères à la clé, c'est fini; un diable d'indigène (que Mahomet le confonde) a dressé des chiens à poursuivre ces fauves; il ne travaille que pour lui; il en a déjà tué quatorze; dans deux ans il n'en restera plus en Afrique.

— Ah! qu'il est donc drôle! Eh bien! vous chasserez le scorpion.

Le dîner se passe ainsi au milieu des rires et des lazzis. Depuis longtemps Biskra n'avait vu pareille fête; par moments, une jolie gazelle apprivoisée sautait sur nos genoux et de là sur la table, renversant les bouteilles, mais sans les casser, car elles étaient entourées de laine sur laquelle on verse de l'eau pour maintenir la fraîcheur du liquide. Des chauves-souris

voltigeaient autour des lumières, nous plongeant dans l'obscurité; un gros lézard endormi sur une branche tombait dans une assiette; alors, nouveaux éclats, les dames se sauvaient effarées et revenaient aussitôt.

Pour comble de chance, je vis, au dessert, un globe de feu sillonner l'air, et disparaître sur le sol à un mètre de moi en produisant un petit bruit sec. Le temps était parfaitement pur, et l'un de nos convives, M. Jus, très savant ingénieur, voulut bien m'expliquer que ce phénomène, nommé *foudre globulaire*, était fréquent au Sahara.

La soirée s'écoula ainsi d'une façon fort agréable, mais j'avais hâte de me retirer, afin de commencer mes tournées le lendemain dès la première heure, et je fus encore agréablement surpris la nuit, en distinguant sur le ciel bleu, par ma fenêtre restée ouverte, de nouvelles constellations qui ne peuvent se voir sous notre méridien de Paris.

. . . .

Les rues de Biskra ont beaucoup de caractère; elles rappellent celles que l'on rencontre en certaines villes de l'Orient. De grands palmiers agitent leur tête majestueuse au-dessus de murailles blanches entourant des jardins sillonnés de rigoles, où coule une eau claire et abondante; des maisons basses dépourvues de fenêtres; des cafés maures avec de singulières peintures représentant des serpents verts, des lions, des bêtes imaginaires, des lézards rouges; des boutiques où vingt Arabes plaqués à la muraille attendent d'un air béat, la tête renversée en arrière, que le barbier vienne les

raser à la file; des espèces de magasins où l'on vend de tout; des salles basses où l'on entend le bruit monotone d'un pilon de fer, lourd comme un essieu de charrette, soulevé tout le jour par des nègres à demi-nus, qui broient le café en poussant de gros gémissements; puis des M'Zabis, schismatiques du cinquième livre du Coran, comme les appellent les Arabes avec mépris, c'est-à-dire en dehors des quatre sectes reconnues; ils portent le menton et la bouche enfouis dans le haïk à la manière des hommes du Sud; des Juifs, des Turcs, des femmes, grandes, belles; les unes à peau blanche, d'autres brunes, Mauresques et Ouled-Naïls, drapées dans des étoffes voyantes, tantôt d'un rouge éclatant, bordées de bleu, tantôt à larges raies jaunes et pourpres.

Couchées sur le seuil de leurs portes, ou se promenant le long des maisons, elles attirent l'attention par un énorme *brima* d'où descend, sur le front, un double diadème de pendeloques en or, des colliers de sequins au cou, terminés par le *hamsah*; de larges anneaux aux oreilles, qu'abritent d'épaisses nattes bourrées de poil de chameau. Leurs lèvres, leurs gencives, ainsi que les ongles, la paume des mains et les pieds sont rougis avec la teinture extraite de la feuille du henné; les chevilles sont enserrées dans des bracelets d'or et d'argent massifs. Les bras et les jambes nus sont couverts, comme le visage, de tatouages bizarres, rehaussant l'éclat de leurs yeux, qu'elles entourent d'un cercle noir, à l'aide d'un petit crayon qui ne les quitte jamais.

Des nuées d'enfants crient à tue-tête : Merci, moussieu, pour un sou qu'on ne leur a pas donné; d'autres,

plus jeunes, laissent voir, sur le sommet de leur tête rasée, la touffe par laquelle le prophète doit les saisir un jour pour les jeter dans son paradis. Des Turcs, accroupis sur des nattes, fument le narghilé, ou la petite pipe bourrée de kif, espèce de chanvre particulier à l'Algérie, dont la vapeur produit les effets de l'opium; puis un de ces Santons idiots, auxquels tout est permis, même certains privilèges dont les maris sont généralement jaloux, balance, au coin d'une borne, sa tête hideusement grimaçante. Tout à l'heure, ce fou illuminé montera au minaret pour implorer la pluie, et affirmera ainsi son prestige ; des marchands proposent des dattes à 25 centimes le litre; d'autres ont devant eux des monceaux de noyaux, qu'ils vendront 10 centimes pour engraisser, soit de belles chèvres fournissant par jour quatre litres de lait, soit des chameaux couchés en groupe sur le bord d'une place, attendant l'heure du départ pour le désert.

Quelle poésie dans tout cela, et comme nous sommes loin de l'Europe !

XXV

Le grand désert du Sahara. — Les caravanes. — Puits artésiens. — Voyage sur les chameaux. — Jongleurs soudaniens.

Vue du désert, frisson.

Telle est la note que je transcris textuellement de mon carnet.

Ouf ! me voici de retour. Dieu merci ! et s'il ne m'est rien arrivé, ce n'est pas faute de prédictions sinistres.

— Surtout, n'allez pas à chameau ! me répète-t-on pendant mes préparatifs pour une excursion dans le désert.

— Mais comment donc traverser le désert sans chameau ?

— Alors renoncez à votre voyage.

— Tiens, vraiment ! Je serais venu de si loin pour reculer, ah ! la charmante plaisanterie !

— Vous aurez un affreux mal de mer.

— Tant pis.

— Vous serez disloqué.

— Ça m'est égal.

— Vous resterez malade pendant six semaines.

— Je m'en moque.

— Eh bien! alors, au diable! Partez! Bonjour, bonne chance.

— Merci.

Et, de fait, ils avaient bien un peu raison. Le chameau est certainement l'être le plus étrange de la création.

Quand, après bien des efforts, on a réussi à lui faire ployer les genoux en devant, puis les jarrets en arrière, et enfin à le mettre à terre, malgré ses affreux rugissements de bête fauve, vous montez sur son dos; mais l'animal ne se relève pas d'un trait; tout au contraire, il se dresse en deux temps : d'abord du devant, et vous tombez les reins sur sa croupe, puis de derrière, et vous vous étalez le nez sur son cou, ayant dans la poitrine sa grosse bosse, qui casse le verre de votre montre.

Figurez-vous une cloche que l'on met en branle. Enfin, tant bien que mal, vous prenez votre aplomb, et quelle est votre surprise de vous trouver suspendu dans l'espace, sur un animal sans mors, ni bride, ni attache ou lien d'aucune espèce, abandonné à son caprice, et au bon vouloir d'un Arabe qui ne vous comprend pas, et qui, soi-disant, le fait marcher à la baguette... à distance.

Alors, commence une course insensée, à une allure indéfinissable, mouvement de nutation, de libration, de va-et-vient; d'abord tangage, puis roulis; l'un à cause de la forme de la bête, l'autre parce qu'on l'a éduquée, dès son enfance, à marcher l'amble en lui liant les deux jambes d'un même côté.

Vous êtes juché là, les mains dans vos poches. Vous

vous efforcez de prendre une pose digne. Vous vous cambrez entre la bosse et la queue, et cependant votre tenue et vos gestes dépassent tout ce que l'on peut rêver de plus risqué dans les danses... de caractère. Vous êtes bouffonnement grotesque sans vous en douter, et lorsque plus familiarisé avec votre monture, vous vous hasardez à tourner la tête vers vos compagnons de route, alors un rire général, inextinguible, éclate dans la caravane, car tous vous répétez les mêmes mouvements, et vous êtes à même de juger par les autres de l'effet que vous produisez.

Le désert, malgré son aspect sinistre, est bien fait pour dédommager des énormes fatigues que vous avez à endurer. Sur une mer de sable blanchâtre, se dessinent, au lieu de vagues, une succession de petits tertres, hauts à peine de vingt à trente centimètres, couronnés d'une infime mèche de verdure, maigre plante étiolée, vers laquelle le chameau converge sans cesse, au risque de vous précipiter la tête la première.

Horizon sans limites; toujours du sable! C'est l'infini.

Pas de traces! pas d'empreintes! le vent souffle, efface les pas. A des distances insensées, de rares oasis apparaissent sous une forme indécise, puis le vide.

Des caravanes de chameaux chargés d'orge ou d'autres denrées, passent silencieuses et sombres; à peine quelques paroles brèves s'échangent entre les Arabes; elles s'éloignent rapidement, et semblent s'évanouir comme des ombres, car, au désert, hommes et bêtes prennent la même teinte; tout y est couleur de sable, et l'on va, on va toujours devant soi, au gré de l'animal avec lequel vous ne pouvez communiquer, et

souvent abandonné par l'escorte, qui reste bien loin en arrière.

Voici une troupe d'indigènes accompagnés de leurs femmes; le bas de leur figure est voilé, pour ne pas respirer le sable. Ils arrivent des contrées les plus lointaines du Sahara, du pays des Touaregs, montés sur les *méhara* qui font jusqu'à trois cents kilomètres par jour, à un trot que le galop des chevaux arabes ne peut atteindre, et quand deux cavaliers se croisent, ils sont hors de vue avant d'avoir eu le temps de répondre : *alik salem* ou *salem alik* (paix avec vous), qu'ils se lancent au passage.

Pour fournir ces courses effrayantes, les Arabes, solidement attachés sur leurs montures, se sanglent le corps, soigneusement capitonné, et se bouchent les oreilles afin de ne pas devenir sourds.

Ici, le plus petit incident devient tableau.

Dans le lointain, des chasseurs poursuivent la gazelle; d'autres font une immense battue circulaire autour de l'un d'eux, accroupi sous une broussaille, et jouant de la flûte; un lièvre détourné de loin, se rapproche; après force feintes, il vient écouter la musique, et on le tue.

Cependant, notre petite caravane avance toujours, malgré les ardeurs d'un soleil torride, inondant de lumière ce sol brûlant, dont aucune source ne vient rafraîchir l'aridité, car nous ne pouvons rencontrer les fontaines vers lesquelles nous cherchons en vain à nous diriger; nos cartes, trop exiguës, restent muettes à cet endroit.

Dans le désert, il existe beaucoup de puits, les uns

creusés par les Arabes, d'autres par nos ingénieurs; les premiers sont de simples fosses soutenues par des murailles de troncs de palmiers; ils fournissent environ 200 litres d'eau à la minute, et reviennent à 800 francs; les autres, forés et tubés, débitent de 1,500 à 3,000 litres, et coûtent 3,000 francs.

De Biskra à Ouargla, passant par Tougourt, et suivant la ligne des Chotts, on en a percé un grand nombre depuis peu, et telle localité, d'une valeur absolument nulle, devient le centre d'une oasis qui se couvre en peu de temps de verdure et de palmiers. A ce propos, il se produit un phénomène bien singulier. Les puits artésiens rejettent, avec leurs eaux potables, une quantité de petits poissons tellement considérable qu'ils deviennent une source d'alimentation. Ils proviennent, on le suppose, des rivières du Sahara, et ils auront pénétré dans les nappes souterraines par des fissures.

Il faudra donc venir au désert pour manger une friture, car, depuis les extrémités du Maroc, c'est-à-dire sur tout le territoire de l'Algérie, je n'ai pas trouvé un poisson, sinon délicat, du moins présentable; il existe bien quelques barbeaux, des cyprins, des espèces de perches (*cyprinus barbus, cyprinodon dolicatus, cyanigaster, chromis desfontanii*), mais ils ne sont pas mangeables.

Qu'on ne rencontre pas un bateau dans toute la colonie, cela se comprend sans peine; mais ce qui ne peut s'expliquer, c'est le nombre prodigieux de sources, fontaines, torrents, retenues, où personne ne songe à faire de pisciculture. Les carpes, tanches, brochets, anguilles, goujons, gardons, ablettes, y réussiraient à

merveille; la truite même s'y reproduirait; l'on peut s'en convaincre en voyant celles qui, par exception, peuplent les eaux de l'Oued-Zhour, à l'est de Collo; et les nouvelles salmonées (*fontinalis* et *quina*), dont nous recevons chaque année des milliers d'œufs embryonnés, pourraient repeupler ces eaux d'excellents saumons californiens qui n'éprouvent pas le besoin d'émigrer vers la mer, comme le font les nôtres.

. . . .

Il y avait déjà longtemps que mes deux compagnons se plaignaient de la soif; nous avions négligé, au départ, de faire une provision d'eau; du reste, le jour baissait, et nous ne possédions pas d'objets de campement pour passer la nuit.

Nos Arabes paraissaient égarés, je commençai à partager leur inquiétude; l'idée de me perdre dans le désert était affreuse, six cent mille lieues carrées, douze cents de l'Est à l'Ouest, et cinq cents du Nord au Sud.

J'appelai les chameliers pour faire tourner nos bêtes, sur lesquelles, comme je l'ai dit, nous n'avions aucune action; puis, ayant consulté ma boussole, je pus, en m'aidant de la marche du soleil, regagner l'oasis de Biskra.

C'était l'heure de la rentrée en ville; il y avait là de riches caïds, cambrés fièrement sur leurs selles à dossiers, des biskris montés deux et trois sur un âne étriqué; des femmes en palanquin, dont on distinguait les ongles rougis, formant une tache orangée sur le haïk; des marabouts, assis avec une dignité austère, sur une mule, dont chacun s'écarte avec respect.

Nous pénétrons comme un coin dans cette foule agitée; les hommes de notre escorte repoussent les autres; nos bêtes se tourmentent, se pressent l'une contre l'autre, au risque de nous broyer les jambes. De grandes caravanes de cent cinquante à deux cents chameaux arrivent aussi du désert, et nous refoulent en nous acculant contre les palmiers. Les Arabes crient en se disputant le passage; plusieurs lèvent la matraque; c'est une mêlée générale d'hommes et de bêtes, et nous attendons toujours, ballottés, pressés, froissés, mais impassibles, que les chameliers puissent enfin frapper sur les jambes de l'animal, le coup de baguette destiné à lui faire infléchir les membres et nous permettre de descendre. Nous rentrons chargés d'échantillons de toute sorte : fragments de sel natif, cristaux de gypse, sable salé, plantes rares, cucumis coloquinte, concombres d'âne (*momordica elastica*) qui lance ses graines à plusieurs mètres au simple toucher; le zygophille cornu, aux feuilles charnues remplies d'eau; l'astérique pygmé dont les fleurs conservent, comme les roses de Jéricho, la singulière propriété de s'épanouir, même après plusieurs années, en les plongeant dans un liquide; le sainfoin (*h. alhagi*), nourriture favorite du chameau, le drinn, le retama, le ranthère, l'ephedra aux feuilles à forme d'aiguilles, l'halga (*hemophyton deserti*) et beaucoup d'autres.

Le soir, le bruit perçant des instruments de musique et l'animation extraordinaire de la population nous ramènent dans ces cafés maures où il y a tant à observer. Les cafés sont les principaux lieux de réunion des Arabes; nul autre endroit ne présente plus d'attrait au

voyageur désireux de s'instruire et d'étudier les mœurs du pays. On y coudoie le vrai peuple, attiré par son penchant irrésistible pour le far-niente traditionnel, fasciné par les ballades des vieux trouvères, ou sous le charme de ces danses où excellent les Ouled-Naïls.

On y rencontre des sujets de toutes les races, et jusqu'à ces malheureux déshérités de Sidi-Okba ou des Ziban, affligés d'ophtalmies, de staphylômes, d'albugos, de strabisme, et du trop célèbre clou de Biskra, l'ulcère saharien, si commun ici, nommé par les Arabes, *Mard-el-Temeur* (maladie des dattes) ou plus communément *hab*.

Quelquefois, un vieux jongleur nègre apparaît timidement à la porte, en quête de quelque Européen à qui il proposera des éventails tressés avec la feuille du palmier, ou la peau préparée de l'ourane (*varanus arenarius*), grand lézard du Sahara, dont un seul coup de queue réduit à l'impuissance l'infortuné qui ne peut se procurer, de suite, les organes d'un autre ourane et les dévorer : croyance accréditée dans toute l'oasis.

Le jongleur porte sur la figure un large masque couvert de porcelaines, coquille involvée en usage au Soudan, où elle remplace la monnaie d'or et d'argent.

Tout est si nouveau dans cette délicieuse oasis, que le temps passe avec une rapidité extrême, et l'on se demande chaque matin si l'on pourra suffire à la tâche de la journée.

XXVI

Les palmiers. — Le Hakem. — Achat de bijoux. — Le charmeur de nadjas. — Grand repas chez un caïd de l'Aurès. — Une diffah.

Biskra et ses annexes ne contiennent pas moins de 1,300 hectares plantés de cent quarante mille palmiers, et l'étranger, ne connaissant, en fait de dattes, que ce qui se vend sur nos marchés, est fort surpris d'apprendre que, sur ce seul territoire, il y a plus de cent cinquante espèces de ces fruits, absolument comme parmi nos poiriers, nos pommiers à couteau et à cidre. La grande préoccupation est la fécondation artificielle du dattier, car les Arabes négligeant de planter des sujets improductifs, toute la responsabilité de la récolte de l'année incombe à un personnage nommé *hakem*, dont l'unique fonction consiste à répartir les fleurs mâles, et à s'assurer que les propriétaires en sont suffisamment pourvus.

Après avoir visité ces belles cultures, dont chaque arbre reçoit en moyenne 100 mètres cubes d'eau, je vais voir le superbe jardin de Château-Landon, et le jardinier en chef s'empresse de prendre note, en arabe, des noms de ses végétaux les plus rares, qui lui étaient absolument inconnus auparavant.

Chemin faisant, je rencontre d'aimables touristes à la recherche d'objets de curiosité.

— Nous voudrions bien, me disent-ils, rapporter de ces ravissants bijoux semés en profusion sur ces jolies indigènes. Mais nous ne savons où nous adresser, soyez assez bon pour nous venir en aide.

— Rien de plus aisé, messieurs, veuillez me désigner sur une de ces femmes ce qui peut vous convenir, et nous en ferons notre affaire.

— Allons, toi, Fathma, approche ici. Veux-tu vendre tes bracelets?

Mais la jeune femme baissait la tête en rougissant, balbutiant quelques mots incompréhensibles.

— Voyons, ne fais pas ainsi l'idiote; tu as été à l'école, n'est-ce pas, réponds à ces messieurs en français?

— Mes bijoux ne sont pas à vendre.

— A la bonne heure. Voilà que tu te civilises. Je savais bien que tu connaissais le français, mais tu te gardes bien de le parler, comme tous les gens de ta race.

— Dis-moi, à quoi te servent ces quatorze bracelets accrochés à la file? Ils doivent te fatiguer le bras.

— Lequel veux-tu?

— Détache-les tous et nous allons choisir.

— Je ne puis les ôter dans la rue, viens avec moi.

— Où veux-tu donc me mener?

— Dans la première boutique venue.

Arrivés chez un Juif, la femme arabe étale ses bijoux sur le comptoir (il y en avait pour plusieurs milliers de francs), et, après nous avoir fait vérifier le contrôle de chaque pièce, jette dans un plateau de la balance ceux que nous choisissons; dans l'autre,

nous mettons un poids égal de monnaie d'argent pour les objets en argent, ou de pièces d'or si les bijoux sont en or, et le marché est conclu. La différence de titre est soldée par la façon; c'est d'une simplicité extrême.

Sortant de là, je me dirigeais vers un certain charmeur qui m'avait fait engager à le venir voir, quand, au moment d'atteindre sa demeure, une idée me traversa l'esprit. Un des plus fameux chefs de l'Aurès habite Biskra; Ben-Gama mène ici grand train; si j'allais lui rendre visite. Je n'ai pas de lettres de recommandation, il est vrai, mais à quoi bon? Je vais lui demander une audience, je verrai un intérieur arabe.

Puis, après un moment de réflexion : Faisons mieux, me dis-je, et aussitôt j'envoie prévenir Ben-Gama de mon intention de venir dîner avec lui le soir même, à la condition toutefois qu'il me recevra à l'arabe et non à la française. Après tout, quand on n'a que peu de temps à passer dans un pays, il faut savoir en profiter.

Sur ce, continuant ma route, je me rends chez le charmeur, suivi, cette fois, d'enfants portant dans de petits flacons une multitude d'animaux vivants : lézards, couleuvres, insectes, scorpions. Ils faisaient tous un affreux ménage, en attendant le bocal d'esprit de vin de quelque collectionneur. Je leur montrai le chemin de l'hôtel et j'entrai chez le charmeur.

Vaste salle, basse, sombre, meublée de bancs adossés aux murs, sur lesquels une foule d'Arabes couchés nonchalamment attendent mon arrivée. Un homme superbe, au regard profondément pénétrant, véritable magnétiseur, vient au-devant de moi et, m'ayant fait

asseoir avec la précaution de relever mes pieds sur le banc, va chercher un sac, une cornemuse, et se met en devoir de commencer la séance.

Tout d'abord, il tire quelques sons de l'instrument; puis, se baissant sans s'interrompre, il ouvre le sac d'où sortent deux énormes reptiles; un frémissement parcourt la salle, car les serpents se dirigent vers les bancs sur lesquels les Arabes montent précipitamment. Ils reviennent toutefois au bruit de la musique et, se dressant presque sur la queue, commencent une danse circulaire autour du charmeur qui ne les quitte pas un instant des yeux. Je reconnus de suite le *naja naha*, bien autrement dangereux que le *cærastes ægyptiacus;* sa morsure, comme celle du serpent à sonnettes (*crotalus horridus*), cause une mort à peu près instantanée.

Le nadja, que les Arabes font entrer en catalepsie en lui pressant la nuque, était autrefois l'emblème de la divinité, le protecteur du monde. Les anciens Égyptiens le représentaient au-dessus des portails, enlaçant les deux côtés d'une sphère. Ils le considéraient comme un pasteur, à cause de cette faculté de se dresser immobile au milieu du désert.

A chaque intonation nouvelle de la cornemuse, les reptiles gonflaient le cou en signe de satisfaction, developpant une large collerette autour de leur jolie tête; ils se lançaient aussi sur le charmeur, lui léchant la figure sans le mordre. Décidément, ces serpents sont désarmés, me dis-je; cette fois, il n'y a pas à en douter, et, faisant signe à l'Arabe, je lui exprimai le désir de vérifier le fait; il se fit un peu prier et finit par me

présenter un des nadjas, dont il ouvrit la gueule, montrant la paire de crocs venimeux parfaitement intacts.

Cette vue m'intrigua d'autant plus que les spectateurs, d'abord visiblement contrariés de mon insistance, cherchaient à m'expliquer par gestes que le charmeur était un devin. Or, malgré tout mon respect pour leurs croyances, je ne pouvais admettre cette prétendue divination à propos de reptiles. Quant à la puissance du regard et à l'influence de la cornemuse, il n'y avait pas à y songer : une distraction d'un seul instant devait tôt ou tard causer la mort du dompteur.

J'appelai dans mon cerveau le casier *anatomie* et, ayant feuilleté quelque temps, j'y découvris ceci : chez les serpents venimeux, ce ne sont pas les crochets qui se meuvent, mais bien proprement l'os maxillaire. Le tendon du muscle ptérygoïdien externe se divise en deux parties, dont une va se fixer à cet os, et l'autre à la capsule renfermant le poison. Donc, en coupant ce tendon, plus de mouvement de la mâchoire ; en enlevant les capsules par une sorte de castration, plus de venin ; et le redoutable nadja se change en un charmant joujou parfaitement inoffensif. Ai-je trouvé le secret ? Je l'ignore, mais je donne l'explication pour ce qu'elle vaut ; quant à moi, je m'en contente jusqu'à preuve contraire.

Je me suis bien gardé d'en faire part à l'Arabe, car ici un devin est revêtu d'un caractère sacré. Ces gens-là sont capables de tout, et je savais déjà que le trop célèbre Bou-Hamama avait profité de sa profession de magicien pour exploiter le fanatisme des populations du sud, en les entraînant à la guerre sainte.

Comme je sortais de chez le charmeur de serpents, on vint me prévenir que Ben-Gama m'attendait à dîner et me priait même d'amener mon compagnon de voyage. Il était six heures ; nous nous fîmes conduire à la demeure de ce personnage.

C'était une grande maison élevée entre cour et jardins, non loin de la rue principale. En face de la porte et en haut d'un large perron, on avait accumulé des nattes, des tapis et des coussins sur lesquels le chef, étendu comme sur un trône, nous fait signe de monter, puis de nous placer auprès de lui.

Le caïd de Biskra est un homme très beau, de cinquante à soixante ans, parfaitement conservé ; on lui en donnerait quarante à peine. Issu d'une des plus anciennes et plus nobles familles de l'Algérie, il descend du Prophète et s'est rallié au gouvernement de la France dès l'année 1838. Il resta toujours fidèle au serment que lui et les siens prêtèrent solennellement sur le Coran à cette époque. Tout autour du trône, les vassaux, couverts de leurs plus riches costumes, sont rangés sur deux lignes et, derrière eux, on aperçoit les chevaux du caïd, ses mulets avec les palanquins pour les femmes, de gros sacs d'orge et de blé, des provisions et des objets de toute sorte : matériel de campement, harnachements, charrettes de charge, etc.

Ben-Gama parut flatté de ma surprise à la vue de cette réception princière, puis il descendit du trône avec une véritable dignité et, traversant la cour, il nous introduisit dans une vaste salle couverte de nattes et meublée de riches tapis surchargés de moelleux coussins.

A peine fût-il couché à terre, nous invitant à suivre son exemple, qu'une portière se souleva, livrant passage à de grands seigneurs, dont le premier mouvement fut d'ôter leurs babouches, et de venir baiser respectueusement au front le maître de céans, embrassant ensuite leur propre main avec laquelle ils avaient serré celle du caïd.

L'ablution.

Aussitôt un domestique noir, de haute taille, pieds nus, apporte un beau bassin de cuivre, et, se baissant à notre portée, nous verse sur les mains de l'eau contenue dans une aiguière, artistement ciselée, tandis qu'un autre nègre installe une table de cuivre fort basse, large de $1^m,50$ environ, et commence à mettre le couvert.

Le couvert.

Ni surtout, ni fleurs, ni plats, ni assiettes, ni carafes, ni verres, ni fourchettes, ni couteaux.

Il y avait seulement six petites cuillers de bois, et six serviettes d'un linge fin (probablement une concession faite aux usages européens).

Les convives.

Six personnes s'asseyent par terre, à la turque, autour de la table. Ben-Gama, trois autres caïds de l'Aurès et du Sahara, les plus nobles de la contrée, tous vêtus de superbes costumes, sur lesquels brillent les insignes de commandeur de la Légion d'honneur, un seul est officier de cet ordre ; à la suite, mon compagnon et moi. Un caïd interprète est placé auprès de moi.

Le repas.

On apporte, sur le milieu de la table, un grand vase rempli d'un potage de fort bonne mine. Le caïd commence à y plonger sa cuiller de bois, et la porte à sa bouche. J'en fais autant, et nous plongeons à la ronde, allongeant tous nos têtes de manière à répandre le moins possible sur la table. Potage délicieux, à la farine de blé avec purée de viandes, et une quantité d'ingrédients aussi raffinés qu'ils sont nouveaux pour moi.

Premier service.

Nous avons déposé nos cuillers sur la table, le domestique distribue à chacun de nous une tartine d'un pain très succulent, que nous plaçons sur nos genoux, puis nous attaquons le premier mets, composé de petits choux farcis; d'une main, nous explorons discrètement le plat, et, détachant un fragment de choux, nous le portons à la bouche, tandis que de l'autre nous tenons la tartine dans laquelle nous croquons à belles dents; nous travaillons ainsi jusqu'à extinction des choux ; ils sont exquis.

Deuxième service.

Volaille hachée, avec sauce et pommes de terre assaisonnées de condiments de haut goût ; même opération; toutefois nous aidant de temps en temps de la cuiller.

Ici, le domestique, présente au caïd la *guenouna* pleine d'eau, jolie jatte noire, faite de feuilles d'alfa pilées, enduite de goudron. Il la tient respectueusement sur une serviette pliée, et fait boire Ben-Gama ; puis il

vient à moi. Je me retourne vivement, et je bois ; le nègre continue ainsi, et se retire.

Tout en mangeant du plus parfait appétit, j'observais avec une attention extrême, prenant des notes sous la table, tant je craignais de perdre un seul incident de ce mémorable repas. J'étais rajeuni de six mille ans ; je croyais dîner chez un patriarche.

Troisième service.

C'est le plat de résistance aussi bien que le mets national, véritable montagne de couscous, flanquée de deux morceaux de mouton bouillis et désossés. Le caïd saisit la viande, et, la divisant en fragments avec les doigts, place chaque bouchée sur le couscous, et nous nous escrimons de plus belle, enfonçant les ongles dans le mets savoureux, nous aidant de la main, de la cuiller, de la tartine. La situation était si solennelle, que je hasardais à peine quelques paroles entrecoupées ; compliments sur le service, comparaison entre cette cuisine supérieure et le vulgaire menu des premiers hôtels d'Algérie, cherchant surtout ce qui pouvait flatter l'amour-propre du caïd, et certes, je lui devais bien cela, car il avait répondu en grand seigneur à ma requête un peu... indiscrète.

Cependant, il se produit un mouvement dans la salle ; c'était un intermède.

Dessert.

Tandis qu'un domestique enlève la table de métal, toute couverte des débris de chaque plat, un autre circule avec la belle aiguière, ajoutant cette fois à l'eau

la faveur d'un morceau de savon, dont nous avions le plus grand besoin; puis on apporte une nouvelle table, non plus en cuivre, mais en bois, sur laquelle est dressé le dessert. Joli gâteau de farine et de miel, macarons et dattes fraîches.

Aussitôt le service terminé, le nègre couché par terre se lève, présente le café sur un plateau. Ben-Gama nous ayant servi, le repasse au domestique, qui s'empresse d'en prendre une tasse derrière nous avant de le remporter.

Il y avait déjà bien longtemps que nous étions accroupis dans cette position, chère aux Orientaux, mais si pénible pour nous. Aussi, quand le caïd se leva, nous éprouvâmes le besoin de nous détendre; quelques crampes commençaient déjà à poindre, menaçant nos muscles endoloris de frémissements désagréables.

La conversation devint familière, et le caïd voulut bien nous raconter les épisodes les plus saillants de sa carrière militaire, toute consacrée au service de la France. Il nous remit ensuite une généalogie de sa famille, et nous engagea à le suivre dans la cour pour assister à une *diffah*; il traitait, en mon honneur, ses plus proches vassaux réunis à la hâte.

Il y avait là près de quatre-vingts feudataires, assis par terre, en petits cercles de onze personnes, autour d'un plat de couscous, dont ils mangeaient avec avidité, et comme nous, avec leurs doigts.

Avant de partir, je demandai à Ben-Gama la faveur d'emporter mon couvert en mémoire de cette réception; immédiatement un des caïds m'apporta ma petite cuiller de bois, puis je pris congé de mon hôte en ces termes :

MOI.

Ben-Gama est un grand cœur, je porterai en France le souvenir de son hospitalité seigneuriale.

LUI.

Tu m'as fait beaucoup d'honneur en venant t'asseoir sous mon toit.

Tu pars trop tôt. Si tu restais quelques jours, je te donnerais une chasse au faucon, et nous poursuivrions la gazelle dans le désert.

MOI.

Rien n'égale ta générosité. Mais je dois partir. As-tu quelque missive à me donner ?

— Si tu parviens à pénétrer au Kef, porte au général Forgemol l'expression de mes respectueux hommages.

— J'ai déjà une lettre à remettre au général. Je serai ton interprète auprès de lui, si je puis le joindre.

Je te quitte, qu'Allah t'accorde de longues années ! Que la paix soit avec toi ! Salem alik, et je saluai à la manière arabe.

. . . .

XXVII

Le Hamman-Maskroutin. — Guelma. — Duvivier. — Mines d'Aïn-Mochra. — Sépultures mégalithiques. — Ville ancienne d'Hippone. — Bône. — Départ d'Afrique.

Quatre heures après, je montais en diligence, car je venais d'apprendre, en sortant, que le chemin contournant les contreforts de l'Aurès était intercepté ; impossible de gagner l'Est de ce côté ; il fallait, à mon grand regret, abandonner l'itinéraire par Tebessa et Soukhâras.

Toutefois, notre voyage s'accomplit avec la gaieté accoutumée, la voiture ramenant avec nous les derniers touristes de l'excursion dans le Sud.

Chacun remportait quelque souvenir de son séjour à Biskra, aussi la diligence représentait, en petit, l'arche de Noé ; tous les ordres du règne animal y avaient au moins un représentant. Qu'on en juge :

Mammifères. Je possédais un charmant chacal (*lupus aureus*, *dib*, en arabe), que j'avais acheté 3 francs, et un chasseur tenait en laisse un jeune sloughi payé le même prix.

Oiseaux. Mon aiglon et quelques autres bipèdes préparés en peaux.

Reptiles. Deux vipères, cornue et minute (V. *cærastes* et *brachycera*), des geckos (*gecko muralis*), vulgairement tarente, sorte de saurien absolument inoffensif (nommé en arabe *adout-en-nebi*, l'ennemi du prophète), un stellion (*lacerta stellio*, *deb*), lézard à la queue hérissée de pointes.

Poissons. Un bocal plein de chromis, de cyprinodons, recueillis par M. Jus à l'orifice de l'un de ces nombreux puits artésiens, dont il a su si généreusement doter le Sahara.

Mollusques. Des hélices en petit nombre, vu leur rareté au désert, des *melanopsis fræmosa*, des *melania fasciolata*.

Crustacés. Des crabes d'eau de Biskra, et une certaine espèce de cloporte (*oniscus?*) appelée par les Arabes *dab-el-ard* (âne de terre), vivant dans des trous creusés sous le sable, et couvrant souvent le sol sur une grande étendue.

Arachnides. La mygale maçonne (*mygale cæmentaria*), vulgairement tarentule, qui se construit en terre une demeure fermée par une porte mobile, et une espèce de scorpions (*buthus supertus*), deux animaux dont on a singulièrement exagéré la piqûre. Les Arabes surtout les redoutent; aussi lorsqu'arrive l'été, ils attachent au bas de leur porte un petit écriteau portant ceci :

Que Dieu nous protège en nous préservant des venins!

A Biskra, comme je l'ai observé à la Havane, les enfants se plaisent à entourer le scorpion de charbons ardents, guettant le moment où l'animal, convaincu de

son impuissance à franchir l'obstacle, se donnera la mort avec son dard.

Insectes. Enfin, une foule d'insectes : coléoptères, orthoptères, lépidoptères, etc., etc., y compris quelques espèces domestiques que deux Arabes voulaient bien porter sur eux pour ne pas en perdre la race.

La plupart de ces animaux étaient vivants, et ce n'était pas sans une certaine inquiétude que nous passions les endroits dangereux, car si nous eussions versé, nous tombions pêle-mêle avec les vipères, les scorpions et autres, dont la fragile prison n'eût pu résister au choc.

. . . .

Un chemin de fer de cinquante-quatre lieues relie Constantine à Bône, traversant le Hamman-Maskroutin, sur lequel planent perpétuellement d'épais nuages de vapeurs qui en indiquent au loin l'emplacement. Les eaux atteignent la température des sources les plus chaudes (95 degrés, 14 de moins que celles du Geyser, en Islande); elles sont chlorurées sodiques aussi bien que sulfatées calcaires et ferrugineuses, se rapprochant ainsi des eaux thermales de Bagnères, de Bath, de Plombières, de Spa, de Bussang et autres localités célèbres; aussi furent-elles fréquentées de tout temps, et le nombre considérable de malades établis ici, prouve qu'elles n'ont rien perdu de leur antique renommée.

A deux heures de marche d'Hamman-Maskroutin, près du village de Roknia, se trouvent une multitude de sépultures mégalithiques, dans lesquelles on a recueilli des bijoux de bronze, d'argent doré, mêlés de détritus

de toutes sortes et de crânes rappelant les races kabyles et nègres.

Plus loin, Guelma, jolie ville neuve, construite à côté de l'ancienne Kalama, actuellement sa citadelle. Nous y visitons le musée établi dans un jardin à la manière algérienne, et un vieux théâtre bien conservé, mais peu abordable, car les Arabes en ont fait leur *villa stercoraria.*

Puis, le chemin, suivant le cours de la Seybouse, atteint Duvivier, embranchement de la ligne de Soukhâras, et laissant le lac Fezzara sur la gauche, arrive à Bône, grande ville de près de 25,000 habitants.

Elle a beaucoup perdu de son ancienne physionomie, et ses larges rues alignées, plantées d'arbres et ornées de places avec squares et fontaines, lui donnent un cachet européen que ne tempère plus, comme à Alger ou à Constantine, le voisinage de vieux quartiers arabes.

Nous profitons de notre séjour pour visiter les mines de fer d'Aïn-Mochra, situées à trente-quatre kilomètres, mais reliées à la ville par un chemin de fer, sur lequel le directeur nous offre gracieusement le libre parcours.

Ces mines présentent une très grande animation; elles sont exploitées sur une surface considérable, tantôt à ciel ouvert, tantôt en galeries souterraines, et livrent, chaque jour, seize cents tonnes de fer oxidulé magnétique, rendues dans le port de Bône, et exportées jusqu'en Amérique.

Le minerai, le plus riche de tous ceux connus, renferme 62 °/₀ de fer, à l'état de métal.

Ici, nous remarquons l'anxiété des nombreux ouvriers européens occupés aux travaux de la mine. Ils com-

mentent entre eux la gravité des dernières nouvelles du sud, et se demandent avec inquiétude si l'insurrection, se propageant de l'est à l'ouest, ne va pas envahir les paisibles territoires du Tell. Qu'il prenne fantaisie à Bou-Hamama ou quelqu'autre marabout illuminé, disent-ils, de se ruer sur nos riches vallées, les colons, fuyant à son approche, ne lui opposeraient aucune résistance; et, pour peu que les goums ralliés brisent leurs serments de fidélité, l'ennemi pourra pénétrer jusqu'au cœur de nos plus grandes villes.

Autrefois, les conquérants élevaient de nombreux postes d'observation destinés à surveiller les plateaux et les plaines; c'étaient, au besoin, des lieux de refuge pour les habitants isolés. On était prévenu d'un mouvement, on savait prendre ses mesures. Aujourd'hui, on semble avoir renoncé à ce système, et l'on pourrait citer des lignes offrant une haute importance au point de vue stratégique, telle que celle de l'Atlas, depuis Oran jusqu'à Alger, sur lesquelles on ne rencontre aucune redoute. Les Arabes, cependant, utilisent ces positions élevées, car la nuit, nous avons souvent remarqué sur la crête des montagnes une quantité de feux qui sont évidemment des signaux.

Au temps où les bureaux arabes fonctionnaient avec vigueur, on avait sous la main des colonnes de chaoucks, et si quelque fanatique tentait un soulèvement, si un Européen était lâchement assassiné, le crime était immédiatement puni sans bruit, sans ostentation; on prévenait au lieu de réprimer, et chacun vivait insouciant sous l'égide tutélaire de cette utile institution.

Après quelques années d'une tranquillité factice, on

a abandonné ce régime essentiellement protecteur. L'ère de la paix sincère, de la subjugation de l'élément indigène, en un mot, de la possession pacifique, est-elle donc arrivée ? Apparaîtra-t-elle même jamais ? Pour moi, je ne le crois pas, car aucun peuple n'a su se maintenir ici sans une force redoutable, disséminée sur tous les points du territoire et reliée par d'innombrables tours à signaux, dont on retrouve encore les traces. On envoyait de vieux régiments, composés d'hommes aguerris, faits au climat, et non de jeunes recrues, soldats dont les plus âgés ne comptent pas quatre années de service. Les Romains, qui s'entendaient en colonisation, formaient des villes entières de légionnaires. Ils distribuaient les terres annexées à leurs vieilles troupes, et en faisaient ainsi des armées de colons capables de prendre les armes à la moindre alerte. Pourquoi ne pas agir comme eux ? Le maréchal Bugeaud voulait créer sur les frontières méridionales une ligne de concessions au profit des soldats libérés, avait-il raison ?

Quant à l'Arabe, doit-on le refouler vers le Sud ? Évidemment non. Ce serait reculer la difficulté ; il faut encore moins l'anéantir. La seule marche réellement pratique n'est-elle pas de faire son éducation en envoyant les fils des grands chefs à nos écoles, non pas de Paris, mais du midi de la France, comme font les Anglais pour les Cipayes dans l'Inde, comme les Américains pour les Indiens du Farwest, et comme firent les Romains pour les fils des Barbares de leurs plus lointaines provinces ?

Je n'en dirai pas davantage ; je tenais à rapporter

ici ce qui se répète un peu partout ; quant à moi, j'abandonne ce sujet aux personnes compétentes. Je me tais, pour éviter qu'on me réponde : Faites de la science, faites de l'art, mais ne vous mêlez pas de politique. Et c'est absolument mon avis.

. . . .

Notre dernière journée fut consacrée à Hippone. La vieille cité, qui eut longtemps l'honneur d'être la première ville d'Afrique, supérieure même à Carthage, ne devait pas résister à la fureur des Vandales ; ils la saccagèrent au commencement du cinquième siècle et les restes de palais, d'aqueducs, de thermes, de voies romaines sont là pour attester les phases glorieuses de son antique splendeur.

Du haut du mausolée de Saint-Augustin, suspendu sur les ruines d'Hippone, nous disons un dernier adieu à cette terre d'Afrique, qui nous fut si hospitalière et, remerciant de cœur tous ceux qui nous ont témoigné tant de sympathie, ceux aussi qui nous ont facilité l'accomplissement de notre long voyage, nous retournons à Bône où nous nous embarquons pour la France.

FIN.

TABLE

Paris. — Typographie Paul Schmidt, 5, rue Perronet.

OUVRAGE DU MÊME AUTEUR :

L'ART PRÉHISTORIQUE

DANS L'OUEST

ET NOTAMMENT EN HAUTE NORMANDIE

Ouvrage honoré d'une souscription ministérielle pour les bibliothèques nationales de France.

Un fort volume in 8° raisin de 600 pages, avec gravures intercalées dans le texte.

Prix. . . . . 15 francs.

Paris. — Typographie Paul Schmidt, 5, rue Perronet.